

John Adams, Paris March 10. 1780
Liv. s. d.
10 : 0 : 0

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE II,
ROI D'ESPAGNE.

Par M. WATSON, Professeur de Philosophie & de Rhétorique à l'Université de St. André.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM.

Chez D. J. CHANGUION.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE

DES SOMMAIRES,

Contenus dans le quatrieme Volume.

gnols aſſiégent & prennent la Capelle. Henri, de ſon côté, prend la ville de Laon, malgré les efforts de la ligue. Pluſieurs autres villes ſe ſoumettent à leur Roi légitime. Le Duc de Guiſe ſuit leur exemple. Groningue, priſe par Maurice, s'unit à la confédération. Mutinerie des troupes Eſpagnoles & Italiennes. Elle eſt fomentée par le Prince d'Orange. L'Archiduc Erneſt meurt, & eſt remplacé par Fuentes. La nobleſſe Flamande en eſt mécontente. Vigoureuſe conduite de Fuentes. La France déclare la guerre à l'Eſpagne. Le Catelet eſt pris par les Eſpagnols. Affaires de Gomeron & d'Orvilliers. Fuentes aſſiége la ville de Dourlens, bat les troupes Françoiſes qui viennent au ſecours de la place, & s'en empare par aſſaut. Il prend enſuite la ville & la citadelle de Cambrai. Affaires de Bourgogne. Rencontre de Fontaine-Françoiſe. Mayenne ſe réconcilie avec Henri IV. Celui-ci obtient l'abſolution du Pape; ce qui re-

Fin de la Table du dernier Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGTIEME.

Seconde Partie.

NOUS avons dit dans le livre précédent, que les Etats s'étoient plaints vivement au Comte de Leicester de ce qu'il avoit confié à Roland Yorck & William Stanley la garde de deux places importantes. La conduite qu'ils tinrent peu de temps après son départ pour l'Angleterre, prouva que ce n'étoit pas

Liv. XX. 1587.

ſans fondement qu'on avoit ſoupçonné leur fidélité ; ils entrerent en correſpondance avec Baptiſte Taſſi, gouverneur de Zutphen, & prirent des meſures pour lui livrer les places où ils commandoient. Le conſeil d'Etat ne l'ignora pas ; mais il ne fut pas en ſon pouvoir d'empêcher l'exécution de leur perfide deſſein : Deventer & le fort qui étoit vis-à-vis de Zutphen furent livrés aux Eſpagnols, au commencement de Février. Roland York ne jouit pas longtemps du fruit de ſa trahiſon ; il mourut dans la miſere, oublié & abandonné de ceux auxquels il avoit fait le ſacrifice de ſon honneur. Stanley fut plus heureux ; le gouvernement de Deventer lui fut conſervé, & on lui donna dans l'armée Eſpagnole le même grade qu'il avoit dans l'armée Angloiſe. C'étoit le prix, non de ſa trahiſon ſeulement, mais de ce qu'il avoit perſuadé à la plus grande partie des troupes qui étoient à ſes ordres, de paſſer au ſervice de l'Eſpagne, & de ce qu'il avoit conſtamment profeſſé la religion Catholique. Aux yeux de Philippe, la perſévérance dans la croyance de Rome ſuffiſoit pour expier les crimes les plus atroces. Stanley étoit ſorti d'une famille très-reſpectable d'Angleterre ; comme il avoit eu part à la conſpiration

tramée par Barbington en faveur de la Reine d'Ecoſſe, on a cru avec quelque vraiſemblance, que ce fut la crainte d'être découvert qui l'engagea à tenir cette infâme conduite, qui a couvert ſon nom d'un opprobre éternel.

Prudence & modération des Etats.

La nouvelle de ces déſaſtres répandit la triſteſſe & la conſternation dans toutes les provinces confédérées ; elle y rappella le ſouvenir de l'entrepriſe du Duc d'Anjou ſur Anvers ; & la crainte que l'exemple de Roland York & de Stanley ne fût ſuivi par les gouverneurs des autres places, y cauſa les plus vives inquiétudes.

Les Etats étoient vivement affectés de l'effet que produiſoit ſur le peuple ce funeſte événement ; mais leur courage étant toujours le même, & s'occupant peu du reſſentiment qu'ils devoient avoir contre Leiceſter, ils réſolurent de pourvoir, autant que les circonſtances le leur permettoient, à la conſervation de la république. Dans une aſſemblée générale qu'ils tinrent à la Haye le ſixieme Février, ils ſtatuerent qu'en l'abſence du Comte de Leiceſter, le Prince Maurice auroit tout le pouvoir de gouverneur & de commandant général, & que tous les officiers qui étoient au ſervice de la république,

Liv. XX. 1587.

feroient un nouveau ferment de lui obéir & d'être fideles aux Etats. Cet acte faifoit connoître que toute l'autorité fouveraine réfidoit feule dans les Etats : il fut auffi-tôt publié, avec deux déclarations; l'une portant que leur intention n'étoit pas d'ôter au Comte de Leicefter, l'autorité qu'ils lui avoient confiée, mais feulement de rétablir les gouverneurs particuliers dans leurs droits & pouvoirs légitimes; l'autre, qu'ils défapprouvoient les réflexions qu'on fe permettoit généralement contre les troupes Angloifes, à l'occafion de la trahifon de quelques-unes d'entre elles : » Dans toutes les nations, » difoient-ils, » il y a des hommes vertueux & des » hommes vicieux & corrompus, & rien n'eft » plus injufte que d'imputer à tout un » peuple, fans faire de diftinction, les » fentimens pervers de quelques particu- » liers. «

Ils s'adreffent à la Reine d'Angleterre.

Mais en même temps que les Etats tenoient cette conduite, mêlée de fermeté & de modération, ils fe livroient à toute la force de leurs reffentimens dans les lettres qu'ils écrivoient à la Reine d'Angleterre & au Comte de Leicefter. Après y avoir parlé de la confiance fans bornes qu'ils avoient mis en celui-ci, ils s'étendoient beaucoup fur

les différens griefs dont ils avoient à se plaindre. Liv. XX.

Leicester fut très-irrité de ces lettres & tâcha de persuader à Elisabeth qu'elles étoient écrites par une cabale de gens mal-intentionnés & ses ennemis, tandis qu'il prétendoit que la généralité étoit très-satisfaite de son gouvernement. Il y avoit, il est vrai, dans les Pays-Bas une faction nombreuse, dirigée par le clergé, que Leicester s'étoit attaché par un zele affecté pour la religion Réformée & par l'attention toute particuliere qu'il avoit donnée au culte public. Les partisans qu'il avoit en Angleterre concoururent aussi avec ceux qu'il avoit dans les Pays-Bas, pour affoiblir l'impression qu'auroient pu faire sur Elisabeth les représentations des Etats; ils blâmoient l'usage que les Etats faisoient de leurs pouvoirs; ils s'efforçoient d'inspirer à la Reine des préventions qui n'avoient pas le moindre fondement, contre le Prince Maurice & les autres chefs de la confédération: » c'est, disoient-ils, par l'influence » qu'ils ont dans les Etats, que les confédé» rés prisent moins que par le passé l'al» liance de l'Angleterre; c'est cette influence » qui a aliéné de la Reine, autant que du » Comte de Leicester, l'affection des Etats. « 1587.

Liv. XX. 1587. Dans l'incertitude où la mettoient les plaintes des Etats & les imputations de leurs ennemis, Elisabeth prit le parti d'envoyer en Hollande le Lord Buckhurst, qu'elle estimoit beaucoup à cause de sa prudence & de sa grande modération : elle le chargea de prendre sur les lieux-mêmes une connoissance exacte des faits, sur lesquels elle avoit reçu des informations si contradictoires, & surtout d'éteindre, le plus promptement qu'il seroit possible, cet esprit d'animosité & de division, que les imprudences du Comte de Leicester avoient fait naître parmi les confédérés. Buckhurst connut bientôt la fausseté de tout ce que les partisans de Leicester s'étoient efforcés de répandre au désavantage du Prince Maurice & des Etats; il connut qu'il n'y avoit aucun lieu de douter de la vérité de tous les faits mentionnés dans les représentations envoyées à la Reine, mais il ne voulut point entrer dans aucune discussion sur les points qui partageoient les esprits. Il approuva en général tout ce que les Etats avoient fait depuis le départ de Leicester, les exhorta à ensevelir dans un oubli éternel tout le passé, & leur exposa les fâcheuses conséquences qui pouvoient résulter du défaut d'harmonie, dans les circonstances critiques où ils se trouvoient.

Ces exhortations du Lord Buckhurſt produiſirent en partie l'effet qu'il en attendoit; les Etats ne firent paroître aucune répugnance à ce que le Comte de Leiceſter conſervât ſa place de gouverneur. En le mandant à la Reine, le Lord Buckhurſt l'aſſura que les diſpoſitions des Etats étoient telles qu'elle pouvoit les ſouhaiter, pour que la bonne union qui régnoit entre elle & eux ſubſiſtât; mais il ne lui déguiſa point qu'il condamnoit la conduite du Comte de Leiceſter, & lui attribua tous les troubles qui étoient arrivés. Si quelqu'autre courtiſan d'Eliſabeth eût mérité de ſemblables reproches, il n'eſt pas douteux qu'elle l'en eût puni. Leiceſter avoit certainement outrepaſſé les pouvoirs qui lui avoient été donnés; il avoit, par ſa mauvaiſe conduite, contribué beaucoup à augmenter la puiſſance de l'ennemi capital de ſa Souveraine; par ſa mauvaiſe conduite & ſon arrogance il l'avoit preſque brouillée avec un allié, dont elle avoit pris la défenſe, & avec lequel il étoit pour elle de la plus grande conſéquence qu'elle reſtât unie. Malgré ces conſidérations, la foibleſſe de la Reine pour ſon favori fut telle, & le crédit qu'il avoit ſur elle fut ſi puiſſant, qu'il parvint à faire retomber ſur le Lord Buckhurſt les effets de

Partialité d'Eliſabeth.

Liv. XX. 1587.

l'indignation dont il étoit menacé. Le Lord fut disgracié, mis en prison, enfin traité comme si c'eût été lui qui eût été coupable des torts (1) qu'il reprochoit à Leicester.

Peste & famine dans les provinces du sud.

Le Duc de Parme avoit vu avec plaisir les dissentions qui s'étoient élevées dans les provinces maritimes, mais la triste situation où la famine & la peste avoient réduit celles où il commandoit, l'avoit empêché d'en tirer avantage. Depuis quelque temps la population des villes & des campagnes des provinces méridionales avoit souffert une prodigieuse diminution : grand nombre de leurs habitans s'étoient expatriés à cause de leur religion, ou pour se soustraire aux ravages que commettoient les troupes. Peu de ceux qui étoient restés dans le pays avoient eu du bled pour ensémencer leurs terres, des chevaux ou des bœufs pour les cultiver. Il n'y avoit presque point eu de récolte, l'année précédente, dans ces provinces; & les pays qui les avoisinoient, n'en avoient pas fait une si mauvaise depuis plusieurs années.

(1) Meteren, L. IV. Bentivoglio, P. II. L. IV. Reidanus, L. VI. Camden, An. 1587.

La Hollande & la Zélande auroient pu leur en fournir abondamment, mais les Etats de ces provinces avoient défendu toute espece de communication avec la Flandre & le Brabant. Ils avoient aussi placé des vaisseaux le long des côtes & à l'embouchure des rivieres, qui empêchoient que ces provinces ne reçussent aucun secours de l'étranger. Par-là les Etats espéroient affoiblir l'armée Espagnole, forcer les villes frontieres, qui avoient abandonné la confédération, d'y rentrer. Mais leur cruelle politique ne produisit aucun de ces effets : aucune ville n'abandonna le parti des Espagnols, & l'armée du Duc de Parme fut pourvue de subsistances; le Duc en tira abondamment de la France, de l'Allemagne & de l'Angleterre, qu'il paya prodigieusement cheres, & eut une attention toute particuliere d'en procurer aux villes qui se trouvoient les plus voisines des Provinces-Unies.

Liv. XX.

1587.

Les calamités, qui accompagnent la famine ordinairement, affligerent sur-tout les provinces du centre; un grand nombre de leurs habitans périrent de faim, ou des maladies contagieuses que le manque de nourriture ou des alimens mal-sains produisent presque toujours. On vit à Anvers, à Bruxelles &

Liv. XX. 1587.

dans d'autres villes, plusieurs personnes, au-dessus du commun, réduites, après avoir vendu tous leurs meubles & tous leurs effets pour se procurer des subsistances, à aller publiquement demander l'aumône dans les rues. Plusieurs villages du Brabant & de la Flandre furent entiérement abandonnés. Des historiens contemporains ont écrit, que des parties de ces provinces étoient tellement désertes, que les loups & les autres bêtes féroces s'y étoient multipliés à l'infini; que de là ils se répandoient dans les autres cantons voisins, où ils dévoroient un grand nombre de personnes; & qu'à deux milles ou environ de Gand, dans un canton, qui auparavant étoit le plus peuplé & le mieux cultivé de tous les Pays-Bas, plus de cent infortunés avoient servi de pâture à ces animaux voraces.

Prospérité des Provinces-Unies.

Tel étoit alors l'état déplorable des provinces méridionales des Pays-Bas : ces provinces avoient sur celles du Nord l'avantage d'être beaucoup plus riches, & d'être gouvernées par le Duc de Parme, dont le génie supérieur étoit généralement reconnu. La position des provinces maritimes étoit bien différente; elles étoient agitées par des factions, gouvernées par un homme qui n'a-

voit ni modération, ni prudence, enfin aucune eſpece de capacité ; mais, d'un autre côté, elles n'éprouvoient aucune des calamités qui affligeoient les autres provinces. Les provinces maritimes avoient en abondance toutes les choſes néceſſaires à la vie ; leur population augmentoit chaque jour dans toutes les villes ; nulle maiſon ne ſe trouvoit vuide, & on étoit obligé, au contraire, d'en conſtruire continuellement, dont on formoit de nouvelles rues ; & tous les habitans voyoient accroître leurs richeſſes, malgré le poids énorme des charges publiques, que groſſiſſoient continuellement les dépenſes multipliées d'une guerre très-diſpendieuſe. C'étoit à leur commerce que les Hollandois devoient ces avantages : depuis long-temps il avoit été très-conſidérable ; mais le grand nombre des manufacturiers & des marchands qui étoient venus s'établir dans la Hollande & dans la Zélande, depuis que le Brabant & la Flandre s'étoient retirés de la confédération, avoit beaucoup contribué à le rendre encore bien plus floriſſant qu'il ne l'étoit par le paſſé. Les calamités qui affligerent enſuite le Brabant & la Flandre, tournerent auſſi à l'avantage de la Hollande & de la Zélande. Celles-ci devinrent alors l'aſyle des

Liv. XX.

1587.

Liv. XX. 1587. habitans de celles-là, contre la famine & la peste qui les y auroient fait périr. Ce fut alors que les Provinces-Unies furent le siége de la plus grande partie des richesses & de l'industrie, qui, depuis plusieurs siécles, s'étoient fixées dans les Pays-Bas, & avoient si fort distingué ce pays du reste de l'Europe. (2)

Cet état de prospérité des Provinces-Unies mettoit les confédérés dans le cas de se ressaisir de quelques-unes des villes qu'elles avoient perdues, & il y a lieu d'être étonné de ce qu'elles resterent pendant huit mois dans l'inaction; mais d'un côté la division intestine, d'un autre l'incapacité & la nonchalance de ceux qui tenoient les rênes du gouvernement, y produisoient les mêmes effets, que la peste & la famine dans les autres provinces. Le Prince Maurice, les Etats-mêmes ne pouvoient se faire obéir, si ce n'est dans les provinces de Hollande & de Zélande: dans les autres les partisans de Leicester contestoient & contrarioient leur autorité; de sorte que le Duc de Parme, malgré les ca-

(2) Meteren, L. IV. p. 433. De Thou, L. LXXXVIII.

lamités affreuſes qui affligeoient les provinces de ſon gouvernement, fut plutôt prêt que les confédérés à reprendre les opérations de la guerre. Liv. XX. 1587.

Oſtende & l'Ecluſe étoient les ſeules villes importantes de la Flandre, que le Duc de Parme n'avoit pas encore réduites; il réſolut de faire le ſiége de la derniere, &, pour maſquer ſon projet, il fit marcher un corps de troupes, commandé par Hautpeine & le Marquis de Guaſto, vers le territoire de Veluve. Son deſſein étoit de faire prendre le change à l'ennemi, en lui faiſant croire qu'il alloit porter ſes forces du côté de ce territoire. Cette ruſe réuſſit : le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe y furent auſſi-tôt envoyés par les Etats avec un corps de troupes conſidérable. Tout-à-coup, le Duc de Parme tourna vers l'Ecluſe; on étoit alors au commencement de Juin. L'Ecluſe eſt ſituée à peu de diſtance de la côte, & communique avec la mer par un canal qui peut porter les plus gros vaiſſeaux. Ce canal, qui ſépare l'Ecluſe de l'iſle de Cadſand, rend cette ville inacceſſible à l'Oueſt & au Nord : tout le terrein qui eſt à l'Eſt, eſt ſi coupé par de petits canaux que les eaux du grand canal rempliſſent, Siége de l'Ecluſe.

Liv. XX. 1587.

qu'il eſt impoſſible d'approcher du corps de la place, ſi ce n'eſt par une langue de terre qui eſt au Midi, & conduit à Damme & à Bruges. On compte cinq milles de l'Ecluſe à Oſtende; elle eſt au Sud de celle-ci, & au Nord de Fleſſingue; elle peut recevoir des ſecours de la premiere par terre, & de la ſeconde par mer. Les premiers ſoins du Duc de Parme furent de couper aux aſſiégés toute communication avec ces deux villes. Pour y parvenir, il attaqua le fort de Blanckenberg, qui ſe trouve à moitié chemin de l'Ecluſe & d'Oſtende. Comme la garniſon de ce fort ne s'attendoit point à une attaque ſi vigoureuſe, que celle contre laquelle elle eut à ſe défendre, ſa réſiſtance fut foible. De-là, le Duc paſſa avec une partie de ſes troupes dans l'iſle de Cadſand, où il fit élever un fort ſur le bord du grand canal, à une diſtance moins grande de la mer que de l'Ecluſe: ayant eu recours au même moyen qu'il avoit employé avec tant de ſuccès au ſiége d'Anvers, il ferma le canal par un pont de bateaux, fortement aſſujettis les uns aux autres; il garnit ce pont d'une nombreuſe artillerie, & y plaça un grand nombre de ſoldats. Maître de tous les canaux, par leſquels les aſſiégés pouvoient

tirer des ſecours du dehors, le Duc fit ſes approches du côté qui regarde Bruges ; c'étoit le ſeul qui fût acceſſible : mais l'humidité du terrein rendoit fort difficile l'ouverture de la tranchée, & ce n'étoit qu'avec une peine infinie que les travailleurs pouvoient avancer leur ouvrage. Pour empêcher l'ennemi d'avancer du corps de la place, les aſſiégés avoient élevé une forte redoute au de-là du foſſé. La garniſon de cette ville étoit de ſeize cens hommes ou environ, partie Anglois, partie Hollandois. Le colonel Groenvelt les commandoit ; c'étoit un des plus braves officiers que les Provinces-Unies euſſent à leur ſervice. Dès le commencement du ſiége, ſes ſoldats firent pluſieurs ſorties, dans leſquelles ils donnerent des preuves de leur intrépidité ; mais comme ils cauſoient peu de dommage à l'ennemi & perdoient beaucoup de monde, Groenvelt leur défendit de faire à l'avenir aucune ſortie & de ne pas s'avancer au de-là de la redoute. Ils la défendirent pendant quelque temps avec beaucoup de bravoure, repouſſerent pluſieurs fois les aſſiégeans qui vouloient s'en rendre maîtres ; mais forcés de céder au nombre, ils furent enfin obligés de l'abandonner & de ſe retirer dans la ville.

Liv. XX. 1587.

Les assiégés poussoient leurs tranchées avec beaucoup de vigueur; mais plus ils avançoient vers le corps de la place, plus le terrein devenoit argilleux. Les assiégés, d'ailleurs, dont le feu étoit continuel, leur tuoient beaucoup de travailleurs & de soldats; le Marquis de Renti, la Motte & plusieurs autres de ses principaux officiers furent blessés dangereusement.

Retour de Leicester.

Le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe étoient cependant entrés dans le Brabant : après avoir pillé plusieurs petites villes & un grand nombre de villages, ils dirigerent leur marche vers Bois-le-Duc; ils espéroient par-là engager le Duc de Parme à lever le siége de l'Ecluse : mais avant qu'ils se fussent rendu maîtres du fort d'Engelem, situé sur le chemin qui conduit à Bois-le-Duc, ils apprirent que le Comte de Leicester, qu'on attendoit avec la plus grande impatience, étoit arrivé à Flessingue, amenant avec lui un renfort de troupes. Le Prince Maurice partit aussi-tôt pour aller le joindre, à la tête d'une partie de ses troupes, laissant le reste au Comte de Hohenloe, pour qu'il continuât l'entreprise projettée contre Engelem & Bois-le-Duc.

Foibles efforts du Comte de Leicester.

Après la jonction des troupes du Prince

Maurice à celles du Comte de Leicefter, l'armée des confédérés fe trouvoit à-peu-près égale à celle du Duc de Parme. Le vingt-néuvieme Juin le Comte de Leicefter fit voile de Fleffingue & entra peu d'heures après dans le canal de l'Eclufe : après avoir examiné le pont, les redoutes & les forts des Efpagnols, il crut qu'il lui étoit impoffible de forcer ce paffage ; il balança quelque temps entre le parti de le tenter & celui de fe retirer, mais enfin il fe détermina pour ce dernier, & fit voile vers Oftende. Son intention étoit d'y faire débarquer fes troupes, & de les conduire de-là par terre au fecours des affiégés ; mais il ne montra pas plus de courage dans cette derniere entreprife qu'il n'avoit fait pour la premiere. Pour s'ouvrir un paffage jufqu'à l'Eclufe, il falloit qu'il fe rendît maître du fort de Blanckenberg ; il l'affiégea, commença à le battre avec toute fon artillerie ; mais fur la nouvelle qu'il reçut que le Duc de Parme marchoit à lui dans l'intention de lui livrer bataille, il leva le fiége & fe retira précipitamment, de nuit, à Oftende, d'où il fe rendit enfuite en Zélande.

Liv. XX. 1587.

Le Duc de Parme reprit alors les opérations du fiége de l'Eclufe avec une nouvelle

Liv. XX.
1587.

activité; étant enfin parvenu après des peines infinies à pousser la tranchée assez près du corps de la place pour élever une batterie, il renversa en peu de temps une partie considérable du rampart. Il y auroit fait donner l'assaut, s'il ne se fût apperçu que les assiégés avoient élevé un contremur, couvert par une demi-lune très forte. Cette prévoyance active des assiégés engagea le Duc de Parme à se désister du dessein de leur livrer l'assaut, & préférant une méthode plus lente, mais moins dangereuse, il résolut de combler les fossés & de s'ouvrir l'entrée de la ville par le moyen de la mine; il y employa environ trois semaines, pendant lesquelles les assiégés traverserent, autant qu'il fut en leur pouvoir, toutes ses opérations.

Généreuse résolution des assiégés.

Les assiégés cependant étoient instruits qu'ils ne devoient pas espérer d'être secourus, & que le Comte de Leicester étoit sans espoir de pouvoir le tenter avec succès; il ne leur restoit alors de poudre que pour environ dix à douze heures. Six jours auparavant Groenvelt & les autres officiers s'étant assemblés, après avoir délibéré sur le parti qu'il convenoit de prendre, avoient été d'avis que les assiégés n'ayant plus aucun espoir d'être se-

courus, il n'y auroit point de déshonneur à rendre la place à certaines conditions; mais ils résolurent en même temps, si les conditions étoient refusées, de mettre le feu à la ville, & de s'ouvrir un passage, les armes à la main, à travers le retranchement des ennemis. Cette résolution fut mise par écrit, & chacun ayant fait serment de l'exécuter, on l'envoya au Comte de Leicester, avec les articles de la capitulation qu'on avoit arrêté de proposer au Duc de Parme. Par cette démarche, les assiégés vouloient justifier le parti qu'ils avoient pris de capituler; mais celui qu'ils avoient chargé d'aller trouver le Comte de Leicester, tomba entre les mains des assiégeans, au moment qu'il traversoit le canal à la nage. Le Duc de Parme ayant lu les papiers dont il étoit chargé, crut que la prudence vouloit qu'il usât de ménagement avec des hommes dont la bravoure & le courage lui inspiroient une sorte de respect; ainsi, sans considérer combien leur courage & leur bravoure lui avoient fait de mal, il résolut d'accorder aux assiégés les conditions auxquelles ils avoient décidé qu'ils se rendroient, & quand, après avoir usé toute leur poudre, ils lui envoyerent des députés pour lui offrir de capituler, aux

Liv. XX. 1587.

conditions que la garnifon fortiroit avec les honneurs de la guerre, il ne fit nulle difficulté d'y confentir. De feize à dix-fept cens hommes, dont elle étoit compofée au commencement du fiége, elle fe trouvoit réduite à fept cens, lorfqu'elle fortit de la place. La perte qu'avoient fait les affiégeans, étoit auffi confidérable; les hiftoriens du temps n'ont pas évalué le nombre de leurs morts & de leurs bleffés, mais tous fe font accordés à dire que la prife de l'Eclufe avoit feule plus coûté d'hommes au Duc de Parme, que celles de Nuys, de Grave & de Venlo enfemble (3).

Si quelque chofe put le confoler de cette perte, ce fut la prife de la ville de Gueldres, qui pendant le fiége de l'Eclufe lui fut livrée par un colonel Ecoffois, nommé Paton, auquel le Comte de Leicefter en avoit confié le gouvernement. Mécontent de fa conduite, le Comte l'avoit menacé de le deftituer & de mettre à fa place un nommé Stuard. Pour

(3) Strada fixe le nombre des morts & des bleffés, tant des affiégés, que des affiégeans; mais la rélation qu'il donne du fiége de l'Eclufe, eft fi romanefque, qu'on ne peut y donner aucune croyance. Meteren L. XIV. p. 439.

prévenir cet affront, Paton entra en correſpondance avec Hautpeine, qui ſe trouvoit alors avec un corps de troupes dans les environs de Gueldres, & lui livra enſuite la place. Liv. XX. 1587.

La priſe d'Axel, dont le Prince Maurice ſe rendit maître par ſurpriſe, & celle du fort d'Engelem, que le Comte de Hohenloe obligea de ſe rendre; la défaite des Eſpagnols dans une ſanglante rencontre des troupes que commandoit le Comte de Hohenloe, avec celles de Hautpeine, qui y perdit la vie, furent les ſeuls avantages qui dédommagerent les Provinces-Unies des pertes qu'elles avoient faites depuis leur alliance avec l'Angleterre.

Après l'inutile tentative du Comte de Leiceſter pour faire lever le ſiége de l'Ecluſe, il avoit mené ſes troupes dans le Brabant, où il avoit auſſi échoué dans l'entrepriſe qu'il avoit formée pour ſe rendre maître de la ville & du diſtrict de Hoogſtrate : ce fut ſon dernier exploit militaire dans les Pays-Bas. Auſſi-tôt après ce revers il ſe rendit à Dordrecht, où les Etats avoient envoyé quelques-uns de leurs membres pour le recevoir.

Intrigues de Leiceſter.

Les Etats étoient alors plus mécontens

Liv. XX. 1587.

qu'ils ne l'avoient encore été de sa conduite. Ils avoient eu long-temps lieu de le soupçonner d'avoir formé le dessein de les dépouiller de toute leur autorité ; mais depuis peu des avis certains les avoient confirmés dans leurs soupçons. Une lettre écrite par Leicester à un de ses secrétaires qu'il avoit laissé en Hollande, avoit été interceptée ; il y annonçoit son prochain retour dans les Pays-Bas, se plaignoit vivement de ce que le pouvoir qu'on lui avoit donné comme gouverneur, étoit trop limité ; il lui donnoit des instructions, qu'il le chargeoit de communiquer à ceux qui étoient dans son secret ; sans s'expliquer ouvertement, il faisoit assez entendre que si, à son retour, il n'obtenoit pas une autorité plus illimitée, la résolution de la Reine & la sienne étoient d'abandonner tout-à-fait les Provinces-Unies à leur mauvais sort.

Alarmes des Etats.

Les Etats, alarmés de cette découverte, résolurent de prendre les plus grandes précautions pour rendre inutiles les menées & les machinations secretes du Comte. Dans la crainte cependant de déplaire à Elisabeth, ils ne voulurent point en venir avec lui à une rupture ouverte ; sans lui parler de la lettre, ils se contenterent de l'exhorter à re-

jetter les confeils que pourroient lui donner des gens mal-intentionnés, qui, pour procurer leur avancement perfonnel, femoient par-tout la diffention & l'animofité. Ces exhortations firent connoître à Leicefter que les Etats n'ignoroient pas fes deffeins : ufant de diffimulation, il fe plaignit de ce que manquant à leur parole, ils reftreignoient beaucoup l'autorité qu'ils l'avoient engagé d'accepter. Il rejetta tous les malheurs arrivés à la confédération, partie fur les Etats, & partie fur le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe; il difoit : „ que les Etats avoient » négligé de lui fournir les fecours néceffai- » res, & que le Prince Maurice & le Comte » de Hohenloe avoient, fous différens pré- » textes, refufé de concourir avec lui aux » fuccès des entreprifes militaires qu'il avoit » formées. " Ses partifans agiffoient auffi de leur côté, & faifoient diftribuer dans les provinces différens écrits, qui contenoient ces fauffes imputations, & d'autres, qui n'étoient pas mieux fondées. Les Etats & le Prince Maurice publierent un mémoire apologétique de leur conduite. Il eft impoffible, d'après ce qui nous eft refté de cette altercation, de confidérer ce qu'avançoit le Comte de Leicefter, autrement que comme la vile

Liv. XX. 1587. tentative d'une perſonne foible & diſſimulée, pour noircir les autres, dans l'eſpérance de cacher par là ſa propre lâcheté & les imprudences que lui reproche ſa conſcience. Ce fut auſſi le jugement qu'en porterent dans ce temps les gens ſans partialité, & le plus grand nombre des habitans des Pays-Bas. Leiceſter y avoit cependant un parti nombreux, qui prenoit ſa défenſe & l'aidoit à exécuter ſes deſſeins. Le clergé lui étoit alors plus attaché que jamais, & il n'épargnoit ni ſoin ni peines pour porter le peuple à le favoriſer; un ſynode fut même convoqué, dont quatre membres furent députés pour préſenter une adreſſe aux Etats. Dans cette adreſſe, le ſynode exhortoit les Etats à faire attention aux véritables intérêts du pays & à l'avancement de la religion, leur conſeilloit de ne rien faire qui pût altérer la concorde qui étoit entre eux, la Reine d'Angleterre & le Comte de Leiceſter.

Les Etats accueillirent cette adreſſe comme le méritoit le prétendu zele de ceux au nom de qui elle étoit préſentée : » nous n'avons » pas négligé, " diſoient-ils dans leur réponſe, » les objets importans que le clergé recom» mande à notre attention ; on ne peut » être plus exact que nous l'avons toujours

été

» été à remplir les différens engagemens » que nous avons pris avec la Reine d'Angleterre & le Comte de Leicester. Nous » exhortons aussi de notre côté les ministres » de la religion, d'être attentifs à ne pas » admettre parmi eux des gens qui, sous » prétexte de religion, calomnient & outragent grossiérement les magistrats civils. » Ce sont des gens de cette espece qui, » affectant un grand zele pour la religion, » ont été cause de sa ruine dans les provinces méridionales ; & il seroit à craindre » qu'elle n'eût un sort semblable dans les » Provinces-Unies, si l'on ne mettoit promptement fin aux pratiques & aux menées » secretes de ces hommes mal-intentionnés. » Le sort de leurs confreres du Brabant & » de la Flandre peut servir de leçon aux » membres du synode, qui doivent se rappeller sans cesse que la seule maniere dont » ils doivent se mêler des affaires publiques, » c'est d'aider de leurs prieres ceux à qui » l'administration a été confiée. "

Liv. XX. 1587.

Ces conseils & toutes les autres mesures que prirent les Etats, pour éclairer leurs concitoyens sur le danger auquel ils étoient exposés par leur trop grande confiance, ne produisirent pendant quelque temps aucun

Leicester échoue dans ses desseins.

Liv. XX. 1587.

effet. Leicefter continuoit fes pratiques fecretes ; il alloit de ville en ville, & par des artifices de toute efpece, il s'efforçoit d'augmenter le nombre de fes partifans. Dans la Frife, dans la Nord-Hollande, même à Dordrecht & à Leide, on vit plufieurs perfonnes époufer fes intérêts, au point de faire paroître le plus grand défir de le voir revêtu du pouvoir de contrarier les réfolutions qu'auroient pu prendre les Etats, malgré toutes les preuves qu'ils avoient de fon caractere defpotique, imprudent & inconfidéré : il fe forma même à Leide un complot pour le mettre en poffeffion de cette ville importante ; mais ceux qui l'avoient formé ayant été découverts, on leur fit leur procès ; ils furent condamnés à mort & exécutés. La vigilance active des Etats, du Prince Maurice & de Guillaume de Naffau, gouverneur de la Frife, empêcherent également dans toutes les autres villes l'exécution des deffeins de Leicefter qui, jugeant enfin que l'entreprife qu'il avoit formée étoit au-deffus de fes forces, fatigué d'ailleurs de fa fituation actuelle, prit au mois de Décembre le parti de s'en retourner en Angleterre. Peu de temps après fon arrivée, foit que la Reine fût enfin convaincue de fes torts &

de son incapacité, soit qu'elle voulût qu'il ne s'éloignât plus de sa personne, elle exigea qu'il se démît de son gouvernement des Provinces-Unies; ce qu'il fit le vingt-septieme Décembre.

Liv. XV. 1587.

Il se démet du gouvernement.

Mais il fallut beaucoup de tems, de peines & de soins, pour éteindre le feu qu'il y avoit allumé. Dans quelques villes, les garnisons, à l'instigation de ses émissaires, & peut-être excitées par lui-même, refuserent de reconnoître l'autorité des Etats; il fallut même employer la force contre celle de Memblick. Les Etats eurent aussi recours à Elisabeth, pour engager les autres garnisons à se soumettre à leur commandement, & par les bons offices de cette sage Reine, la tranquillité intérieure fut rétablie dans toutes les parties des provinces. (4)

(4) Meteren, p. 455.



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

Premiere Partie.

Liv. XXI.

1587.

Philippe projette une invasion en Angleterre.

ELISABETH souhaitoit avec d'autant plus d'ardeur de voir la fin des dissentions qui regnoient dans les Provinces-Unies, qu'elle craignoit d'avoir besoin dans peu, pour la défense de son Pays, du secours de ses alliés. Toute l'Europe retentissoit des préparatifs formidables que faisoit le Roi d'Espagne, dans la vue de quelque entreprise importante. Depuis plusieurs mois Philippe s'occupoit à faire construire des vaisseaux

d'une grandeur extraordinaire, à raſſembler dans ſes magaſins tout ce qui étoit néceſſaire pour les équiper. Le Duc de Parme, de ſon côté, faiſoit faire en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas des levées de ſoldats ſi conſidérables, qu'on préſumoit que ſon deſſein étoit d'entrer en campagne au printemps ſuivant, à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuſe que toutes celles qu'il avoit commandées juſqu'alors.

Liv. XXI.
1587.

Ses motifs

Depuis le commencement de ſon regne, Philippe avoit employé la plus grande partie de ſes forces de terre & de mer contre les Turcs & les puiſſances Barbareſques, à ſoumettre les Maures, ou à conquérir le Portugal; il n'avoit encore pu les réunir toutes contre ſes ſujets révoltés des Pays-Bas. Les ſecours que leur avoit donné la Reine d'Angleterre, l'avoient vivement irrité; ainſi que les entrepriſes des Anglois en Amérique, où leur flotte, commandée par Drake, avoit en mil cinq cens quatre-vingt-cinq pillé & ravagé pluſieurs de ſes colonies. Toutes ſes forces étant alors occupées ailleurs, il avoit été, malgré lui, obligé de diſſimuler, mais ſans jamais abandonner le deſſein de ſe venger. Il croyoit que ſon honneur, autant que ſon intérêt, exigeoit qu'il

Liv. XXI. 1587. s'occupât très-férieufement de tous les moyens dont on pouvoit fe fervir pour rendre fa vengeance éclatante ; & comme il fe flattoit qu'il pourroit foumettre les révoltés des Pays-Bas avec beaucoup moins de forces que celles qu'il avoit deffein d'employer, fes préparatifs avoient fur-tout pour objet une defcente dans l'Angleterre, dont il méditoit la conquête. Il héfita cependant quelque temps, s'il prendroit le parti de foumettre d'abord les révoltés des Pays-Bas, ou s'il commenceroit par la conquête de l'Angleterre : cette indécifion lui faifoit affembler fréquemment fon confeil. Idiaquez, un de fes principaux miniftres, lui confeilla de renoncer au deffein d'envahir l'Angleterre.

» La fituation de ce royaume, " lui dit ce prudent & habile politique, » qui eft entouré de tous côtés par l'orageux océan, » fur lequel l'Angleterre a peu de ports ; les » forces qui le défendent ; le génie du peuple ; l'efprit même de fon gouvernement ; » tout me fait croire qu'il eft prefqu'impoffible d'en faire la conquête. La marine » feule des Anglois égale celle de toutes les » autres nations enfemble, & elle fera encore renforcée par les vaiffeaux que leur » enverront les provinces révoltées. La flotte

» de l'Espagne, quelque considérable qu'elle Liv. XXI.
» puisse être, sera toujours bien inférieure 1587.
» à celle qu'elle aura à combattre. Quand
» on supposeroit même que les troupes du
» Roi surmonteroient les obstacles qui s'op-
» poseroient à leur descente, pourroit-on
» raisonnablement se flatter qu'elles pour-
» roient soumettre une nation aussi nombreu-
» se, ou même de conserver long-temps les
» parties de ce royaume qu'elles auroient
» conquises? Si, pour réussir à faire les con-
» quêtes les plus ordinaires, il faut dans
» ceux qui habitent le pays dont on veut
» s'emparer, des dispositions favorables pour
» le conquérant; si, quand la conquête est
» faite, il faut continuellement pour la con-
» server, tenir sur pied un grand nombre
» de troupes, le Roi doit renoncer au des-
» sein de se rendre maître de l'Angleterre.
» Peut-il espérer de trouver la plus légere
» assistance de la part du peuple Anglois,
» qui, dès le commencement de son régne,
» lui a assez fait connoître combien il a en
» horreur toute espece de joug étranger?
» Le Roi n'ignore pas combien il est difficile
» de faire subsister dans ce pays une armée
» nombreuse; il doit aussi faire attention
» qu'outre cette armée, il sera encore né-

Liv. XXI. 1587.

» cessairement obligé d'en entretenir d'autres, tant pour la défense de ses états héréditaires, que de ceux qu'il a déja conquis. S'il arrivoit que l'Angleterre devînt aussi funeste pour l'Espagne que l'a été la Flandre, combien n'auroit-on pas lieu de craindre les suites de cette entreprise ! Mais si le succès même peut avoir des suites qu'on doit appréhender, à plus forte raison doit-on redouter celles qu'auroit cette entreprise, si l'on y échouoit. Alors Elisabeth, n'ayant plus rien à craindre pour son pays, pourroit soutenir de toutes ses forces les provinces révoltées des Pays-Bas; elle joindroit ses forces maritimes aux leurs, & causeroit beaucoup de dommage aux possessions de sa Majesté, tant en Europe qu'en Amérique. Je suis donc d'avis qu'on abandonne, ou du moins qu'on suspende l'entreprise projettée contre l'Angleterre, & que toutes les forces de terre & de mer de l'Espagne soient employées à la réduction des Pays-Bas. Les rebelles ne pourront pas résister long-temps à de si grands efforts, & ce sera, lorsqu'ils seront soumis, que le Roi pourra entreprendre avec succès de se venger de la Reine d'Angleterre. »

1587.

Avis du Duc de Parme.

L'avis du Duc de Parme, que le Roi consulta auſſi, fut conforme à celui d'Idiaquez; il ajouta même qu'on ne pouvoit ſe flatter de réuſſir contre l'Angleterre, qu'autant qu'on ſe feroit rendu maître auparavant de quelques-uns des ports les plus conſidérables de la Hollande & de la Zélande, pour ſervir de retraite à la flotte Eſpagnole.

Le Roi d'Eſpagne n'étoit naturellement ni hardi ni téméraire; cependant il rejetta ce conſeil, & perſiſta dans la réſolution d'attaquer les Anglois chez eux. Le ſuccès qu'avoient eu ſes armes dans le Portugal, & la facilité avec laquelle il avoit conquis ce Royaume, l'avoient aveuglé. Il ne penſoit pas qu'il fût poſſible à Eliſabeth de réſiſter au puiſſant armement qu'il ſe propoſoit d'employer contre elle; il croyoit que, ſi l'Angleterre étoit ſubjuguée, les révoltés des Pays-Bas feroient bientôt forcés de ſe ſoumettre, étant privés du ſecours étranger, qui ſeul juſqu'alors les avoit mis en état de lui réſiſter. Il n'imaginoit pas que la conquête de l'Angleterre dût lui coûter autant de temps & de peines que la réduction des provinces rebelles. » L'Angleterre, " ſe diſoit-il à lui-même, » eſt un pays ouvert de » tous côtés; les Anglois, ſe fiant trop ſur

Liv. XXI. 1587.

» la ſituation de leur pays, ont négligé d'aſ- » ſurer la défenſe de leur iſle, en fortifiant » leurs villes & en élevant ſur leurs côtes » des fortereſſes qui auroient pu retarder la » marche de l'ennemi. Une bataille ſur mer, » une ſur terre, décideront de leur ſort. " Comme la flotte que Philippe faiſoit équiper, devoit être infiniment ſupérieure à celle qu'Eliſabeth pouvoit lui oppoſer, il ne ſuppoſoit pas que l'armée de terre qu'il auroit à combattre, compoſée d'hommes peu habitués au combat & mal diſciplinés, pût être en état de tenir devant ſes vieux ſoldats, conduits par les plus habiles généraux & les plus braves officiers du monde entier.

Etat de l'Europe.

S'il conſidéroit l'état actuel de l'Europe, il voyoit que les autres puiſſances qui pourroient regarder d'un œil jaloux ſon entrepriſe, n'auroient, ni la volonté, ni le pouvoir de la traverſer. Les Souverains du Nord étoient tous occupés de l'adminiſtration intérieure de leurs états; l'Empereur étoit ſon ami & ſon allié; & le Roi de France, le plus intéreſſé à s'oppoſer à ſes deſſeins, chanceloit ſur ſon trône, ébranlé par les efforts de ſes ſujets rebelles.

Mais rien ne contribua plus à le confirmer dans ſon projet, que l'approbation de

Sixte-Quint, qui pour lors occupoit la chaire pontificale. Ce pape eſtimoit infiniment Eliſabeth; il admiroit ſes qualités; mais il la conſidéroit auſſi comme l'ennemi le plus formidable qu'eût jamais eu ſon égliſe parmi les têtes couronnées. On ne pouvoit pas cependant reprocher à cette Princeſſe d'avoir traité les Catholiques-Romains, ſes ſujets, avec autant de cruauté que Philippe II avoit traité les Proteſtans dans les Pays-Bas; mais il eſt vrai qu'elle avoit contribué de tout ſon pouvoir à anéantir la religion de Rome dans tous les pays de l'Europe, où régnoient des princes ſur l'eſprit deſquels elle avoit quelque aſcendant. D'ailleurs, depuis plus de trente ans, Eliſabeth avoit été le principal ſoutien des Proteſtans, tant en Allemagne, qu'en France & dans les Pays-Bas. Par ſes ſoins le culte de Rome avoit été aboli, tant en Ecoſſe que dans ſes propres états; &, non contente d'avoir privé l'infortunée Marie Stuard de la liberté, elle l'avoit depuis peu fait mourir ſur un échafaud, en conſéquence d'un jugement prétendu juridique, qu'elle avoit dicté elle-même, qui l'avoit condamnée comme coupable de haute-trahiſon. Cette action d'Eliſabeth, que les Proteſtans, comme les Catholiques-Romains, ont égale-

Liv. XXI. 1587.

Liv. XXI. 1587.

ment désapprouvée, avoit vivement excité la colere du Pontife Romain : mais c'étoit peut-être moins l'intérêt de la religion que le sien propre qui le faisoit agir. L'Angleterre avoit été autrefois le plus beau fleuron de la triple couronne. Il se flattoit que si l'entreprise de Philippe réussissoit, les Anglois rentreroient sous l'obéissance du saint Siége. Non-seulement il exhorta le Roi d'Espagne à persévérer dans son dessein ; mais il lui donna la plus forte assurance de l'aider de tout son pouvoir. On conjecturera aisément combien la vanité de Philippe II dut être flattée, d'avoir pour associé le chef de sa religion, si l'on considére que le désir de passer pour le défenseur de l'église Romaine étoit, après celui d'augmenter ses possessions & de multiplier ses sceptres, le plus violent qui fût dans son cœur.

Artifice du Roi d'Espagne.

Philippe ne s'occupa donc plus que de ce qui pouvoit hâter l'exécution de son dessein ; il avoit résolu de ne rien épargner pour en assurer le succès ; &, pour surprendre Elisabeth, il mit tout en usage pour que la véritable destination de son armement restât ignorée : „ il étoit destiné, disoit-il, „ partie contre les Hollandois, partie pour la „ défense de ses colonies de l'Amérique. „

Elisabeth avoit trop de pénétration pour se laisser tromper par les artifices d'un Prince dont elle connoissoit toute la duplicité. Dans l'intention de traverser les grands préparatifs qu'il faisoit, elle envoya au commencement du printemps Francis Drake, avec une escadre, croiser sur les côtes d'Espagne. Drake dispersa les vaisseaux que le Roi d'Espagne envoya pour le combattre, prit ou brûla environ cent vaisseaux chargés de munitions & de vivres destinés pour la flotte, mit le feu, dans le port même de Cadix, à deux gros galions richement chargés; & faisant voile ensuite pour les Açores, il s'empara d'une caraque qui venoit des Indes Orientales, & revint ensuite en Angleterre chargé de richesses. Cette heureuse expédition produisit l'effet qu'Elisabeth en avoit espéré; elle mit Philippe dans l'impossibilité d'exécuter son entreprise, qu'il fut forcé de différer jusqu'à l'année suivante.

Liv. XXI. 1587.

Malgré ces hostilités, Philippe dissimulant son ressentiment, affecta de désirer beaucoup de terminer par la voie de la négociation les différends qu'il avoit avec l'Angleterre; il chargea même le Duc de Parme d'en faire la proposition à Elisabeth. Il n'y avoit pas d'apparence que cette Princesse se laissât trom-

Négociations qui ne produisent aucun effet.

per par ce nouvel artifice; mais, dissimulant
Liv. XXI. aussi à son tour, elle parut donner dans le
1587. piege, feignit de croire que la destination de la flotte qu'armoit l'Espagne, étoit telle que le disoit Philippe, & parut très-disposée à entrer en accommodement; elle accepta même la médiation du Roi de Danemarck; &, pour donner encore un plus grand air de sincérité à sa conduite, elle chargea son envoyé auprès des Etats des Provinces-Unies de leur représenter de quelle nécessité il étoit pour eux de mettre fin à la guerre & de les presser vivement d'envoyer aussi leurs députés à Bourbourg, où devoit s'ouvrir le congrès.

Cette proposition alarma beaucoup les Etats; ils crurent que, pour détourner la tempête qui la menaçoit, Elisabeth vouloit sacrifier la confédération à sa sûreté; ils la soupçonnerent même d'être dans l'intention de livrer au Roi d'Espagne les places que les Etats lui avoient remis en dépôt. Pour calmer leur crainte, Elisabeth les fit assurer que son intention n'étoit point de les abandonner, & qu'elle ne consentiroit à aucune des conditions que pourroit lui proposer l'Espagne, qui seroit contraire à leurs intérêts.

Il ne lui fut pas cependant poſſible de perſuader aux Etats d'envoyer leurs députés à Bourbourg ; „ Nous ſentons, lui mandoient-» ils, toute la force des raiſons de l'envoyé » de votre Majeſté, pour nous déterminer à » penſer ſérieuſement à faire la paix ; nous » ſommes bien fâchés que l'eſprit de diſcorde » ſe ſoit répandu dans quelques villes de la » confédération. Les forces de terre & de » mer que prépare le Roi d'Eſpagne, nous » cauſent les plus vives inquiétudes : mais » notre ſituation actuelle, quoique critique » & mauvaiſe à quelques égards, n'eſt ce-» pendant pas déſeſpérée : nous ſommes en-» core en poſſeſſion de plus de ſoixante vil-» les ou fortereſſes ; toutes ſont en état de » faire une vigoureuſe réſiſtance. Dans les » deux ans que nous a gouverné le Comte » de Leiceſter, ajoutoient-ils, huit millions » de florins ont été levés chez nous, pour » le ſervice public : ſous une ſage adminiſ-» tration, nous pourrions non-ſeulement con-» tinuer de fournir aux mêmes dépenſes, » mais encore à de plus conſidérables. Mais » quand notre ſituation ſeroit, dans le vrai, » auſſi mauvaiſe que bien des gens s'effor-» cent de le faire croire, ce ne ſeroit pas en-» core pour nous un motif raiſonnable de trai-

Liv. XXI. 1587.

» ter avec le Roi d'Espagne, qui est très-
» déterminé à ne jamais nous accorder les
» seules conditions que nos consciences &
» notre sûreté nous permettroient d'accepter.
» L'expérience nous a persuadés qu'il résul-
» teroit les plus pernicieuses conséquences
» du parti que nous prendrions d'envoyer
» des députés au congrès de Bourbourg; l'ef-
» fet que produiroit cette démarche, seroit
» de faire douter certaines personnes de la
» stabilité de gouvernement actuel; & de ce
» doute il pourroit s'ensuivre que les uns
» changeroient de religion, & que les au-
» tres abandonneroient le pays. Cette dé-
» marche releveroit aussi le courage des Ca-
» tholiques-Romains & les encourageroit,
» ainsi que les Protestans, à refuser de payer
» leur part des charges publiques : les pre-
» miers, dans l'intention d'accélérer par ce
» moyen la paix; les autres, dans celle de
» se retirer chez l'étranger : alors la flotte
» & l'armée étant mal payées, refuseroient
» d'obéir; & les commandans des villes &
» des vaisseaux, songeant à leur propre sû-
» reté, entretiendroient des pratiques secre-
» tes avec l'ennemi : la trahison, les sédi-
» tions & la confusion bouleverseroient tout;
» & il ne seroit plus au pouvoir ni des Etats

» ni de la Reine d'empêcher le peuple d'ac- Liv. XXI.
» cepter les conditions de paix que le Roi 1587.
» d'Efpagne jugeroit à propos d'impofer. »

Elifabeth fentit la néceffité du refus que faifoient les Etats d'envoyer des députés au congrès, mais elle ne changea rien à la réfolution qu'elle avoit prife d'y envoyer les fiens. Les conférences ouvertes, plufieurs propofitions furent faites fans aucune fincérité de la part des miniftres du Roi d'Efpagne & fans beaucoup d'efpoir de fuccès de la part des miniftrés de la Reine d'Angleterre, quoique ceux de Philippe affuraffent que leur maître n'avoit jamais eu l'intention de faire aucune invafion en Angleterre. Quand on confidere la durée de ce congrès, qui ne fut rompu que lorfque la flotte de Philippe fut entrée dans la Manche, il paroît probable qu'Elifabeth croyoit un peu aux proteftations que lui faifoit faire Philippe. (1)

Cependant ces artifices n'empêcherent pas Elifabeth de donner tous fes foins pour mettre fon Royaume en état de défenfe. On

(1) Meteren, Liv. XIV. p. 459. Bentivoglio, Liv. V. P. II.

Liv. XXI. 1587.

y avoit mis ſur pied quatre-vingts mille hommes, dont on compoſa différens corps d'armée ; un de vingt mille hommes fut porté le long des côtes méridionales ; un autre de vingt-deux mille hommes d'infanterie & de mille chevaux campa à Tilbury dans le Comté d'Eſſex, ſous le commandement du Comte de Leiceſter : ce corps étoit deſtiné à couvrir la capitale. L'armée principale, compoſée d'environ trente-ſept mille hommes, commandée par le Lord Hunſdown, étoit deſtinée à la garde de la perſonne de la Reine, & devoit ſe porter partout où l'ennemi paroîtroit avoir deſſein de débarquer. Dans ces conjonctures, Eliſabeth crut ne devoir s'en rapporter ni à elle-même, ni aux membres de ſon conſeil ; elle nomma le Lord Gray de Wilton, Sir Francis Knolles, Sir John Norris, Sir Richard Bingham & Sir Roger Williams, tous officiers d'un grand mérite, pour aviſer aux meſures qu'il conviendroit de prendre. Par leur conſeil, tous les ports les plus expoſés furent fortifiés ; on aſſembla la milice nationale pour l'exercer au maniement des armes & lui apprendre les évolutions militaires : enfin il fut réſolu que ſi l'on ne pouvoit empêcher le débarquement, on dé-

vafteroit tout le pays aux environs ; & qu'on éviteroit d'en venir à un engagement général, avant que les corps d'armée fe fuffent tous réunis. Liv. XXI. 1588.

Elifabeth, en prenant ces fages mefures fur terre, faifoit en même temps travailler avec une activité incroyable à l'équipement de fa flotte, qui, dans le commencement, n'étoit que de trente vaiffeaux, dont aucuns n'étoient à beaucoup près de la grandeur de ceux de l'ennemi. Mais ce défavantage étoit compenfé par l'habileté & la valeur de fes matelots ; & le nombre de fes vaiffeaux fe trouva bientôt augmenté. La fage adminiftration d'Elifabeth lui avoit acquis l'eftime de fes fujets ; tous, à l'envi les uns des autres, s'efforcerent de lui donner des preuves de leur zele par leur activité à travailler à la défenfe de leur pays & de leur fouveraine. Toute haine, toute animofité contre fa perfonne & fon gouvernement, avoient difparu ; & l'horreur que les Catholiques-Romains avoient, auffi bien que les Proteftans, pour la tyrannie Efpagnole, l'emportoit fur tout autre fentiment. Pour rendre les Efpagnols encore plus odieux, & augmenter, s'il étoit poffible, l'horreur que leur nom feul infpiroit, on fit répandre

Liv. XXI. 1588.

dans le public nombre de relations des horribles barbaries qu'ils avoient exercées tant en Amérique que dans les Pays-Bas. Dans les deſcriptions qu'on fit circuler parmi le peuple des cruautés de l'inquiſition, on employa les termes les plus forts & les plus énergiques; on peignit ce tribunal de ſang avec les couleurs les plus noires; on y joignit la liſte, la deſcription & même la repréſentation des inſtrumens de torture dont on diſoit qu'il ſe ſervoit pour tourmenter les miſérables victimes de ſa haine & l'on ajoutoit qu'il y en avoit une ample proviſion ſur la flotte des Eſpagnols. Enfin, tout fut employé, artifice & raiſon pour porter le peuple à verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour la religion, la Reine & l'Etat. L'effet fut tel qu'on l'attendoit, non-ſeulement ſur les Proteſtans, mais encore ſur les Catholiques-Romains, qui, quoique le Pape eût publié une bulle d'excommunication contre Eliſabeth, vouloient le diſputer aux Proteſtans en fidélité pour leur ſouveraine, en zele pour la défenſe de l'Etat. (2) Le même ſentiment, la

(2) Meteren Liv. XV.

Liv. XXI. 1588.

même ardeur animoient tous les sujets indistinctement : on vit des Catholiques-Romains demander à servir dans l'armée en qualité de simples volontaires; tandis que d'autres, se joignant aux Protestans, travaillerent à l'armement des vaisseaux. Chaque ville maritime en fournit un, & quelques-unes plusieurs, qu'elles firent construire, équiper & armer. La ville de Londres se distingua en faveur de la cause commune, & au lieu de quinze vaisseaux qu'on lui demandoit, elle en fournit volontairement le double. La noblesse, & ceux qui, sans être nobles, vivoient noblement, en louerent quarante ou cinquante, qu'ils équiperent & armerent à leurs dépens. Tous ces vaisseaux, il est vrai, étoient petits & foibles, en comparaison de ceux qui composoient la flotte Espagnole; il restoit encore de fortes raisons pour appréhender l'issue de la guerre.

Mais c'étoit principalement Elisabeth que ces inquiétudes affectoient : depuis trente ans, cette sage Princesse s'étoit continuellement occupée du soin d'éviter la situation où elle se trouvoit alors; mais sachant cacher ce qui se passoit en elle, elle ne laissa paroître ni crainte ni chagrin. Sa contenance

Liv. XXI. 1588.

étoit ferme & tranquille, & dans toute sa conduite elle déploya un courage qui commandoit l'admiration & l'applaudissement de tous ses sujets.

Préparatifs & conduite des Hollandois.

Les Etats des Provinces-Unies n'étoient pas spectateurs indifférens de l'orage qui s'approchoit; ils ne se croyoient pas moins intéressés que les Anglois à prendre des précautions pour s'en mettre à couvert, & ils agissoient comme si Philippe eût dû porter contre eux tous les efforts de ses armes. Ce qui cependant calmoit leur crainte, à cet égard, c'étoit la grosseur des vaisseaux que ce Prince devoit employer pour son expédition; ils ne pouvoient lui servir pour l'attaque des côtes, ni de la Hollande, ni de la Zélande. D'après cette considération, toute l'attention des Etats se porta sur les secours dont les Anglois leur paroissoient avoir besoin; en conséquence ils mirent leur flotte, composée de plus de quatre-vingts vaisseaux, en état d'agir. A la requisition d'Elisabeth ils en envoyerent trente croiser dans le canal, entre Calais & Douvres; mais ensuite, lorsqu'on sut que l'intention du Duc de Parme étoit de transporter son armée en Angleterre, les Etats ordonnerent à Justin de Nassau, amiral de

ı Zélande, de ſe joindre avec trente-cinq
aiſſeaux au Lord Seymour, un des ami- Liv. XXI.
aux Anglois, & d'aller bloquer les ports 1588.
e la Flandre, dans leſquels le Duc de
arme ſe propoſoit d'embarquer ſon armée.
Le gros de la flotte Angloiſe s'étoit aſ-
emblé à Plimouth ; elle étoit commandée
ar le Lord Howard d'Effingham, homme
'une valeur & d'une capacité reconnues,
u'Eliſabeth avoit fait grand amiral ; Sir Fran-
ois Drake, Hawkin & Frobisher ſervoient
ous lui, en qualité de vice-amiraux : ils
toient certainement les meilleurs marins de
'Europe. (3).

Au commencement de Mars mille cinq
ens quatre-vingts-huit les grands préparatifs
les Eſpagnols, qui étonnoient & tenoient
en ſuſpens toute l'Europe depuis qu'on les
ıvoit commencés, furent entiérement ache-
vés. Leur flotte, qu'ils avoient nommée l'*In-
vincible*, tant ils ſe tenoient déjà aſſurés du
ſuccès, étoit compoſée de cent cinquante
vaiſſeaux, dont la plupart étoient infiniment
ſupérieurs pour la force & la groſſeur, à
tous ceux qu'on avoit conſtruits juſqu'alors.

Etat de la flotte Eſpagnole.

(3) Meteren Liv. XV.

Liv. XXI. 1588. Ils étoient montés par vingt-huit mille soldats, & huit mille matelots, en outre de deux mille volontaires, tous gentilshommes des plus qualifiés de l'Espagne ; elle portoit deux mille six cens cinquante gros canons, des vivres pour six mois, & une si grande quantité de munitions de guerre qu'il n'y avoit qu'un Roi d'Espagne, maître de la plus grande partie des richesses de l'Inde & de l'Amérique, qui eût pu fournir à la dépense qu'il avoit fallu faire pour se les procurer.

Les préparatifs du Duc de Parme étoient aussi achevés ; outre une armée de trente mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, qu'il avoit assemblés dans le voisinage de Nieuport & de Dunkerque, il étoit parvenu par beaucoup d'activité, de travail & de peine, à se procurer un grand nombre de bateaux plats, propres à transporter de la cavalerie & de l'infanterie ; &, pour les monter, il avoit fait venir un nombre suffisant de matelots des ports de la mer Baltique. La plupart de ces bateaux avoient été construits à Anvers ; & comme il avoit craint, s'il les faisoit passer par mer de cette ville à Nieuport, qu'ils ne fussent enlevés dans la traversée par les confédérés, il les

fit

fit conduire le long de l'Efcaut jufqu'à Gand, & de Gand jufqu'à Bruges, par le canal qui communique avec ces deux villes : pour les faire paffer de Bruges à Nieuport, on y avoit employé plufieurs milliers de travailleurs. Ce canal étoit entiérement achevé, lorfqu'on eut des nouvelles du départ de la flotte. Le Duc attendoit fon arrivée avec d'autant plus d'impatience, qu'il cróyoit qu'à fon approche les vaiffeaux Anglois & Hollandois, qui croifoient fur les côtes, fe retireroient dans leurs ports.

Mort de l'amiral d'Efpagne.

La flotte Efpagnole fut prête dès le commencement de Mai, & auroit pu mettre alors à la voile de la rade de Lisbonne, où elle s'étoit raffemblée, fi, au moment qu'elle alloit partir, le Marquis de Santa Croce, qui en étoit amiral, n'eut pas été attaqué d'une fievre violente, qui en peu de jours le mit au tombeau. Par une fuite de la même fatalité, le Duc de Paliano, vice-amiral, eut le même fort & en même temps. Cette double perte affligea beaucoup le Roi. Le Marquis de Santa Croce paffoit pour le plus habile officier de mer de fon temps ; il joignoit à une grande expérience beaucoup de valeur & de prudence. On peut juger par le choix de fon fucceffeur de l'embarras

Liv. XXI. 1588.

où se trouva Philippe, lorsqu'il voulut le nommer. Le Duc de Medina Sidonia qui le remplaça, étoit d'une des plus grandes maisons d'Espagne; mais il n'avoit nulle connoissance ni de la maniere de combattre sur mer, ni de l'art de la navigation; & ce fut sans doute pour suppléer à son peu de talens que le Roi lui donna pour vice-amiral Récaldo, qui avoit la réputation d'un très-habile marin. Ces arrangemens firent perdre beaucoup de temps; de maniere que la flotte ne put mettre à la voile que le vingt-neuvieme de Mai. Elle devoit relâcher à la Corogne, pour y prendre un renfort de troupes & de munitions. Mais dès le lendemain de son départ, elle fut assaillie d'une tempête furieuse, qui dispersa les vaisseaux, en endommagea quelques-uns: tous, à l'exception de quatre, (4) aborderent cependant heureusement, & furent radoubés avec d'autant plus de célérité, que le Roi envoyoit courier sur courier pour hâter leur départ: malgré cela il se passa plusieurs semaines avant qu'ils fussent en état de reprendre leur route.

La flotte met à la voile.

(4) Parmi ces quatre vaisseaux, il y en avoit trois montés par des forçats François, Anglois & Turcs,

Lorsque la nouvelle de cet événement parvint en Angleterre, on crut que le pro- Liv. XXI.
jet de l'invasion ne pouvoit avoir lieu cette 1588.
année : Elisabeth se le persuada d'autant plus facilement, qu'on l'assuroit que la flotte ennemie avoit tellement souffert de la tempête, qu'elle étoit tout-à-fait hors d'état d'agir. Dans cette persuasion, Elisabeth fit mander par le secrétaire Waltingham à son amiral de désarmer quatre de ses plus gros vaisseaux & de les renvoyer dans les ports. L'amiral moins crédule demanda qu'on lui permît de conserver ces vaisseaux, même à ses frais, jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles plus certaines de la flotte Espagnole. Mais, pour s'assurer par lui-même de son état actuel, il mit à la voile, & profitant d'un vent du Nord il fit route vers la Corogne. Son dessein étoit d'achever de détruire entiérement la flotte ennemie, s'il la trouvoit dans l'état de délabrement où l'on prétendoit

qui, profitant du désordre & de la confusion occasionnés par la tempête, se rendirent maîtres des vaisseaux, mirent en leur place les Espagnols, & aborderent à un havre sur les côtes de Bayonne. Meteren p. 476.

Liv. XXI. 1588.

qu'elle étoit; mais étant arrivé vers les côtes d'Espagne, instruit de la véritable position des Espagnols, & le vent ayant tourné au Sud, il craignit qu'ils missent à la voile & vinssent descendre en Angleterre avant qu'il pût y arriver lui-même; il retourna donc promptement à Plimouth, où il se tint à l'ancre.

Arrivée de la flotte d'Espagne dans la Manche.

Peu après son arrivée il apprit que la flotte Espagnole étoit entrée dans la Manche; aussi-tôt il leva l'ancre, sortit du port, & le lendemain trentieme Juillet il la vit venir à pleine voile vers lui, disposée en forme de demi-lune, qui d'une extrémité à l'autre embrassoit la distance de sept milles. On crut pendant quelque temps que le dessein du Duc de Médina étoit de se rendre maître du havre de Plimouth. Les plus habiles gens de ce temps furent d'avis que s'il eut pris ce parti, il auroit réussi dans son entreprise, & qu'il n'auroit pas dû se porter, comme il le fit, au de-là du canal. Ce qui donnoit quelque vraisemblance à cette opinion, c'est qu'on pouvoit croire que si le débarquement se fût fait dans cette partie, toutes les forces des Anglois se seroient portées au Sud-Ouest, & qu'alors il auroit été plus facile au Duc de Parme de transporter

es troupes & d'exécuter ſon projet. Mais Liv. XXI.
n devoit cependant conſidérer que la flotte 1588.
Hollandoiſe ſeule ſuffiſoit pour tenir bloqués es ports de la Flandre, & que la flotte Angloiſe auroit pu détruire celle d'Eſpagne, elle fût entrée dans le havre de Plimouth. D'ailleurs, ſi le Duc de Médina eut débarqué ſes troupes, avant la jonction de celles u Duc de Parme, il lui auroit été impoſſible e prendre aucun poſte, de s'y maintenir, i d'avancer, ayant en tête l'armée Angloie, qui ſe feroit trouvée bien ſupérieure à a ſienne. Mais, quoiqu'il en ſoit, ſi le Duc le Médina conçut véritablement d'abord le projet d'attaquer Plimouth, il l'abandonna bientôt, & ſuivit exactement le plan d'opérations que le Roi d'Eſpagne lui avoit tracé, ſuivant lequel il devoit s'avancer juſqu'à la vue des côtes de Flandres; attaquer les vaiſſeaux Anglois & Hollandois qui bloquoient les ports de Dunkerque & de Nieuport; ſe joindre enſuite au Duc de Parme, & aller débarquer en Angleterre les troupes qu'il avoit ſur ſa flotte. Pour ſe conformer à ces inſtructions, le Duc de Médina continua ſa route, ſans faire attention à la flotte Angloiſe, qui étoit rangée en bataille le long de la côte & prête à le combattre.

Liv. XXI. 1588.

Le Lord Howard jugeant que la flotte Espagnole étoit trop supérieure à la sienne, tant par le nombre de vaisseaux, que par leur grosseur & la quantité de troupes qui les montoient, crut qu'il devoit éviter une action générale, & qu'il valoit mieux la harceler sans cesse, l'attaquer par partie & profiter de toutes les occasions que pourroient lui offrir les vents, les ouragans, les courans & tous les hasards favorables qui se présentoient pour prendre les vaisseaux qui s'écarteroient. Il n'attendit pas long-temps; il attaqua en personne le vice-amiral Récaldo, déploya dans ce combat toute sa dextérité, tant pour faire manœuvrer son vaisseau que pour diriger son artillerie; chaque bordée qu'il lâchoit produisoit son effet : de façon que toute la flotte ennemie craignoit beaucoup pour le sort de son vice-amiral. Tous les vaisseaux Espagnols se rapprocherent alors les uns des autres & se tinrent fort serrés, mais cela n'empêcha pas les Anglois d'attaquer le même jour une de leurs galéaces, qui, secourue à temps par plusieurs vaisseaux, fut sauvée. Mais dans le mouvement précipité qu'ils firent, un de leurs principaux galions, qui avoit à bord une partie du trésor, heurta avec violence un autre vaisseau

& eut un de ſes mâts rompu : après cet accident, étant reſté en arriere, il fut pris par Drake, qui le même jour s'empara encore d'un autre vaiſſeau de ligne, auquel le feu avoit pris par accident.

Liv. XXI. 1588.

Habileté des mariniers Anglois.

Dans pluſieurs autres combats les Anglois eurent toujours l'avantage ; ils le devoient à la légéreté de leurs vaiſſeaux & à l'habileté de leurs matelots. Les Eſpagnols alors n'étoient pas aſſez habiles dans la manœuvre pour tirer avantage de la grandeur extraordinaire de leurs vaiſſeaux, qui étoient preſque immobiles, tandis que ceux des Anglois voltigeoient continuellement autour d'eux ; la promptitude avec laquelle ceux-ci s'approchoient, lâchoient leurs bordées & ſe retiroient, les rempliſſoit d'étonnement. D'un autre côté, le canon des Anglois leur cauſoit les plus grands dommages, parce que leurs vaiſſeaux étant de bas bord chaque coup portoit ; au-lieu que ceux des Eſpagnols étant trop élevés, tous les coups ſe perdoient en l'air.

La flotte Eſpagnole devant Calais.

La flotte Eſpagnole cependant continuoit à faire route vers Calais ; elle jetta l'ancre devant cette place, & le Duc de Médina envoya avertir le Duc de Parme de ſon arrivée, & le fit prier de hâter l'embarquement

Liv. XXI.
1588.

de ſes troupes. Le Duc de Parme étoit alors à Bruges; il en partit auſſi-tôt, ſe rendit à Nieuport & commença à faire embarquer ſes troupes; mais il manda à l'amiral Eſpagnol que, ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçues de la cour d'Eſpagne, il n'avoit fait conſtruire que des vaiſſeaux propres au tranſport des troupes, mais non pour le combat; qu'ainſi il ne pouvoit ſe mettre en mer qu'après que la flotte auroit forcé les vaiſſeaux Hollandois qui lui fermoient le paſſage, de ſe retirer : que vouloir, avant cela, haſarder de ſortir du port, ce feroit expoſer ſon armée à une ruine certaine, qui entraîneroit immanquablement la perte entière des Pays-Bas.

Stratagême de l'amiral Anglois.

Auſſi-tôt le Duc de Médina donna ordre à ſa flotte de continuer ſa route; mais à peine fut-elle à la hauteur de Dunkerque, que le calme la prit & l'empêcha d'avancer; elle ſe trouvoit entre la flotte Hollandoiſe & celle du Lord Howard. Les trois flottes reſterent dans cette poſition juſque vers le milieu de la nuit, qu'un vent frais commença à ſouffler. Le Lord Howard en profita pour faire uſage d'un ſtratagême qu'il avoit imaginé la veille, & qui lui réuſſit. Ayant rempli huit de ſes vaiſſeaux de poix, de ſouffre

& d'autres matieres combuftibles, il y mit le feu & les abandonna au vent, qui les porta dans les différentes divifions de la flotte ennemie. Liv. XXI. 1588.

Leur approche y jetta la terreur; les Efpagnols imaginerent que c'étoient des brûlots, femblables aux fameux vaiffeaux dont s'étoient fervi les Anverfois : l'obfcurité de la nuit ajoutoit encore à l'horreur de ce fpectacle. Les équipages de tous les vaiffeaux Efpagnols, les plus éloignés, comme les plus proches, ne s'occupoient que des moyens de fe fouftraire au péril dont ils fe croyoient menacés. Les uns leverent l'ancre, d'autres couperent leurs cables, s'abandonnerent aux vents & aux flots & prirent le large dans le plus grand défordre & avec la derniere précipitation, fans examiner fi le danger auquel ils s'expofoient, n'étoit pas plus grand que celui qu'ils évitoient; ils fe heurtoient les uns les autres, & avec tant de violence, qu'il y en eut plufieurs qui furent mis hors d'état de fervir.

A la pointe du jour, l'amiral Anglois voyant l'effet qu'avoit produit fon ftratagême, le défordre où il avoit mis la flotte ennemie, que plufieurs de fes vaiffeaux étoient féparés les uns des autres & difperfés, il ré- Bataille.

Liv. XXI. 1588. Le 8 Août.

ſolut de l'attaquer. Quelques jours auparavant il avoit été joint par les vaiſſeaux qu'avoit armé la nobleſſe Angloiſe, & par ceux que commandoit le Lord Seymour, qui s'étoit ſéparé de Juſtin de Naſſau. Vivement ſecondé par Drake & par tous ſes autres officiers, l'amiral Anglois attaqua en même temps la flotte Eſpagnole en pluſieurs endroits différens, & par-tout avec la même ardeur & la même impétuoſité. L'action commença à quatre heures du matin, & dura juſqu'à ſix heures du ſoir. Les Eſpagnols ſe défendirent avec leur valeur & leur intrépidité ordinaire, mais ſans cauſer beaucoup de dommage aux vaiſſeaux Anglois, qui, étant infiniment plus petits que les leurs, ſe trouvoient peu expoſés au feu de leur artillerie, tandis que celle des Anglois cauſoit aux vaiſſeaux Eſpagnols les plus grands dommages; dix des plus gros furent pris ou coulés à fond.

Perte des Eſpagnols.

La principale de leurs galéaces, commandée par Moncada, & qui portoit Manriquez, inſpecteur général, quatre cens ſoldats & trois cens forçats, échoua près de Calais; elle étoit vivement pourſuivie par pluſieurs pinaſſes Angloiſes, que ſoutenoit la chaloupe armée du vaiſſeau amiral, qui portoit nom-

bre de soldats d'élite. Moncada & presque tous les Espagnols furent tués, ou se noyerent en voulant gagner le rivage; les forçats furent mis en liberté, & les Anglois s'emparerent de cinquante mille ducats qu'ils trouverent sur la galéace. Manriquez échappa seul, & fut le premier qui porta en Espagne la nouvelle de l'échec que la flotte du Roi venoit de souffrir. Un de ses vaisseaux de ligne, attaqué vivement par le capitaine de Croff, coula à fond pendant l'action, & il n'y eut que très-peu de ceux qui le montoient qui se sauverent; on sut par eux qu'un de leurs officiers, ayant quelques instans avant que le vaisseau coulât à fond, proposé de se rendre, avoit pour toute réponse reçu un coup de poignard d'un autre officier, qui lui-même avoit été à l'instant poignardé par le frere de celui qu'il venoit de tuer. (5)

Les historiens contemporains font encore mention de deux autres galions, le St. Philippe & le St. Matthieu, que montoient un grand nombre de gentilshommes & deux officiers généraux, Don François de Tolede, de

(5) Meteren & Grotius.

Liv. XXI. 1588.

la maiſon d'Orgas, & Don Diege Pimentel, frere du Marquis de Tommarès. Ces deux galions, après avoir combattu à côté de l'amiral pendant toute l'action, étant obligés de ſe jetter ſur les côtes de Flandres, furent pris par la flotte Hollandoiſe. Tolede ſe noya; Pimentel & tous ceux des deux équipages qui avoient échappé à la mort pendant le combat, furent faits priſonniers.

Le Duc de Médina commence à déſeſpérer du ſuccès de ſon entrepriſe.

Tant d'événemens funeſtes décourageoient le Duc de Médina; mais ce qui lui faiſoit le plus déſeſpérer du ſuccès de ſon entrepriſe, c'étoit la ſupériorité que la grande habileté des mariniers Anglois donnoit aux vaiſſeaux ennemis ſur les ſiens; il en jugeoit par la perte qu'il avoit faite depuis ſon entrée dans la Manche, & par celle des Anglois, qui n'avoient perdu qu'un de leurs plus petits vaiſſeaux & environ cent hommes; il conſidéroit que ces ſuccès des Anglois les animeroient & les rendroient d'autant plus formidables, qu'ils pourroient eſpérer de remporter une victoire complette; il ſentoit que, s'il vouloit s'obſtiner à combattre avec tant de deſavantage, il lui en coûteroit le reſte de ſa flotte déjà conſidérablement diminuée. Sa poſition étoit d'autant plus critique, qu'il ne pouvoit ſans s'expoſer aux plus grands

dangers, ni refter où il étoit, ni s'avancer vers les côtes de la Flandre. Liv. XXI.

On put alors juger de la grandeur de la faute que Philippe avoit commife en négligeant de s'affurer de quelques ports de la Zélande, avant que de commencer fon entreprife contre l'Angleterre. Ce Prince, fier & préfomptueux, s'étoit imaginé qu'à l'approche de fa formidable flotte, les vaiffeaux ennemis prendroient la fuite & fe retireroient dans leurs ports. Les dépenfes énormes qu'il avoit faites pour rendre cette flotte invincible, étoient précifément ce qui avoit caufé fa perte. La grandeur de fes vaiffeaux les avoit rendus peu propres pour l'ufage auquel il les deftinoit; & en les conftruifant on n'avoit eu égard ni à la largeur, ni à la profondeur des mers où l'on vouloit les employer. Ainfi, quand il feroit arrivé que les vaiffeaux des Anglois n'euffent pu les attaquer au milieu du canal, ils fe feroient toujours oppofé avec fuccès à leur débarquement, tandis que la flotte des Hollandois fe tenant dans des bas fonds, dont les gros vaiffeaux Efpagnols n'auroient pu approcher, il auroit été impoffible que la flotte du Duc de Medina & l'armée du Duc de Parme puffent agir de concert.

1588.

Caufe de fon malheur.

Liv. XXI.

1588.

Il prend la résolution de retourner en Espagne.

Ces considérations n'échapperent pas au Duc de Médina, elles lui firent prendre le parti de renoncer à son entreprise contre l'Angleterre ; mais il se trouva fort incertain sur la route qu'il prendroit pour retourner avec moins de difficulté en Espagne ; il en eût trouvé beaucoup à retourner en arriere ; les Anglois l'auroient harcelé continuellement dans la Manche & avec d'autant plus d'avantage, que le vent qui souffloit violemment du Sud, se seroit opposé à ce que les vaisseaux Espagnols avançassent. Le Duc se détermina donc à se retirer par la mer du Nord, en faisant le tour des isles Britanniques.

Aussi-tôt que l'amiral Anglois connut son dessein, il détacha le Lord Seymour avec une partie de sa flotte, l'envoya vers les côtes de Flandre pour y tenir en échec le Duc de Parme, & se mit avec le plus grand nombre des vaisseaux qu'il avoit conservés à la poursuite du Duc de Médina. Pendant trois jours il suivit de fort près son arriere-garde, mais sans l'attaquer, parce qu'il craignoit de manquer de poudre, dont les bureaux de l'amirauté, par une négligence bien condamnable, ne l'avoient pas pourvu assez abondamment. Sans cette malheureuse cir-

conſtance, il auroit pu forcer les Eſpagnols au combat vis-à-vis Flamboroug. Grotius aſſure que l'état de la flotte Eſpagnole étoit tel, & que Médina étoit ſi effrayé de la longueur & des difficultés de ſon retour en Eſpagne, qu'il auroit aiſément pris le parti de ſe rendre s'il eut été attaqué. Mais la néceſſité où l'amiral Anglois ſe trouva lui-même de retourner en Angleterre, pour ſe procurer les munitions dont il manquoit, épargna à ce Seigneur Eſpagnol cette démarche déſhonorante.

Liv. XXI. 1583.

Le Lord Howard avoit certainement un juſte ſujet d'être fortement irrité contre ceux dont la négligence le mettoit hors d'état de compléter la gloire que ſa ſage & habile conduite lui avoit déjà acquiſe. Mais cependant c'eût été pour lui un très-grand malheur s'il eût pu différer plus long-temps ſon retour; car, tandis qu'il voguoit vers les côtes d'Angleterre, il s'éleva une furieuſe tempête. Sa flotte en ſouffrit peu, elle entra dans ſes ports avec beaucoup de peines, il eſt vrai, mais ſans avoir fait aucune perte conſidérable. Il n'en fut pas de même de la flotte Eſpagnole; l'état où elle ſe trouva après la tempête étoit ſi affreux, qu'elle inſpira autant de pitié aux Anglois, qu'elle leur avoit cauſé

Liv. XXI. 1588.

de crainte & de terreur à son arrivée. Avant que la tempête assaillît les vaisseaux Espagnols, ils s'étoient tenus fort serrés les uns contre les autres, dans la crainte que les Anglois ne les attaquassent. Cette précaution tourna contre eux pendant la tempête & fut la principale cause de leur désastre; les vaisseaux jettés vivement les uns contre les autres par la violence des vagues, il y en eut un grand nombre qui s'ouvrirent & furent submergés; tous les autres furent dispersés. Afin de mieux résister aux efforts des flots & des vents, les Espagnols avoient jetté à la mer leurs chevaux, leurs mulets & presque tous leurs bagages; mais cela n'avoit été utile qu'aux plus gros vaisseaux : la plus grande partie des autres périrent, les uns se briserent contre les rochers de la Norwege, les autres furent engloutis par les flots au milieu de l'océan. Quelques-uns furent jettés sur les côtes de l'Ecosse & des isles occidentales, plus de trente furent poussés par une autre tempête, venant de l'Ouest, sur les côtes de l'Irlande, où ils firent presque tous naufrage. Tous ceux des équipages qui purent gagner le rivage, furent massacrés par les Irlandois, qui, pour autoriser leur barbarie à l'égard de ces malheureux, disoient : „ qu'il auroit été

» dangereux d'ufer de clémence envers un
» fi grand nombre d'ennemis dans un pays Liv. XXI.
» où il y avoit tant de Catholiques-Romains 1588.
» mécontens. " Ceux qui échapperent à la fureur des flots, furent reconduits en Efpagne, mais dans l'état le plus affreux, par le vice-amiral Récaldo. Le Duc de Médina ayant pu tenir la haute mer, échappa au naufrage, & aborda à St. André en Bifcaye vers la fin de Septembre.

A leur arrivée dans leur pays, les Efpagnols éprouverent de nouvelles calamités; le feu prit par hafard à deux de leurs galions qui avoient échappé à la tempête, & furent réduits en cendre dans le port même où ils s'étoient retirés. Beaucoup de gentilshommes de ceux qui étoient revenus de cette funefte expédition, tomberent dangereufement malades en débarquant & moururent enfuite. Il en étoit déjà mort un grand nombre fur mer : habitués à vivre dans les plaifirs, l'inaction & l'abondance, ils fuccomberent aux fatigues & aux maux qu'ils avoient eu à fouffrir.

Les hiftoriens ne s'accordent pas fur la perte totale que firent les Efpagnols ; il y en a qui la font monter à trente-deux vaiffeaux & à dix mille hommes; d'autres, ne

Liv. XXI. 1588.

se décidant point sur le nombre des hommes, qu'ils disent n'avoir pu être moindre que de quinze mille, assurent qu'il y eut plus de quatre-vingts vaisseaux pris, détruits ou perdus (5). Cet événement ne fut pas plutôt su en Espagne, qu'il y répandit partout la consternation; à peine se trouvoit-il dans tout le royaume une seule famille distinguée qui ne fût obligée de prendre le deuil pour quelque parent; de maniere que Philippe craignant l'effet que pourroit produire sur le peuple la vue de ce deuil presque général, publia un édit, ainsi que l'avoient fait les Romains dans pareille circonstance, pour en racourcir la durée (6)

Réjouissances des Anglois & des Hollandois.

Tandis que les Espagnols étoient accablés de tristesse, les Anglois & les Hollandois se livroient à la joie la plus vive. Pour conserver la mémoire de l'heureux événe-

---

(5) Comme le président de Thou, qui vivoit du temps de ce mémorable événement, ne prétend point déterminer auquel de ces récits on doit donner la préférence, ce seroit aujourd'hui une vaine entreprise.

(6) Meteren L. XIV. Grotius, Historia L. I. Campana Decad. VII. L. I. Ferreras & de Thou.

ment qui la caufoit, on fit frapper en Hollande des médailles : on y indiqua, ainfi qu'en Angleterre, plufieurs jours pour rendre à Dieu de folemnelles actions de grace. On vit à Londres Elifabeth aller à l'églife St. Paul, fur une efpece de char de triomphe, entourée de fes miniftres & des feigneurs de fa cour, & au milieu des pavillons & étendards qu'on avoit pris à l'ennemi. Toutes les rues par où elle paffoit, étoient bordées par les bourgeois en armes. Mais les Anglois & les Hollandois ne furent pas les feuls qui fe réjouirent de la ruine de la flotte des Efpagnols, l'Europe entiere avoit craint que Philippe ne réuffit dans fon entreprife ; car, quoiqu'il fût difficile de fuppofer qu'il eût formé le chimérique projet de parvenir à la monarchie univerfelle, du moins pouvoit-on raifonnablement fuppofer qu'il ne fe feroit pas borné à la conquête de l'Angleterre & de la Hollande, puifqu'on n'ignoroit pas qu'il avoit longtemps auparavant conçu le deffein, qu'il tenta même enfuite d'exécuter, de fe rendre maître du royaume de France. On pouvoit auffi penfer que fous le prétexte fpécieux de fervir la religion qu'il profeffoit & fous celui d'extirper le Proteftantifme de toute l'Europe, il fe feroit, pour

Liv. XXI. 1588.

Liv. XXI. 1588.

ſatisfaire ſon ambition, rendu maître des différens états de l'Europe, qui avoient préféré ce nouveau culte à celui de Rome.

Réſignation apparente de Philippe.

Plus l'ambition de ce Prince étoit extrême, plus elle fut mortifiée dans cette occaſion; mais comme il poſſédoit au ſuprême degré l'art de cacher ce qui ſe paſſoit en lui, il reçut la nouvelle de la diſgrace qu'il venoit d'eſſuyer avec toutes les apparences de la plus grande réſignation à la volonté de Dieu; il lui rendit même grace publiquement de ce que le malheur n'étoit pas plus grand; il donna les ordres les plus précis qu'on prît un grand ſoin des malades & des bleſſés qui avoient ſurvécu à la triſte cataſtrophe qui venoit d'arriver; il ne défendit pas au Duc de Médina Sidonia de venir à la cour, comme pluſieurs hiſtoriens l'ont écrit, & lui écrivit même dans les termes les plus obligeans, lui témoignant toute ſa gratitude du zele avec lequel il l'avoit ſervi, lui obſervant que perſonne ne pouvoit répondre d'une entrepriſe dont le ſuccès dépendoit du caprice des vents & des flots. (7)

(7) Ferreras, Part. XV. Strada Liv. V.

Philippe fut auſſi juſte vis-à-vis du Duc de Parme, qui, malgré toutes les preuves l'activité, de courage & même d'une valeur héroïque qu'il avoit données dans toutes les occaſions, étoit accuſé, par bien des gens, d'avoir été en partie cauſe du peu de ſuccès de l'entrepriſe contre l'Angleterre. Les uns diſoient qu'il avoit apporté trop de négligence dans les préparatifs qu'il avoit été chargé de faire ; les autres prétendoient qu'il avoit été trop prudent & trop timide. Philippe ne donna aucune attention à ces imputations auſſi injuſtes que mal fondées, & la grande confiance qu'il avoit toujours eue dans le Duc n'en fut point altérée : il lui renouvella les aſſurances de ſon eſtime & de ſon amitié, en même temps qu'il lui témoigna la plus grande ſatisfaction de la conduite qu'il avoit tenue depuis qu'il commandoit dans les Pays-Bas. Il étoit également vrai que la plus grande faute qu'on avoit faite, ç'avoit été de négliger de ſuivre les avis du Duc, & que perſonne n'étoit plus intéreſſé que lui à la réuſſite de l'expédition, puiſque ſi la flotte eût ouvert un paſſage à ſes troupes, étant ſeul chargé de la conduite de leur entrepriſe, il auroit pu faire paroître dans tout

Liv. XXI. 1588.

leur éclat les grands talens militaires qui lu avoient déjà acquis tant de gloire & mérité la grande réputation dont il jouiſſoit.

Le Duc de Parme avoit d'autant plus de raiſon de compter ſur la victoire, ſi le débarquement de ſes troupes en Angleterre eût pu ſe faire, qu'Eliſabeth, trop prévenue en faveur du Comte de Leiceſter, lui avoit donné le commandement en chef de ſes troupes, & que Leiceſter n'avoit ni le courage, ni les talens que demandoit un emploi auſſi important : ce fut la fortune ou plutôt la providence qui la favoriſa dans cette occaſion, d'une maniere toute particuliere, & la préſerva des funeſtes conſéquences qu'auroit eu cette préférence inexcuſable. C'eſt peut-être la ſeule meſure imprudente qu'on puiſſe reprocher à Eliſabeth, d'avoir pris dans la poſition critique où elle ſe trouvoit; mais la ſageſſe, la vigueur & le courage qu'elle fit paroître dans toute ſa conduite, ont dû faire oublier cette faute.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

Seconde Partie.

LA ſituation où ſe trouvoit alors Eliſabeth, étoit bien différente de celle où elle avoit toujours été depuis ſon avénement au trône. Quelque temps avant cette époque, elle avoit été délivrée par la mort de la reine d'Ecoſſe des inquiétudes que lui cauſoit cette princeſſe; ſe conduiſant avec une ſageſſe extrême, elle étoit parvenue, non-ſeulement à appaiſer le fils de cette infortunée Reine, mais même à l'attacher à ſes

Liv. XXI.
1588.
Situation d'Eliſabeth.

Liv. XXI. 1588.

intérêts ; elle avoit vu ſes ſujets Catholiques & Proteſtans ſe réunir pour la défendre ; elle avoit triomphé du Roi d'Eſpagne de tous ſes ennemis le plus implacable N'ayant plus la même raiſon qu'auparavan de craindre la grande puiſſance de ce Prince, qui venoit de faire en vain contre elle de ſi grands efforts, elle en avoit auſſi très peu d'appréhender qu'il fît une nouvelle tentative pour lui enlever ſes Etats. Ç'avoi été principalement pour empêcher Philippe de faire une invaſion, qu'elle s'étoit ſi fortement intéreſſée aux affaires des Pays-Bas & elle avoit compté qu'il n'oſeroit le tenter, tant qu'il ſeroit fortement occupé ailleurs. Quoiqu'elle n'eût plus le même motif ou du moins qu'il ne fût plus auſſi puiſſant, Eliſabeth n'en prit pas moins la réſolution d'être fidelle aux engagemens qu'elle avoit pris avec les Etats des Provinces-unies, & de continuer, comme auparavant, de les ſecourir & de les ſoutenir. Après la démiſſion que le Comte de Leiceſter avoit donné de ſa place de gouverneur, elle avoit remis le commandement de ſes troupes dans les Pays-Bas au Lord Willoughby, laiſſant le commandement en chef au Prince Maurice, à qui les Etats venoient de le conferer.

Les

Liv. XXI. 1588.

Grandes qualités du Prince Maurice.

Les Provinces-Unies n'avoient pas ſeulement été déterminées par le reſpect qu'elles avoient pour la mémoire du Prince d'Orange, & par le ſouvenir des grands ſervices qu'il leur avoit rendus, à confier à ſon fils, dans une conjoncture auſſi délicate, un dépôt auſſi conſidérable, mais encore par le mérite perſonnel de ce jeune Prince, qui, quoiqu'il n'eût alors que vingt-un ans, méritoit à tous égards cette grande confiance. Dès ſa plus tendre jeuneſſe Maurice avoit donné des preuves d'une prudence & d'une capacité ſupérieures; toute ſa conduite avoit confirmé ſes concitoyens dans la grande eſpérance qu'ils avoient conçu de lui. Si Maurice avoit dans le caractere moins de modération que ſon pere, s'il avoit moins d'empire ſur lui-même, moins d'habileté à manier les eſprits, art difficile que Guillaume poſſédoit au ſuprême degré; Maurice lui étoit infiniment ſupérieur dans l'art de la guerre; & alors la Confédération avoit plus beſoin d'un guerrier habile que d'un grand politique.

Depuis le départ du Comte de Leiceſter, juſqu'à la fin malheureuſe de l'expédition des Eſpagnols contre l'Angleterre, le Prince Maurice n'avoit pas eu d'occaſion d'exercer ſes

Liv. XXI. 1588.

talens pour la guerre : la plus grande pa tie de ses meilleures troupes avoit été en barquée sur la flotte de Justin de Nassau les garnisons des villes maritimes avoie été renforcées, afin de les mettre en état faire une vigoureuse résistance, au cas qu la flotte des Espagnols voulût faire une de cente ; de maniere que ce qui lui étoit res de troupes, ne composoit pas un corps a sez considérable, pour qu'il pût profiter l'inaction du Duc de Parme & former qu que entreprise.

Le Duc de Parme se propose de faire le siége de Berg-op-Zoom.

La premiere occasion d'agir lui fut offe te, lorsque le Duc de Parme, n'ayant pl d'espoir de conquérir l'Angleterre, forma résolution d'assiéger Berg-op-Zoom. Cette v le, comme son nom l'annonce, est située s la riviere de Zoom, à peu de distance l'endroit où cette riviere se jette dans l'E caut, qui sépare le territoire de Berg-c Zoom de l'isle de Tolen. Pour assurer succès de son entreprise, le Duc crut qu falloit qu'il se rendît maître auparavant cette isle. Il chargea le Comte Charles Mansfeldt de cette expédition, & lui don un corps de huit cens hommes d'infanteri mais pour en assurer la réussite, il lui pr crivit de déguiser sa marche, & de fein

e ſe porter vers Heuſden. Cette ruſe n'eut as l'effet qu'il en attendoit. Le Prince Mau-ce avoit mis dans Tolen, ainſi que dans erg-op-Zoom, le nombre de troupes né-eſſaires pour leur défenſe.

Liv. XXI.

1583.

Quand les eaux ſont baſſes, on peut paſ-er à gué la riviere vis-à-vis de Tolen : le omte de Mansfeldt le tenta; mais le Comte e Solms, qui étoit gouverneur de Tolen, oit ſi bien préparé à le recevoir, qu'il l'o-igea de ſe retirer & d'abandonner ſon en-eprise, avec perte d'environ quatre cens ommes. Le Duc de Parme, de ſon côté, étoit avancé avec toute ſon armée, & oit inveſti Berg-op-Zoom du côté de la rre, ſans trouver aucune oppoſition. Les abitans ayant la communication libre avec Hollande & la Zélande, voyoient avec la us grande indifférence les opérations des pagnols; ils ſavoient que pour couper cette ommunication, il falloit que l'ennemi ſe ren-t maître de deux forts ſitués entre la ville l'Eſcaut; ces forts étoient bien fortifiés; t étoit au mois d'Octobre, & il étoit bien ficile qu'ils fuſſent réduits avant l'hiver, ndant lequel il n'auroit pas été poſſible de attaquer.

Cette conſidération n'empêcha pas le Duc

Liv. XXI.

1588.

Deux soldats Anglois trompent le Duc de Parme.

de Parme de commencer ses opérations, par l'attaque d'un de ces forts. Les progrès qu'il avoit faits, n'étoient pas encore bien considérables, lorsqu'il conçut l'espoir de s'en rendre maître d'une maniere plus prompte & plus facile qu'en employant la force ouverte. Deux soldats de la garnison, suivant quelques historiens, Ecossois de nation, & Anglois selon d'autres, vinrent le trouver & lui offrirent de lui livrer le fort, moyennan une récompense proportionnée au grand ser vice qu'ils vouloient lui rendre. Leur pro position fut écoutée, & le Duc de Parm leur fit les plus grandes promesses; mais com me il soupçonnoit leur bonne foi, il exige d'eux qu'ils confirmassent par un serment so lemnel ce qu'ils lui avoient avancé, & qu'il consentissent aussi à marcher liés & garotté au milieu des soldats qui seroient employés exécuter ce qu'ils lui avoient proposé. L peu de difficulté qu'ils firent de se soumettr à ce qu'on exigeoit d'eux, en imposa a Duc, qui, n'ayant plus aucune méfiance ordonna à Leyva, l'un de ses plus braves of ficiers, d'être prêt à marcher, aussi-tôt qu le soleil seroit couché, & de s'avancer ver le fort à la tête de trois mille fantassins. Ce ordres furent exactement exécutés. Il éto

déja nuit, lorſque Leyva arriva avec ſa troupe devant la porte du fort, qui s'ouvrit auſſitôt que les deux ſoldats eurent fait un ſignal dont ils étoient convenus. A peine environ cinquante ſoldats de Leyva étoient-ils entrés dans le fort, qu'on baiſſa la herſe; & le reſte ſe trouva exclus. Ceux qui étoient entrés s'appercevant de la trahiſon de leurs guides, auroient dû les immoler à leur vengeance, mais occupés du ſoin de leur propre conſervation, ils les laiſſerent échapper. La garniſon ayant environné les Eſpagnols, paſſa au fil de l'épée tous ceux qu'elle ne fit pas priſonniers.

Liv. XXI.

1588.

Comme il n'y avoit que les ſoldats qui s'étoient trouvés au dehors de la porte lorſqu'on avoit fait tomber la herſe, qui fuſſent inſtruits de ce qui ſe paſſoit, ceux qui les ſuivoient, l'ignorant, les pouſſoient vers la porte, de maniere qu'ils les mettoient dans l'impoſſibilité de ſe retirer. Le déſeſpoir les porta alors à tenter d'eſcalader le fort : mais les remparts étoient garnis de ſoldats qui faiſoient feu ſur eux. Le déſordre & la confuſion, qu'augmentoit encore l'obſcurité de la nuit, acheverent leur ruine : ils tomberent enſuite dans une embuſcade que la garniſon leur avoit dreſſée; un grand nombre y fut

Liv. XXI. tué, beaucoup auſſi furent étouffés dans la fange ou noyés dans le foſſé.

1588. Après cet échec le Duc de Parme commença à déſeſpérer de ſon entrepriſe : il avoit plu beaucoup depuis peu; nombre de ſes ſoldats étoient tombés malades : le terrein ſur lequel ſes convois étoient obligés de paſſer, étoit ſi gras & les chemins ſi difficiles, qu'il leur étoit preſqu'impoſſible de parvenir juſqu'à ſon camp. Dans cette poſition le Duc prit, vers la mi-Novembre, le parti de lever le ſiége, après avoir fortifié quelques paſſages, pour empêcher les excurſions que la garniſon auroit pu faire pour troubler ſa retraite. (1)

Le Duc de Parme renonce à ſon entrepriſe.

Auſſi-tôt après le Duc de Parme mit en quartier d'hiver ſes troupes Italiennes & Eſpagnoles, & envoya les troupes Allemandes, aux ordres de Pierre Erneſt de Mansfeldt, faire le ſiége de Wachtendonck, petite ville de la haute Gueldre, mais très-bien fortifiée & ſituée au milieu d'un terrein marécageux. Les plaintes qu'on ne ceſſoit de lui faire des dégâts que cauſoit la garniſon

(1) Grotius, Liv. I. Bentivoglio & Meteren, an. 1588.

de cette place, lui avoit fait prendre la résolution de la soumettre à quelque prix que ce fût. La garnison de Wachtendonck étoit toute composée de ces braves soldats que le fameux Schenck avoit formés : leur bravoure & leur intrépidité auroient rendu vains tous les efforts de Mansfeldt, si on n'eut pas employé pour les réduire un moyen extraordinaire. Il n'y avoit pas long-temps qu'un habitant de Venlo avoit inventé les bombes ; les Espagnols en firent usage pour la premiere fois au siége de Wachtendonck : épouvantés de leurs effets, les habitans, pour sauver leur ville d'une ruine totale, obtinrent de la garnison qu'elle capituleroit ; mais ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs sorties très-vigoureuses & avoir tué un grand nombre des assiégeans ; dont plusieurs périrent aussi des maladies occasionnées par l'air mal-sain qu'ils respiroient, & par l'humidité du terrein.

Liv. XXI. 1588.

L'armée du Duc de Parme se trouvoit alors considérablement affoiblie, par le grand nombre de soldats que lui avoit coûté le siége de Wachtendonck & celui de Berg-op-Zoom. Un général aussi actif & aussi entreprenant que l'étoit Farnese, devoit être fort affligé de voir ses forces si diminuées : mais ce qui le mortifioit encore davantage, c'é-

Liv. XXI. 1588.

toit les difficultés qu'il avoit continuellement à furmonter pour contenir fes foldats, qui murmuroient beaucoup de ce qu'on ne leur payoit pas leur folde. Leurs plaintes étoient fi vives, que le Duc ne pouvoit s'empêcher de craindre pour fon autorité. Plufieurs fois il avoit demandé à la cour d'Efpagne qu'elle lui fît des remifes d'argent, & avoit fortement repréfenté que fi fes troupes n'étoient pas payées plus réguliérement qu'elles ne l'étoient, il en pourroit réfulter de fatales conféquences. Mais depuis long-temps on faifoit à Madrid moins d'attention que par le paffé à fes repréfentations, & plufieurs lettres de change qu'il avoit tirées fur les tréforiers du Roi, étoient revenues fans être acquittées. Cela venoit en partie du mauvais état où fe trouvoient alors les finances du Roi, que les dépenfes énormes qu'il avoit été obligé de faire pour fon armement contre l'Angleterre avoient épuifées; & en partie auffi de la jaloufie des miniftres Efpagnols. Le Duc ne put cacher la peine que lui caufoit cette conduite; fon chagrin fut encore augmenté par l'affoibliffement de fa fanté & les fimptômes d'une hidropifie, dont en effet il mourut quelques années après (2).

(2) Meteren, p. 503.

Un événement qu'avoient préparé les intrigues du Comte de Leicester, lui occasionna cependant quelques momens de plaisir & de satisfaction. Les garnisons de plusieurs villes, excitées par les partisans du Comte, ou mécontentes de ce qu'elles n'étoient pas payées, avoient marqué beaucoup de mépris pour l'autorité des Etats & du Prince Maurice; mais il avoit fallu peu d'efforts & de temps pour les faire rentrer dans leur devoir, à l'exception cependant de celle de Gertrudenberg, composée d'environ quinze cens hommes d'infanterie & de trois cens de cavalerie, partie Anglois & partie Hollandois. Ils avoient commis de plus grands excès qu'aucune autre garnison; ils se rendoient justice & se croyoient si coupables, qu'ils ne pensoient pas qu'ils dussent espérer d'être pardonnés. Cette idée les affermit dans leur sédition, & les rendit plus obstinément réfractaires aux ordres des Etats, au point de prétendre & de soutenir ouvertement qu'ils ne devoient compte de leur conduite qu'à la Reine d'Angleterre. Ces rebelles pillerent, sans distinction d'amis ou d'ennemis de la confédération, tous les vaisseaux dont ils purent s'emparer. Dans la crainte qu'ils ne livrassent la ville aux Espagnols, les Etats

Liv. XXI. 1589.

Gertrudenberg est livrée aux Espagnols.

Liv. XXI. 1589.

employerent les moyens les plus doux pour les ramener & leur faire abandonner ce projet, s'ils l'avoient formé; ils leur firent offrir le pardon général de tout le paſſé ; ils leur envoyerent le Lord Willougby pour qu'il interposât ſon autorité ; enfin ils leur firent en partie payer ce qui leur étoit dû de leur ſolde. Tout cela fut inutile, & ne produiſit aucun effet. Lanzavecchia, gouverneur de Breda, qui étoit inſtruit de leurs diſpoſitions, employoit avec ſuccès ſes agens ſecrets pour les affermir dans leur ſédition. On leur faiſoit enviſager qu'ils pourroient eſpérer du Duc de Parme une récompenſe proportionnée au ſervice qu'ils lui rendroient; au lieu qu'ils ne devoient s'attendre de la part de la Reine d'Angleterre & des Etats, qu'à un châtiment ignominieux, ou tout au moins à un mépris & à une méfiance perpétuelle. Ils héſiterent cependant quelque temps, mais le Duc de Parme leur ayant fait offrir le paiement entier de tout ce qui leur étoit dû, & en outre de leur donner à titre de gratification cinq années entieres de leur paie, ils ne purent réſiſter à cet appas, convinrent de rendre la ville aux conditions qu'on leur avoit propoſées, & pour pouvoir le faire plus ſûrement, ils dé-

ſarmerent tous les habitans. Auſſi-tôt que le Prince Maurice en fut inſtruit, il s'embarqua avec un corps de troupes dans l'intention de réduire ces rebelles par la force. Obligé de les aſſiéger, il eut à peine commencé ſes opérations qu'il fut inſtruit que le Duc marchoit à lui avec un corps de troupes infiniment ſupérieur au ſien ; alors conſultant ſa prudence, plutôt que ſon courage ; il prit le parti de ſe retirer : le Duc entra dans la ville, & remplit les engagemens qu'il avoit pris avec la garniſon ; & pour récompenſer Lanzavecchia du ſervice important qu'il lui avoit rendu, il lui donna le gouvernement de la ville. Depuis douze ans que les Eſpagnols avoient été chaſſés entiérement de la Hollande, Gertrudenberg étoit la premiere ville de cette province dont ils s'emparoient, & c'eſt auſſi ce qui en rendoit la conquête très-agréable au Duc de Parme. Les Etats publierent un édit de proſcription contre tous ceux qui lui en avoient facilité les moyens ; preſque tous tomberent dans la ſuite entre les mains des confédérés, & ſubirent la peine que méritoit leur trahiſon.

Liv. XXI.
1589.

Le Duc de Parme remit le commandement de ſon armée au Comte de Mansfeldt, qu'il chargea d'aller ſoumettre les villes de Heuſ-

Liv. XXI. 1589.

den & de Romerſval & le fort de Louveſtein. Le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe en ayant été inſtruits, agirent avec tant d'activité & de vigueur, qu'aucune des entrepriſes formées contre ces places ne réuſſit.

Le Duc de Parme va à Spa.

Le Duc de Parme étoit revenu à Bruxelles, où il reſta juſqu'au mois de Mai qu'il ſe rendit à Spa. C'étoit le temps d'entrer en campagne & de commencer ſes opérations; ainſi on jugea qu'il n'auroit pas fait ce voyage, ſi ſon armée eut été en état de former quelques entrepriſes dignes de la grande réputation dont il jouiſſoit. (3) Tout ce que put faire pendant ſon abſence le Prince Maurice, ce fut d'empêcher le Comte de Manſfeldt de faire aucune conquête. Les deux armées étoient approchant d'égale force, & les deux généraux évitoient avec le plus grand ſoin d'en venir à une action générale, de maniere qu'il n'y eut aucune rencontre aſſez conſidérable pour mériter qu'on en faſſe ici mention.

Exploits de Schenck.

Pendant ce temps-là le brave & infatigable Schenck rendoit à la confédération des

(3) Grotius, p. 132.

ſervices importans dans les provinces de l'intérieur. Il avoit propoſé aux Etats de bâtir un fort ſur le Rhin, dans l'endroit où cette riviere ſe partage en deux branches & forme l'iſle de Betuwe : (4) les Etats approuvant fort ce projet, lui avoient donné les moyens de l'exécuter. Quand le fort fut achevé, Schenck s'y fixa avec les troupes qu'il commandoit ; de là il ſe portoit dans tous les pays circonvoiſins & ſaiſiſſoit toutes les occaſions qui pouvoient ſe préſenter de nuire à l'ennemi. Il ſurprit pendant la nuit la ville de Bommel, qui eſt ſituée ſur le Rhin ; ayant enſuite appris qu'un corps de troupes Eſpagnoles étoit en marche pour aller renforcer la garniſon de Groningue, dont Verdugo étoit gouverneur, & eſcortoit une ſomme d'argent deſtinée pour le paiement de la garniſon, il choiſit ſi bien le lieu de ſon embuſcade & fondit avec tant d'impétuoſité & de courage ſur l'eſcorte, qu'il la mit en déroute, & enleva le tréſor ſans perdre un ſeul homme. Mais ce que déſiroit le plus Schenck, c'étoit de chaſſer les Eſpagnols de Nimegue, dont lui-même les avoit rendu maî-

(4) Appellée anciennement *Batavius*.

Liv. XXI. 1589.

tres quelques années auparavant, lorſqu'il étoit à leur ſervice. Nimegue eſt ſituée ſur la rive gauche du Vahal; en peu d'heures on pouvoit s'y rendre par eau du fort de Schenck. Il forma le projet hardi de s'en emparer par ſurpriſe ; il fit embarquer ſes troupes dans l'intention d'arriver devant la ville pendant la nuit. Mais ſoit accident, ſoit mépriſe, il ne put débarquer que le matin, & tout près d'une maiſon où pluſieurs perſonnes étoient aſſemblées pour la célébration d'un mariage. A l'inſtant l'alarme ſe répandit dans la ville; les habitans n'ignoroient pas la haine que Schenck avoit pour eux depuis quelque temps & penſoient que toutes leurs maiſons feroient livrées au pillage, ſi Schenck ſe rendoit maître de leur ville. Ils prirent donc les armes, & fondirent de tous côtés ſur ſes troupes avec une telle fureur, que malgré la réſiſtance la plus intrépide ils les pouſſerent vers leurs bateaux. Pluſieurs fois Schenck s'efforça de rallier ſes ſoldats, mais ſans pouvoir y réuſſir; ils étoient pourſuivis de trop près, la confuſion & le déſordre étoient trop grands, pour qu'ils puſſent écouter la voix de leur commandant; un grand nombre d'entre eux reſterent ſur la place; Schenck lui-même fut bleſſé; le bateau ſur lequel il ſe

Liv. XXI. 1589.

[j]etta fut renversé, & tous ceux qui y [é]toient entrés avec lui, furent noyés. Telle [f]ut la fin malheureuse de cet homme intré[p]ide; il étoit alors dans sa quarantieme an[n]ée; depuis qu'il avoit quitté le parti des Espagnols, il n'avoit pas cessé de leur cau[s]er les plus vives alarmes & de leur faire [t]out le mal qu'il avoit pu (5).

Bataille de Rhinberg.

Il ne se passa plus rien d'intéressant dans [t]oute cette campagne que le siége de Rhin[b]erg, qui fut entrepris à la sollicitation de [l]'Electeur de Cologne, qui désiroit ardem[m]ent de la remettre sous son obéissance. Le [D]uc de Parme en chargea le Marquis de Varambon. Les Etats envoyerent au secours [d]es assiégés le colonel Vere, officier An[g]lois d'une grande réputation. Les troupes [q]u'il commandoit, en vinrent aux mains avec [c]elles de Varambon. L'action fut sanglante, [m]ais la victoire se déclara pour Vere. Il en[t]ra dans la ville & la mit dans un tel état [d]e défense, que les habitans purent encore [c]onserver quelque temps leur liberté & leur [i]ndépendance.

(5) Bentivoglio p. 334.

Liv. XXI. 1589.

Vers la fin de Novembre le Duc de Pa me étoit revenu de Spa ; peu de temps apr son arrivée , la crainte des suites funest que pourroit avoir le peu d'attention qu'c avoit de payer réguliérement ses troupe se réalisa ; un régiment Espagnol , qui étc en garnison à Courtrai, se mutina : les sc dats passerent bientôt des plaintes aux m naces , & enfin refuserent ouvertement d' béir à leur général. Ce fut avec des pein infinies que le Duc se procura l'argent n cessaire pour les satisfaire. Le chagrin qı lui causa cette sédition fut très-vif : c'étoit premiere, depuis qu'il commandoit les armé du Roi d'Espagne dans les Pays-Bas , & craignoit beaucoup que l'exemple de la ga nison de Courtrai ne fût suivi par cell des autres villes.

Surprise de Breda. 1590.

On étoit alors à la fin de l'année, & d le mois de Février de la suivante , il arri un autre désastre aux Espagnols , qui connoître au Duc de Parme que le Prin Maurice étoit un général d'un caractere to différent de celui des autres généraux que confédération lui avoit jusqu'alors opposés ce fut la perte de l'importante ville de Br da , dont ce Prince s'empara par un singuli stratagême , que lui indiqua Adrien van de

Berg, patron d'un bateau, qui fournissoit des tourbes aux habitans & aux soldats de la garnison de cette ville. Lanzavecchia en étoit gouverneur, il avoit la plus grande attention de faire visiter très-exactement tous les bateaux qui y abordoient. Comme il étoit en même tems gouverneur de Gertrudenberg, il lui arrivoit quelquefois de s'absenter, & en son absence c'étoit son fils qui commandoit en sa place. Van den Berg avoit observé qu'on étoit alors moins soigneux de faire la visite des bateaux; d'après cette observation, il imagina qu'on pourroit se rendre maître de la citadelle de Breda par surprise. Il fit part de son projet au Prince Maurice, qui l'adopta & travailla aussi-tôt à le mettre en exécution. Le bateau de Van den Berg fut disposé de façon qu'on put y cacher soixante-dix soldats d'élite, & leur commandant, Charles Haraugiere, natif de Cambrai, officier d'une valeur & d'une capacité distinguées. Le bateau fut chargé de tourbes, comme il l'étoit ordinairement; mais elles étoient posées sur un plancher, au-dessous duquel on plaça les soldats. Le trajet n'étoit que de quelques milles; cependant plusieurs accidens firent que le bateau ne put arriver à Breda que plusieurs jours

Liv. XXI. 1590.

Liv. XXI. 1590.

après ſon départ de l'endroit où il avoit été chargé. Le vent lui fut contraire, les glaces retarderent ſa marche, & ayant donné contre un banc il fut ſi endommagé que les ſoldats furent dans l'eau juſqu'aux genoux pendant quelque temps, & que preſque toutes leurs proviſions furent gâtées. Un d'eux, attaqué d'une toux violente, & craignant que ſi elle continuoit elle ne les fît découvrir, tira ſon épée & la préſentant à ſes camarades, il leur demanda en grace de lui donner la mort; mais tous aimerent mieux s'expoſer aux riſques d'être découverts & de périr, que de tremper leurs mains dans le ſang d'un ſi brave homme. Sa toux ceſſa heureuſement, & la voie d'eau ſe boucha, on ne ſait comment.

Le ſuccès de l'entrepriſe dépendoit de l'abſence de Lanzavecchia : ſa vigilance active étoit ce qu'on avoit le plus à redouter; il étoit donc important de le retenir à Gertrudenberg. Le Prince Maurice pour cela employa une ruſe qui lui réuſſit; il feignit d'avoir le deſſein d'attaquer cette ville, & marcha de ce côté à la tête de ſes troupes. Ainſi Lanzavecchia étoit abſent de Breda quand le bateau de Van den Berg y arriva & fut admis dans les foſſés de la citadelle. On en

fit la viſite, mais d'une maniere fort ſuperfi- Liv. XXI.
cielle. Le premier danger évité, il pouvoit encore arrivér que le ſtratagême fut découvert, 1590.
& il l'auroit été, ſi Van den Berg ne ſe fût ſervi de toute ſon adreſſe. La tourbe étoit fort rare dans la citadelle, & toute celle qu'on croyoit que contenoit le bateau fut achetée à l'inſtant de ſon arrivée : auſſi-tôt les ſoldats de la garniſon ſe mirent à la débarquer, & tant de bras furent employés à ce travail, qu'en peu de temps les planches auroient paru, & la ruſe auroit été découverte, ſi Van den Berg feignant d'être fatigué & hors d'état de continuer à aider les ſoldats à décharger, ne les eut amuſé de ſes contes & enſuite invité à boire pluſieurs bouteilles de vin dont il avoit eu la précaution de ſe munir. On buvoit encore, quand la nuit ſurvint ; les ſoldats Eſpagnols dormoient ou étoient ivres; Van den Berg partit pour aller avertir de ſon ſuccès le Prince Maurice & le Comte de Hohenloe, qui, comme on étoit convenu, s'étoient avancés à peu de diſtance de la ville, dans le plus grand ſilence, à la tête d'un corps de troupes.

Sur le minuit Haraugiere & ſes ſoldats ſortirent du bateau; Haraugiere les partagea

Liv. XXI. 1590.

en deux escouades, & attaqua en même temps les soldats Espagnols qui gardoient la porte du côté de la campagne, & ceux qui défendoient celle qui conduisoit de la citadelle à la ville; n'ayant trouvé qu'une foible résistance, il se rendit maître de l'une & de l'autre. Le fils de Lanzavecchia vint à sa rencontre à la tête de quarante ou cinquante hommes de la garnison, mais n'ayant pu résister à la valeur & à l'intrépidité des assaillans, ils furent tous tués, ou mis en fuite. Le jeune Lanzavecchia lui-même fut blessé & fait prisonnier.

L'alarme se répandit bientôt dans toute la ville, dont la garnison étoit de cinq compagnies d'infanterie Italienne, & d'une de cavalerie. Les bourgeois s'offrirent de se joindre à elle pour défendre les fortifications & donner le temps au Duc de Parme de venir à leur secours; mais les soldats n'ayant point de commandant en chef pour diriger leurs opérations, abandonnerent soudainement la ville. De son côté le Prince Maurice étoit entré dans la citadelle : les habitans de la ville lui envoyerent un trompette pour lui offrir de se rendre, s'il vouloit leur promettre que leurs maisons ne seroient point pillées. Leur proposition fut acceptée, mais

le Prince Maurice exigea d'eux quatre-vingt-dix mille florins pour être diſtribués à ſes troupes. Liv. XXI. 1590.

Cette conquête, qui ne coûta au vainqueur qu'un ſeul homme, lui étoit d'autant plus agréable que depuis pluſieurs années cette ville faiſoit partie du patrimoine de ſa famille; & ce fut auſſi cette même raiſon qui fit que les habitans de Breda eurent moins de répugnance à ſe ſoumettre. Le Prince en donna le gouvernement au brave Haraugiere, & récompenſa largement Van den Berg & ſes matelots : les ſoldats furent auſſi récompenſés à proportion des ſervices qu'ils avoient rendus. Le Duc de Parme fut très-ſenſible à la perte de Breda, & très-irrité contre les Italiens, ſes compatriotes, qui en avoient ſi lâchement abandonné la défenſe : il fit arrêter les officiers, les fit mettre au conſeil de guerre, qui les condamna tous à la mort; & le Duc ne fit grace de la vie qu'à un ſeul, en conſidération de ſa grande jeuneſſe. (6)

Lanzavecchia avoit fait une grande impru-

(6) Grotius. Bentivoglio,

Liv. XXI. 1590.

dence en confiant en ſon abſence la garde d'une place de l'importance de Breda à un homme auſſi jeune que l'étoit ſon fils ; il en avoit été ſévérement puni par la perte de ce fils, que l'ennemi avoit fait priſonnier, & par celle du gouvernement de Breda. Cependant, jugeant le châtiment au-deſſous de la faute qu'il avoit commiſe, il y ajouta encore celui de ſe priver lui-même du gouvernement de Gertrudenberg, qu'il remit volontairement au Duc de Parme. Tels furent les fruits amers que recueillit Lanzavecchia des ſoins qu'il avoit pris pour corrompre la garniſon de Gertrudenberg; il en avoit été récompenſé, mais à peine eut-il le temps de jouir de cette récompenſe. Suivant les principes des politiques & des guerriers, il méritoit par la conduite qu'il avoit tenu la récompenſe qu'il avoit reçu; mais les amis de la vertu voient avec une grande ſatisfaction que la providence, toujours juſte dans ſes châtimens, punit ſouvent auſſi ſévérement ceux qui encouragent la trahiſon que ceux qui la commettent.

Le Duc de Parme avoit cependant pris la réſolution de reprendre Breda & de ne pas donner le temps au Prince Maurice de mettre cette ville en état de défenſe; il avoit

nvoyé le Comte de Mansfeldt avec une partie de son armée pour en former le siége : mais le Prince Maurice, aussi-tôt qu'il s'en étoit rendu maître, l'avoit fournie de provisions pour six mois ; il y avoit mis une garnison de douze cens hommes d'infanterie & de quatre cens chevaux. Mansfeldt en étant instruit, abandonna le dessein d'en faire le siége ; mais afin de couper à Breda toute communication avec la province de Hollande, il résolut de s'emparer d'une forteresse située à l'embouchure de la riviere de Marck, dont il commandoit la navigation. Cette place étoit bien fortifiée, & Mansfeldt, après avoir perdu six à sept cens hommes, fut obligé de renoncer à son entreprise ; mais il fit travailler à la construction d'un autre fort, aussi à l'embouchure de la riviere, & commença les préparatifs du siége de la ville. Pour lui faire abandonner ce dessein, le Prince Maurice marcha à la tête d'environ cinq mille hommes vers Nimegue ; son intention étoit d'en former le siége, si le Comte de Mansfeldt commençoit celui de Breda.

Liv. XXI. 1590.

Le Duc de Parme, qui sentoit de quelle importance il étoit pour lui de conserver Nimegue, ne fut pas plutôt instruit du des-

Liv. XXI. 1590.

ſein du Prince Maurice, qu'il envoya ordre au Comte de Mansfeldt de marcher ſans délai au ſecours de cette ville. Le Prince Maurice jugea alors qu'il ne pouvoit en commencer le ſiége avec quelqu'eſpérance de ſuccès; il campa ſes troupes dans le Betuwe, au Nord du Vahal, vis-à-vis de Nimegue, & pour empêcher le Comte de paſſer cette riviere, il en fit fortifier les bords; enſuite il fit, à la vue même de l'ennemi, élever une forte redoute, qu'on a appellé depuis Knotzenberg, précifément vis-à-vis de Nimegue. Par ce moyen il priva cette ville des avantages qu'elle avoit juſqu'alors retirés de ſa ſituation, tandis que par le feu continuel de l'artillerie qu'il avoit placée ſur cette redoute, il en incommodoit beaucoup les habitans. Quand la redoute fut entiérement achevée, le Prince Maurice fit creuſer un canal à travers le Betuwe, qui devoit communiquer au Vahal. Son but, en faiſant ce canal, étoit d'aſſurer la navigation des confédérés, en affranchiſſant leurs vaiſſeaux de l'obligation où ils étoient de paſſer près de Nimegue. Ce canal procura encore un grand avantage à tous les cantons circonvoiſins, celui d'être à l'avenir moins expoſés aux ravages des inondations. Les Etats de

Gueldre

Gueldre & d'Overiſſel, connoiſſant combien cette opération leur étoit utile, en marquerent leur reconnoiſſance au Prince, en le nommant gouverneur de ces deux provinces.

Liv. XXI.
1590.



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Premiere Partie.

Liv. XXII. 1590. Affaires de France.

LEs grands talens du Prince Maurice & les preuves qu'il avoit déjà données de la vigueur de ſon eſprit, devoient faire appercevoir à Philippe que les Pays-Bas ſeuls ſuffiſoient pour occuper les troupes que le délabrement de ſes finances pouvoit lui permettre de mettre ſur pied ; il devoit juger après le tort qu'avoient fait à la réputation de ſes armes & de ſa politique le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe contre l'Angleterre,

ſes longs & vains efforts contre les Provinces-Unies, combien étoient abſurdes les projets de conquête que ſon ambition lui avoit fait tenter d'exécuter avant que d'avoir remis ſous ſon obéiſſance ſes propres ſujets. Il n'y a pas d'apparence qu'il ſe ſoit ſérieuſement occupé de l'idée de faire une nouvelle tentative contre l'Angleterre ; mais n'ayant pas renoncé à ſes projets ambitieux contre la France, il avoit entretenu ſes liaiſons avec les chefs de la ligue ; & malgré les difficultés qu'il trouvoit à payer ſes troupes dans les Pays-Bas, il avoit de temps à autre fait paſſer aux ligueurs des ſommes conſidérables.

Etat de la ligue.

Ces factieux avoient alors plus beſoin que jamais de ſes ſecours. Immédiatement après le traité de Joinville, que le Roi d'Eſpagne avoit fait avec le Duc de Guiſe en mille cinq cens quatre-vingts-cinq, le feu de la guerre s'étoit rallumé dans toutes les parties du royaume entre les Proteſtans & les Catholiques. Le deſſein ſecret du Duc de Guiſe & de ſes partiſans étoit connu de Henri III. Ce Prince n'ignoroit pas que c'étoit autant contre lui, que contre les Calviniſtes, qu'ils avoient formé le projet de tourner leurs armes ; & comme leurs for-

Liv. XXII. 1590.

ces étoient infiniment ſupérieures à celles qu'il auroit pu employer pour les détruire, & qu'il ſe voyoit dans l'impoſſibilité d'agir ouvertement contre eux, il prit le parti de cacher ſon reſſentiment de l'outrage qu'on lui faiſoit & accéda à la ligue, eſpérant qu'en s'en déclarant le protecteur & le chef il en dirigeroit toutes les opérations. On fit par ſes ordres de grands préparatifs pour pouſſer la guerre contre les Calviniſtes avec vigueur. On mit trois armées ſur pied : le Roi prit le commandement de l'une; l'autre fut envoyée aux ordres du Duc de Joyeuſe contre le Roi de Navarre; & la troiſieme, commandée par le Duc de Guiſe, marcha à la rencontre d'un corps de troupes Allemandes, qui venoit au ſecours des Calviniſtes. Le Duc de Joyeuſe perdit la bataille de Coutras & fut tué dans l'action. Le Duc de Guiſe, quoiqu'avec une armée bien inférieure, battit les Allemands. Cette victoire, qu'il dut aux ſages diſpoſitions qu'il fit, & ſur-tout à ſon intrépidité, augmenta conſidérablement le crédit qu'il avoit déjà ſur l'eſprit du peuple, & lui aſſura la confiance de preſque tous les Catholiques du royaume. Enflé de ſes ſuccès, & ſentant toute la force de ſon aſcendant, le Duc de Guiſe réſolut

de ne pas différer plus long-temps l'exécution du projet qu'il avoit formé depuis long-temps de dépofer le Roi, de le reléguer dans un cloître & de mettre en fa place le vieux & infirme Cardinal de Bourbon, fous le nom duquel il fe propofoit de régner, jufqu'à ce que le trône devenu vacant par fa mort il put s'y placer lui-même. Henri voyoit l'abîme où l'on vouloit le précipiter, &, pour éviter fa chûte, il eut recours à l'affreux expédient dont, dans fa jeuneffe, il avoit approuvé qu'on fît ufage contre les Calviniftes, lors du maffacre de la St. Barthelemi. Il fit donc affaffiner à Blois le Duc de Guife & fon frere le Cardinal de Lorraine, dans fon propre palais, &, pour ainfi dire, fous fes yeux.

Liv. XXII. 1590.

Cette exécution cruelle, que la néceffité pouvoit feule excufer, ne produifit point l'effet qu'il s'en étoit promis; elle n'intimida point fes ennemis; elle les remplit d'indignation, & excita en eux les plus violens défirs de vengeance. A Paris, où le feu de la ligue avoit fait le plus de ravage, on vit le peuple brifer les ftatues du Roi; les eccléfiaftiques & les prédicateurs déclamerent contre lui de la maniere la plus outrageante; ils chargerent fon nom d'exécration; & la Sor-

Liv. XXII. 1590.

bonne eut l'audace de rendre un décret, qui le déclaroit déchu de ſon trône : on prit les armes contre lui dans toutes les parties de ſon Royaume ; & le Duc de Mayenne, frere du Duc de Guiſe, fut nommé en ſa place commandant en chef de la ligue. Le Duc de Mayenne avoit de la prudence & une grande capacité.

Dans cet état de criſe, il ne reſtoit à Henri d'autre reſſource que d'avoir recours au Roi de Navarre, qu'il avoit ſi ſouvent trompé & traité même indignement. Mais ce Prince généreux, oubliant ſes propres injures, ſe hâta de marcher à ſon ſecours à la tête de ſon armée. Fortifié de cet appui, Henri III étoit encore redoutable pour ſes ennemis, & auroit bientôt forcé Paris à lui ouvrir ſes portes, ſi un moine Dominicain, que ſes ſupérieurs avoient ſéduit par l'appas de gagner le ciel en trempant ſes mains dans le ſang d'un ſouverain, ne lui eût donné la mort. Ainſi finit Henri III, le dernier de la race des Valois, qui avoit régné pendant trois cens ans ſur la France.

Avénément de Henri IV au trône.

Le Roi de Navarre étoit inconteſtablement l'héritier de la couronne ; le feu Roi l'avoit même, avant que de mourir, déclaré ſon ſucceſſeur : toute l'armée le proclama Roi &

il prit le nom de Henri IV, nom qui sera à jamais respecté non-seulement par les François, mais par tous les amis de l'humanité & de la vertu, de quelques nations qu'ils soient. Elevé à l'école de l'adversité, ce Prince étoit patient, frugal & laborieux; brave & prudent, généreux & humain, il avoit la noble franchise de la sincérité, & toute la candeur de la probité la plus exacte: ses ennemis même l'admiroient, & s'il ne pouvoit captiver leur cœur, il les forçoit à respecter ses vertus. Jamais Prince n'étoit monté sur un trône avec des qualités plus brillantes, plus essentielles & plus aimables. Cependant, telle étoit la force de la frénésie religieuse d'une partie de ses sujets, qu'ayant en horreur le Calvinisme que professoit Henri, on en vit plusieurs quitter son camp, & que, pour y retenir les autres, il fallut leur donner l'espérance que leur souverain entreroit bientôt dans l'église Romaine. Ce que les sujets de Henri craignoient, c'étoit qu'il ne voulût détruire en France la religion Romaine, comme Elisabeth avoit achevé de la détruire en Angleterre.

Il y avoit à Paris un parti considérable, qui se seroit déclaré en faveur de Henri, si ce Prince eut voulu abjurer le Calvinisme;

Liv. XXII. 1590.

mais parmi les habitans de cette grande ville, il s'en trouvoit plusieurs qui agissoient moins pour les intérêts de la religion que pour ceux de leur ambition & de leur fortune. D'autres aussi, sous prétexte de défendre la religion, vouloient perpétuer la licence qui regnoit depuis longtems, afin de commettre impunément les crimes les plus atroces. L'Espagne avoit aussi dans cette ville un grand nombre de partisans, qui, à l'instigation de Mendoza, son ambassadeur, & de Cajetan, légat du Pape, avoient formé le projet de mettre la couronne sur la tête de Philippe, ou sur celle d'Isabelle, sa fille (1).

Le Duc de Mayenne, qui avoit adopté en entier le plan de son frere, se flattoit qu'il pourroit tirer avantage de ces différens partis pour faciliter son élévation au trône; cependant il cachoit ses vues, & pour avoir le temps de tout préparer pour les faire réussir, il persuada au plus grand nombre de reconnoître pour Roi le Cardinal de Bourbon. Le Roi d'Espagne, qui tendoit au même but que Mayenne, agit aussi comme lui, &

[1] Petite-fille de Henri II.

par les mêmes motifs il donna ſon conſentement à ce qu'on plaçât le cardinal ſur le trône. Liv. XXII. 1590.

Cependant, l'armée de Henri s'affoibliſſoit tellement tous les jours par la déſertion, qu'il réſolut d'abandonner le ſiége de Paris, & de ſe retirer vers la Normandie, afin d'être plus à portée des ſecours que la Reine d'Angleterre avoit promis de lui envoyer. Le Duc de Mayenne le ſuivit, l'attaqua dans ſes retranchemens près de la ville d'Arques ; mais, quoique ſon armée fût beaucoup plus forte que celle du Roi, il fut repouſſé avec une grande perte & fut enſuite entiérement défait à la bataille d'Ivri. Dans ces occaſions, comme dans beaucoup d'autres, la valeur de Henri ſuppléa au nombre. Mayenne ramena à Paris les débris de ſon armée ; mais il n'y reſta que le temps néceſſaire pour concerter avec le Duc de Nemours, qui en étoit gouverneur, les meſures qu'il convenoit de prendre pour défendre la ville, en cas qu'elle fût aſſiégée par l'armée victorieuſe. Le Duc de Mayenne alla enſuite dans la Picardie, au devant du renfort de troupes que le Duc de Parme lui amenoit. De ſon côté, le Roi s'étoit avancé vers Paris ; il s'étoit rendu maître de la na-

Liv. XXII.

1590.

vigation de la Seine & de la Marne, & de tous les paſſages qui conduiſoient à la ville : l'ayant enſuite inveſtie de tous côtés, ſes habitans ne tarderent point à éprouver toutes les horreurs de la famine.

Leur ſituation étoit affreuſe ; mais ils étoient ſoutenus dans la réſolution qu'ils avoient priſe dès le commencement du ſiége, de ſouffrir toute eſpece de maux, plutôt que de reconnoître pour ſouverain un Prince hérétique, par les exhortations des chefs de la ligue, qu'appuyoient de tout leur crédit l'ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne & le légat du Pape ; par les diſcours ſéditieux des prêtres & ſur-tout par les décrets audacieux de la Sorbonne.

Vues ambitieuſes de Philippe

Les malheureux habitans de Paris ne pouvoient eſpérer de ſecours que de la part du Roi d'Eſpagne, & ce Prince étoit alors moins bien diſpoſé qu'auparavant pour eux en particulier & pour la ligue en général ; ce qui ſe paſſoit en France l'occupoit tout entier : le Cardinal de Bourbon venoit de mourir, & Philippe eut volontiers employé toutes ſes forces contre Henri, ſi cet événement eût pu faciliter l'exécution du deſſein qu'il avoit formé d'acquérir pour lui ou pour ſa fille la poſſeſſion de la monarchie

Françoise ; car c'étoit plutôt l'intérêt de son ambition que celui de la religion qui le faisoit agir : mais comme il avoit pénétré les vues du Duc de Mayenne & connu qu'il devoit s'attendre à la plus forte opposition de sa part & de celle de tout son parti, il sentit que si Henri succomboit sous les efforts de Mayenne, les Catholiques n'ayant plus besoin de son secours, oublieroient tout ce qu'il auroit fait pour les soutenir & s'uniroient contre lui en faveur de Mayenne, & qu'ainsi il ne retireroit aucun avantage des grandes dépenses qu'il auroit faites. D'après ces considérations, & les conseils du Duc de Parme, il prit le parti de traîner la guerre en longueur, & de ne donner à la ligue que les secours nécessaires pour empêcher que Henri ne prît trop d'ascendant sur elle ; il espéroit qu'en perpétuant ainsi la guerre, il affoibliroit également les deux partis, & que, tôt ou tard, il les obligeroit de souscrire aux conditions qu'il voudroit leur prescrire.

D'après ce plan, le Duc de Parme, après avoir eu une conférence à Condé avec le Duc de Mayenne, ne lui envoya que deux mille cinq cens hommes d'infanterie & huit cens chevaux. Mais comme ce renfort ne suffisoit pas pour faire lever le siége de

Liv. XXII. 1590.

Paris, Philippe craignit que les assiégés ne se décourageassent, & que si Henri se rendoit maître de la capitale, ce prince habile ne réussît bientôt à remettre sous son obéissance le reste du royaume. Pour empêcher que cela n'arrivât, Philippe préféra au parti que sa prudence & son intérêt lui avoient fait prendre d'abord, celui de faire lever le siége de Paris. En conséquence il envoya au Duc de Parme les ordres les plus positifs d'entrer en France avec toute son armée, & de marcher avec la plus grande célérité. Les entreprises les plus difficiles & les plus périlleuses n'étoient point au-dessus ni des talens ni du courage du Duc; il auroit cependant désiré que Philippe eût renoncé à celle-ci. Pour l'y déterminer, il lui représenta les suites funestes & dangereuses que pourroit avoir le départ des troupes & son absence des Pays-Bas; il essaya aussi de lui faire envisager comme très-incertains les avantages qu'il se flattoit de retirer du grand intérêt qu'il prenoit aux affaires de la France. Mais Philippe, aveuglé par son ambition, ne pouvoit renoncer à l'espoir séduisant de joindre la France à ses autres domaines. Ainsi, sourd à toutes les remontrances sages & prudentes du Duc de Parme,

il persista dans sa résolution, & tout ce que le Duc put obtenir, fut qu'après la levée du siége de Paris il rameneroit son armée dans les Pays-Bas. Liv. XXII. 1590.

Avant que de partir pour cette expédition, le Duc de Parme nomma le Comte Pierre-Ernest de Mansfeldt pour gouverner les Pays-Bas en son absence, & son fils, le Comte Charles, pour commander le petit nombre de troupes qu'il y laissoit. Il s'occupa ensuite des préparatifs nécessaires, & il les fit relativement aux grandes difficultés qu'il s'attendoit d'avoir à surmonter, dans une entreprise formée contre un Prince aussi habile que l'étoit le Roi de France, qu'il faudroit attaquer au milieu de ses états, & qui combattroit à la tête d'une armée composée en partie d'une noblesse brave, courageuse & presque invincible. Mais ces considérations, toutes puissantes qu'elles étoient, loin d'intimider le Duc de Parme, ne le rendirent que plus ardent à faire valoir plus qu'il ne l'avoit fait encore les talens supérieurs qu'il possédoit. Il connoissoit ceux de l'illustre rival avec lequel il alloit entrer en lice, & craignoit que contre un rival qui jouissoit d'une si grande réputation, la grande renommée qu'il avoit acquise dans ses au-

Premiere expédition du Duc de Parme en France.

tres expéditions ne fût obſcurcie dans celle-ci.

Liv.XXII.

1590.

Compa-raiſon de ce Prince & de Henri IV.

Henri IV avoit alors environ quarante ans; le Duc de Parme étoit un peu plus âgé que lui : l'un & l'autre s'étoient également diſtingués dès leur plus tendre jeuneſſe par leur amour pour les armes, & avoient également paſſé leur vie à apprendre le métier de la guerre & à la faire. Tous deux poſſédoient ſupérieurement le talent de ſe faire aimer de leurs ſoldats, ſans cependant que la diſcipline militaire en ſouffrît, ſans que leur autorité en fût affoiblie : ils étoient égaux en courage & également féconds en expédiens & en reſſources : tous deux, à un génie fort vaſte joignoient beaucoup de diſcernement. Henri étoit plus ardent, plus vif & ſur-tout plus prompt à ſe décider : le Duc avoit plus de prudence & plus de circonſpection. Celui-ci toujours maître de ſes paſſions, ne s'écartoit jamais des regles de la prudence : celui-là ſe laiſſoit ſouvent emporter à ſon ardeur & à ſon impétuoſité naturelle; il s'oublioit alors, combattoit en ſoldat & s'expoſoit ſouvent ſans néceſſité, lorſqu'il n'auroit dû agir que comme général : auſſi étoit-il plus propre que le Duc pour un coup de main, pour un combat, pour une ba-

taille décisive. Mais le Duc savoit mieux que lui faire usage des ruses & des stratagêmes, & parvenir à son but sans répandre de sang. Malgré cette différence de talens & de caracteres, ils étoient certainement les plus grands capitaines de leur siecle, & pouvoient être comparés aux plus illustres généraux modernes & anciens.

Liv. XXII.

1590.

Précautions du Duc de Parme.

Le Duc de Parme partit de Bruxelles au commencement d'Août : son armée étoit de quatorze mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux. A son entrée en France, il assembla ses principaux officiers, & leur traça la conduite qu'ils devoient tenir dans l'expédition à laquelle il les menoit; il leur représenta de quelle conséquence il seroit qu'ils donnassent la plus grande attention à maintenir parmi les soldats la plus exacte discipline : „ Les habitans de la France, leur » dit-il, sont naturellement jaloux des Espa» gnols; ils nous soupçonneroient d'être ve» nus plutôt pour les subjuguer que pour » les secourir, si nous n'évitions pas tout » ce qui pourroit leur faire naître des soup» çons, & ces soupçons nuiroient beaucoup » au dessein du Roi. Ainsi vous ne pouvez » donner trop d'attention pour empêcher les » soldats de commettre les moindres violen-

Liv. XXII. 1590.

» ces contre les habitans de ce pays. D'ailleurs, l'ennemi que nous aurons à combattre, est actif; il est hardi & entreprenant : ainsi il sera de très-grande conséquence d'observer dans la marche le plus grand ordre, de ne souffrir aucun tumulte dans les quartiers & de ne jamais permettre aux soldats d'abandonner leurs drapeaux, sous quelque prétexte que ce soit, ni le jour ni la nuit. Il faut aussi reconnoître ce pays avec un soin extrême, prendre tous ses quartiers avant le soleil couché, & tenir la main à ce que les soldats soient toujours sous les armes jusqu'à que le camp soit mis en état de défense, & le fortifier toujours avec le même soin, que si l'ennemi étoit présent. "

Le Duc avoit dans son armée plusieurs officiers d'une grande réputation; il n'en étoit cependant pas moins actif & vigilant pour faire exécuter les ordres qu'il donnoit; il ne pensoit pas qu'il y eût de la prudence à leur donner une confiance aveugle. Au moyen des cartes géographiques qu'il s'étoit procurées & des instructions que lui donnerent les habitans, il acquit une parfaite connoissance du pays par où il devoit passer; c'étoit à lui que les différens partis qu'il envoyoit en

avant rendoient compte des découvertes qu'ils faifoient, & c'étoit lui qui marquoit les campemens : enfin il donnoit une fi grande attention à tous les différens objets qui lui paroiffoient de quelqu'importance, qu'à peine il pouvoit fe propofer quelques heures de repos entre le moment de l'arrivée & celui du départ.

Liv. XXII. 1590.

Pour ménager fes troupes & ne pas les fatiguer, afin qu'elles fuffent plus fraîches, plus fortes & plus vigoureufes, lorfqu'il faudroit les mener au combat, il marchoit à petites journées; de maniere qu'il n'arriva à Meaux, qui eft à environ dix lieues de Paris, que le vingt-troifieme d'Août. Il y fut joint par le Duc de Mayenne, qui lui amena environ dix mille hommes d'infanterie & quinze cens chevaux. Il fit donner avis aux affiégés de fon arrivée & les affurances de marcher fous peu de jours à leur fecours.

Etat malheureux des affiégés.

Les affiégés étoient alors réduits à l'état le plus affreux, & depuis plufieurs jours ils étoient tombés dans le plus grand découragement; un grand nombre d'entre eux étoient morts de faim ou des maladies occafionnées par les alimens mal-fains dont ils avoient fait ufage. Malgré l'horreur que leur fanatifme

Liv.XXII. 1590.

leur avoit inſpiré pour leur Roi, il avoit fallu une grande vigilance de la part du gouverneur pour les empêcher de lui ouvrir les portes de leur ville, & lorſqu'ils furent informés de l'arrivée du Duc de Parme, ils déſeſpérerent même de pouvoir tenir encore juſqu'au jour qu'il devoit marcher à leur ſecours. Inſtruit par les chefs de la ligue de l'état affreux des aſſiégés & de leurs diſpoſitions, le Duc de Parme ne différa de faire marcher ſon armée que le temps qu'il falloit pour aſſurer la réuſſite de ſon entrepriſe.

Henri leve le ſiége.

Depuis quelques ſemaines Henri, qui depuis quatre mois aſſiégeoit Paris, avoit conçu l'eſpérance de s'en rendre maître avant l'arrivée du Duc de Parme : quand il le ſut à Meaux, le chagrin qu'il éprouva fut très-vif; il ſe trouvoit alors dans une ſituation fort embarraſſante : incertain ſur le parti qu'il devoit prendre, il lui répugnoit beaucoup d'abandonner ſa proie au moment qu'il alloit s'en ſaiſir. Il auroit volontiers diviſé ſon armée, en laiſſant une partie pour continuer le blocus, tandis qu'avec l'autre il auroit marché à la rencontre des Eſpagnols. Mais il conſidéroit que depuis quelque temps les maladies lui avoient enlevé un grand nombre

de soldats, & il craignoit que s'il partageoit ses forces, celles qu'il emploieroit contre les Espagnols ne fussent trop foibles pour combattre avec avantage. Après avoir beaucoup hésité, Henri se détermina à lever le siége & à marcher avec toutes ses forces au-devant de l'ennemi, afin de le combattre avant qu'il se fût approché davantage de Paris.

L'armée de Henri étoit de vingt mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie; elle s'avança jusqu'à Chelles, qui est à quatre lieues de Paris, & campa dans une vaste plaine, terminée par deux collines d'une pente douce, & séparées l'une de l'autre par un chemin qui conduit à Meaux. L'armée Espagnole étoit campée à l'autre côté de ces collines; elle étoit couverte par de forts retranchemens. Les deux armées resterent plusieurs jours dans cette situation. Le Duc de Parme ne se trouvoit plus, comme auparavant, dans la nécessité de précipiter sa marche vers Paris, dont les habitans, après le départ du Roi, avoient fait plusieurs incursions dans les campagnes voisines, & s'étoient procuré des subsistances. Le Roi n'osoit attaquer les Espagnols dans leurs retranchemens; il considéroit non-seulement la

Liv. XXII. 1590. force de fes retranchemens, mais encore qu'ils étoient défendus par une armée fupérieure à la fienne; mais comme les maladies continuoient à faire beaucoup de ravage parmi fes troupes, Henri défiroit beaucoup d'en venir à une bataille décifive; il envoya, dit-on, un défi au Duc de Mayenne pour l'inviter à fortir de fa *taniere*, où il fe tenoit renfermé plutôt comme un *renard* timide que comme un *lion*, & lui propofer le combat, afin que leur querelle fût plus promptement décidée, & de mettre fin par là aux calamités qui affligeoient le royaume.

Le Duc de Mayenne envoya le héraut qui étoit chargé du défi au Duc de Parme, qui répondit en fouriant: „ qu'il voyoit bien » que la conduite qu'il tenoit ne plaifoit pas » au Roi de Navarre, mais qu'il étoit dans » l'habitude de ne combattre que lorfqu'il le » jugeoit à propos, & non quand l'ennemi » le défiroit; il ajouta, que bien loin de re- » fufer la bataille, il l'offriroit lui-même, » auffi-tôt qu'il croiroit que l'intérêt de la » caufe qu'il étoit venu défendre l'exigeroit.". Farnefe tint encore pendant deux jours entiers fon armée renfermée dans fes lignes; il employa ce temps à reconnoître le pays & à examiner comment il pourroit exécuter

fon entreprife fans hafarder la bataille. Ayant formé fon plan, qu'il ne communiqua ni au Duc de Mayenne ni à aucun de fes officiers, il annonça la réfolution qu'il avoit prife d'offrir la bataille. Il donna le commandement de l'avant-garde au Marquis de Renti : elle étoit compofée de deux efcadrons de lanciers & de toute fa cavalerie légere, & devoit fe porter au haut de la colline qui féparoit les deux armées. Renti avoit ordre d'étendre fes troupes & de former un front auffi large qu'il lui feroit poffible, enfuite de defcendre la colline fort lentement & de ne point engager le combat qu'il n'en reçût l'ordre. Le commandement du gros de l'armée fut donné au Duc de Mayenne, & celui de l'arriere-garde au Sieur de la Mothe. Le Duc de Parme ne fe réferva aucun pofte particulier, il devoit fe porter par-tout où le befoin l'exigeroit.

Quand le Roi fut inftruit des mouvemens que faifoit l'armée ennemie, & qu'il eut quelques connoiffances de fes difpofitions, il ne douta pas que l'intention du Duc de Parme ne fût de hafarder la bataille : la joie éclatoit dans fes yeux ; il rangea fon armée avec une habileté & une promptitude extrême ; mais il réfolut de ne pas commencer

Liv. XXII. 1590.

l'attaque que l'ennemi ne fût entiérement defcendu dans la plaine, afin de le combattre avec plus d'égalité.

Lorfque Renti eut entiérement déployé toute fon avant-garde & que fon front fut affez étendu pour cacher entiérement ce qui fe paffoit derriere elle, le Duc lui envoya ordre de faire halte, & d'attendre l'ennemi en cas qu'il voulût monter la colline & venir à lui. Le Duc de Parme piqua enfuite fon cheval, & alla au galop au devant du Duc de Mayenne, qui s'avançoit avec le gros de l'armée, & lui prenant la main d'un air joyeux, il lui dit : „ Paris fera bientôt délivré; mais » pour cela il faut que nous dirigions notre » marche d'un autre côté. " Il ajouta qu'il falloit qu'il marchât, ainfi que la Mothe avec l'arriere-garde, vers Lagny, petite ville fituée de l'autre côté de la Marne, & qu'ils occupaffent le terrein qui étoit précifément vis-à-vis de la ville, & employaffent toutes leurs troupes à faire de fortes lignes de circonvallation autour du camp.

Cet ordre fut exécuté avec la plus grande célérité; un foffé profond fut creufé tout autour du camp; on fit, pour le défendre, des redoutes, des places-d'armes & autres fortifications, de maniere à rendre le camp

imprenable, en même temps qu'on éleva contre la ville une batterie considérable des plus gros canons.

Pendant ce temps le Marquis de Renti n'avoit fait aucun mouvement, & il y avoit plusieurs heures qu'il amusoit l'ennemi, qui d'un instant à l'autre s'attendoit à le voir descendre dans la plaine. Au lieu de cela Renti fit filer ses troupes vers Lagny, après avoir, pour assurer sa retraite, placé un corps de soldats d'élite, commandé par un officier nommé Basta, dans un terrein couvert de bois qui se trouvoit sur la colline.

Cette manœuvre du Marquis de Renti surprit beaucoup le Roi; il ne savoit pas ce qui se passoit de l'autre côté de la colline. Quand il la vit abandonnée par la cavalerie Espagnole, il envoya à sa poursuite un détachement, qu'il chargea d'attaquer l'arriere-garde de Renti, & en même temps pour être instruit du dessein du Duc de Parme. Mais ce détachement qui ne s'y attendoit pas, tomba au milieu du corps de troupes de Basta; le combat fut vif & dura long-temps sans être décisif : l'avantage fut tantôt pour les François, & tantôt pour les Espagnols; enfin chacun rentra dans son camp. Le Roi

Liv. XXII. 1590.

passa toute la nuit sans rien savoir des opérations de l'ennemi ; il ne supposoit pas qu'un général aussi prudent que l'étoit le Duc de Parme, eût voulu faire passer la Marne à son armée pour se porter vers Paris, laissant derriere lui une ville aussi forte que l'étoit Lagny : il lui paroissoit encore plus difficile de croire qu'il eût formé le dessein de faire le siége de cette ville à la vue d'une armée assez forte pour l'attaquer lui-même, d'autant que la riviere se trouvoit entre son armée & la ville. Le Roi ne fut instruit que le lendemain matin que le dessein du Duc étoit de se rendre maître de Lagny, & que toutes ses manœuvres n'avoient été que pour masquer son dessein & l'exécuter plus facilement. Henri en fut d'autant plus fâché, qu'il se voyoit hors d'état d'empêcher l'ennemi d'exécuter son projet. Il voyoit de toutes parts des difficultés insurmontables ; le camp des Espagnols étoit déjà en si bon état de défense, qu'il n'avoit aucun espoir de l'attaquer avec succès. Il étoit cependant dangereux de ne pas changer de position ; c'étoit en quelque sorte livrer Lagny à l'ennemi, & la prise de cette ville lui ouvroit le passage jusqu'à Paris. D'un autre côté, en décampant pour marcher au secours des as-

siégés

siégés, c'étoit lui laisser libre celui que son armée lui fermoit de ce côté-ci. Liv. XXII.

Dans ces circonstances, le Roi se décida à conserver sa position, & il envoyoit de temps en temps des renforts à la garnison de Lagny. 1590.

Le Duc de Parme prend Lagny.

Les Espagnols, de leur côté, en poussoient le siége avec la plus grande vigueur : en arrivant devant cette place ils avoient élevé, comme nous l'avons dit, une batterie considérable, qu'ils démasquerent le lendemain matin. Le feu en fut si vif & si bien soutenu, qu'en très-peu de temps une partie des murailles fut abattue. La garnison en fut peu effrayée; la riviere qui se trouvoit entre la ville & le camp des assiégeans la rassuroit : mais le Duc de Parme avoit fait jetter, à quelques milles au-dessous de la ville, un pont de bateaux, sur lequel il avoit fait passer la riviere à plusieurs milliers de ses meilleurs soldats, qui, aussi-tôt que la breche fut praticable, monterent à l'assaut. La garnison les reçut avec beaucoup de bravoure, & les repoussa; mais une faute considérable que fit Lafin, gouverneur de la place, décida promptement du sort de Lagny. Voulant faire relever par des troupes fraîches les soldats qui venoient de soutenir l'assaut, il ne le fit

Liv. XXII. 1590.

pas file par file, ſuivant les regles ordinaires, mais tout-à-la-fois; ce qui ne put ſe faire ſans cauſer beaucoup de confuſion parmi ſes ſoldats : les aſſaillans s'en étant apperçu, revinrent à la charge, & combattant avec plus de fureur que la premiere fois, ils firent Lafin priſonnier, & paſſerent au fil de l'épée preſque toute la garniſon. De ſon camp Henri pouvoit voir cette ſcene, d'autant plus affligeante pour lui, qu'il ne pouvoit ſecourir, ni ſes ſoldats qu'il voyoit maſſacrer, ni la ville dont l'ennemi ſe rendoit maître.

Après la priſe de Lagny, le ſeul obſtacle que les Eſpagnols avoient encore à ſurmonter, pour s'approcher de Paris & y faire paſſer des vivres, étoient les ponts de St. Maur & de Charenton; mais les ſoldats chargés de les défendre firent peu de réſiſtance, & abandonnerent ces poſtes importans : alors toutes eſpeces de convois purent arriver juſqu'aux portes de Paris. Il eſt plus aiſé d'imaginer que de décrire la joie des Pariſiens on les voyoit courir en foule au devant des chariots chargés de vivres dont ils avoient tant de beſoin : on les entendoit faire continuellement l'éloge du Duc de Parme, qu'ils nommoient leur ſauveur & leur libérateur.

Faute que fit Henri IV.

Perſonne certainement n'admiroit davan

tage que Henri IV l'adreſſe avec laquelle le Duc de Parme avoit conduit & exécuté ſon entrepriſe; mais le chagrin qu'il en reſſentoit étoit d'autant plus vif, que s'il eût ſuivi les conſeils de la Noue, il ſe feroit avancé juſqu'à Clayo, au lieu de camper près de Chelles, comme il l'avoit fait. De cette façon il auroit pu ſauver Lagny & arrêter l'armée Eſpagnole ; & les Pariſiens, n'ayant plus d'eſpérance d'être ſecourus, auroient été forcés de lui ouvrir leurs portes.

Le regret que le Roi avoit de cette mépriſe étoit d'autant plus grand, qu'il ſe voyoit ſans eſpoir de réparer ſa faute par quelque coup d'éclat : le Duc de Parme étoit parvenu à ſon but ; Paris étoit ſecourue; c'étoit ce qu'il s'étoit propoſé dans ſon expédition. Il n'y avoit donc pas d'apparence qu'il voulût expoſer ſes troupes aux haſards d'une bataille. D'ailleurs, l'armée du Roi ſe trouvoit alors fort affoiblie, par le grand nombre de ſoldats que les maladies & les fatigues d'une longue & pénible campagne avoient fait périr. Tous les pays des environs ayant été ravagés, on commençoit à s'appercevoir dans ſon camp de la rareté des ſubſiſtances : ſes finances ſe trouvoient épuiſées, & la plupart de la nobleſſe qui

Liv. XXII. 1590.

ſervoit à ſes frais, voyant qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de forcer les Pariſiens à ſe rendre, ni le Duc de Parme au combat, étoit déjà fort impatiente de retourner dans ſes châteaux. Déterminé par toutes ces conſidérations, le Roi ſe retira à St. Denis, y licentia une partie de ſes troupes, & renvoya ſa nobleſſe pourvoir à la ſûreté des provinces qu'il étoit de ſon intérêt de défendre : il ne retint auprès de lui qu'un camp volant compoſé de troupes d'élite, avec lequel il ſe propoſoit de s'oppoſer aux progrès des armes de l'ennemi pendant l'hiver.

Henri licentie ſon armée.

Siége de Corbeil.

Mais avec cette petite armée il ne pouvoit empêcher le Duc de Parme de former telle entrepriſe qu'il voudroit : ſollicité vivement par le Duc de Mayenne & les autres chefs de la ligue, il étoit venu mettre le ſiége devant Corbeil, qu'il prit d'aſſaut, après avoir éprouvé pluſieurs jours de la part des aſſiégés la plus vigoureuſe réſiſtance & avoir perdu un grand nombre de ſes plus braves ſoldats.

Déſirant beaucoup de conſerver une acquiſition qui lui avoit coûté ſi cher, le Duc de Parme propoſa aux chefs de la ligue d'y laiſſer une garniſon de ſes troupes Wallones ou Italiennes. Peut-être n'avoit-il d'autre

but en leur faiſant cette propoſition, que de connoître quelles étoient leurs véritables diſpoſitions à l'égard du Roi d'Eſpagne ; & peut-être vouloit-il auſſi faire connoître à ce Prince, au cas que ſa propoſition ne fût pas acceptée, combien de difficultés il rencontreroit lorſqu'il voudroit tirer avantage du grand intérêt qu'il prenoit aux affaires intérieures de la France, & que ce n'avoit pas été, ſans de fortes raiſons, qu'il l'avoit voulu diſſuader de l'expédition qu'il venoit de faire.

Mais, quel que fût le motif qui fit agir le Prince de Parme, il eſſuya un refus formel de la part du Duc de Mayenne & des autres chefs de la ligue. Ce refus lui montra clairement leur jalouſie & leurs ſoupçons, en même temps qu'il le confirma dans ſon opinion qu'il s'en falloit beaucoup que les choſes fuſſent aſſez avancées pour que Philippe pût ſe flatter de réuſſir dans l'exécution de ſes deſſeins, & qu'on ne pourroit jamais y employer avec ſuccès d'autres moyens que de traîner la guerre en longueur, juſqu'à ce que les forces & la patience des deux partis fuſſent entiérement épuiſées. C'étoit le plan, comme nous l'avons dit, que le Duc avoit propoſé à Philippe, &

Liv. XXII. 1590.

que ce Prince avoit adopté ; en conféquence ; voyant que ni l'un ni l'autre parti n'étoit en danger d'être écrafé par l'autre, le Duc de Parme réfolut de ramener fon armée dans les Pays-Bas. Plufieurs chofes concouroient encore pour le décider à prendre ce parti : c'étoit la rigueur de la faifon, les maladies qui regnoient dans fon armée, le manque d'argent & la difette des vivres. Ceux-ci étoient fi rares dans fon camp, que fouvent il fe voyoit forcé de permettre à fes foldats de s'en procurer par le pillage. Cette condefcendance que la néceffité lui arrachoit, lui répugnoit d'autant plus qu'elle nuifoit beaucoup à la difcipline militaire, & étoit tout-à-fait contraire aux intérêts & aux vues de Philippe, puifqu'elle aliénoit le cœur des peuples.

Les chefs de la ligue qui s'étoient flattés que l'armée Efpagnole ne quitteroit la France qu'après la défaite entiere des troupes du Roi, mirent tout en ufage pour faire changer de réfolution au Duc de Parme ; mais tout ce qu'ils purent faire pour l'engager à à ne pas partir fut inutile : il leur dit que l'état des affaires des Pays-Bas rendoit fon retour indifpenfable ; mais il promit de leur envoyer de l'argent & de leur laif-

ſer un certain nombre de troupes, avec leſquelles ils pourroient continuer la guerre. Liv. XXII.
Trente mille ducats qu'il s'engageoit de leur 1590.
faire paſſer, & cinq à ſix mille hommes de ſes troupes qu'il vouloit leur laiſſer, n'étoient pas un ſecours qui répondît aux grandes eſpérances qu'ils avoient conçues de leur alliance avec l'Eſpagne. Les chefs de la ligue virent alors clairement que Philippe, malgré la chaleur avec laquelle il avoit paru & même paroiſſoit encore épouſer leurs intérêts, n'agiſſoit que par quelque motif ſecret relatif à ſon ambition; que rien n'étoit plus éloigné de ſon intention que de mettre fin à la guerre, & que, s'il contribuoit par ſes ſecours à la terminer, ce ne ſeroit que lorſqu'il ſeroit bien aſſuré de recueillir pour lui-même tous les fruits de la victoire. Dans ces circonſtances, ils réſolurent cependant d'uſer de diſſimulation, &, pour mieux cacher leur façon de penſer, d'accepter le chétif ſecours d'argent & d'hommes qui leur étoit offert. De ſon côté, le Duc de Parme préparoit tout pour ſon départ, & comme il ne doutoit pas que le Roi ne mît tout en uſage pour traverſer ſa marche, il uſa des mêmes précautions lorſqu'il quitta la France, qu'il avoit priſes en quittant les Pays-bas. Il

Liv. XXII. 1590.

partagea fon armée en quatre divifions ; marcha toujours avec autant d'ordre que s'il eût marché au combat : fa cavalerie légere alloit continuellement reconnoître le pays, & tous les foirs fon camp étoit entouré de bons retranchemens.

Retour du Duc de Parme dans les Pays-Bas.

Ces précautions étoient d'autant plus fages, que le Roi étoit déterminé à ne pas le laiffer tranquillement fortir de fes états. Pour cela il s'étoit porté avec un corps de troupes choifies vers Compiegne, aux confins de la Picardie. Auffi-tôt qu'il fut inftruit de la route que tenoit l'armée Efpagnole, enflammé du défir de fe venger des injures qu'il avoit reçues, il quitta Compiegne, & marcha dans l'intention de la harceler fans ceffe. Henri IV déploya dans cette occafion toute fa valeur & fa prévoyance ; voltigeant, pour ainfi dire, continuellement autour de l'ennemi, tantôt il l'attaquoit de front au moment qu'il s'y attendoit le moins, tantôt il le prenoit en flanc ; quelquefois auffi il tomboit fur fon arriere-garde, ne lui donnoit aucun relâche, &, la nuit comme le jour, il lui caufoit les plus vives alarmes.

Aucun autre général que lui n'auroit pu faire des efforts auffi grands avec des forces

aussi inégales; &, certainement, si l'armée Espagnole n'eût pas été conduite par un général aussi prudent & aussi prévoyant que l'étoit le Duc de Parme, elle eût été souvent mise en désordre & peut-être entiérement détruite, dans une marche aussi pénible, dans des chemins aussi difficiles que ceux par lesquels il falloit qu'elle passât, & dans une saison aussi rigoureuse. Mais la vigilance du Duc de Parme égaloit l'activité de Henri. Dans quelqu'endroit que celui-ci l'attaquât, il le trouvoit prêt à le recevoir; toujours le secours arrivoit presqu'aussi-tôt que commençoit l'attaque. En vain les soldats François provoquoient au combat les soldats Espagnols, leur général ne leur avoit permis le combat que pour se défendre; de maniere qu'une attaque que formoient les François ne retardoit point la marche. Enfin l'armée du Duc de Parme arriva dans le plus grand ordre dans la Province de Hainaut, quoiqu'elle eût essuyé une perte considérable.

Liv. XXII.

1590.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Seconde Partie.

Liv. XXII. 1590. Affaires des Pays-Bas.

Le Duc de Parme, à ſon arrivée dans les Pays-Bas, trouva que ſon abſence avoit eu les ſuites fâcheuſes qu'il avoit prévu qu'elle auroit. L'expédition qu'il venoit de faire avoit épuiſé ſes finances, & une partie de ſes troupes qu'il avoit laiſſé dans les Pays-Bas, n'ayant pu être payée, s'étoit mutinée. Celles des confédérés avoient ravagé les fertiles provinces de la Flandre & du Brabant. Le Prince Maurice s'étoit rendu maître d'un

grand nombre de petites villes ſur la fron- Liv.XXII.
tiere, & par là s'étoit frayé le chemin à
des conquêtes plus importantes. 1590.

Ces commencemens malheureux cauſoient au Duc de Parme d'autant plus de chagrin, qu'il voyoit peu d'apparence de réparer ſitôt ſes pertes & de s'en venger ſur l'ennemi. Les inſtructions qu'il avoit reçues de la Cour d'Eſpagne, ne lui laiſſoient aucun doute que Philippe étoit plus que jamais occupé de ſes vues ambitieuſes ſur la France. En conſéquence il ſe vit obligé de faire prendre leur quartier d'hiver à la plus grande partie de ſes troupes dans l'Artois & dans le Hainaut, afin de pouvoir les faire paſſer en France, au ſecours de la ligue, au premier ordre qu'il recevroit; mais cette diſpoſition laiſſoit preſque ſans défenſe pluſieurs villes importantes, ſituées ſur les frontieres des provinces maritimes, qui, n'ayant point de garniſon capable de les défendre, pouvoient devenir facilement la proie des confédérés. Ceux-ci connoiſſant tout l'avantage que leur offroit la conduite des Eſpagnols, réſolurent d'en profiter. Juſqu'alors ils s'étoient tenus ſur la défenſive, & ne s'étoient occupés que du ſoin de défendre leurs propres frontieres, ſouvent ſans ſuccès, & toujours avec beau-

Liv. XXII.

1590. coup de peines. Les ridicules entreprises que la folle ambition de Philippe lui avoit fait tenter, ranimerent leur courage, & ils travaillerent avec la plus grande activité à se mettre en état de pousser avec vigueur la guerre offensive.

1591. Au commencement de mil cinq cens quatre-vingt-onze le colonel Norris, à la tête de la garnison d'Ostende & de quelques troupes Angloises, se rendit maître du fort de Blackemberg. (1) Ce fort, situé entre Ostende & l'Ecluse, lui ouvrit une partie de la Flandre, où il put faire de fréquentes incursions. Peu de temps après un autre corps de troupes des confédérés surprit les forts de Turnhout & de Westerloo dans le Brabant. Mais ces conquêtes étoient peu considérables en comparaison de celles du Prince Maurice, qui, s'étant mis en campagne aussitôt que la saison l'avoit permis, avoit commencé ses opérations par la prise de Zutphen.

Le Prince Maurice prend Zutphen.

Il alla ensuite mettre le siége devant Deventer, place d'une bien plus grande impor-

Et Deventer.

(1) D'Avila, L. II. Bentivoglio, L. V. P. II. De Thou, Liv. XCIV, sect. 6 & 7.

tance que ne l'étoit Zutphen. Elle avoit été livrée aux Espagnols par Sir William Stanley. Le colonel de Vere, animé de la noble ambition d'effacer la flétrissure que ses compatriotes avoient reçu de cette trahison, avoit vivement sollicité le Prince Maurice d'entreprendre le siége de Deventer. Vere y déploya cette valeur & ces grands talens qui l'ont rendu depuis si célebre & dont les historiens, ses contemporains, ont parlé avec tant d'éloge : il commandoit sous le Prince Maurice & conduisoit toutes les opérations du siége avec une prudence & une habileté consommée ; de maniere que tout le monde convint que c'étoit lui qui, après Maurice, avoit le plus contribué à la réduction de la place. Le Comte de Berg, cousin-germain du Prince Maurice, la défendoit avec la plus grande vigueur ; mais ayant été dangereusement blessé, & la partie de la muraille du côté de l'attaque que conduisoit de Vere, ayant été renversée, la ville capitula, peu de jours après l'ouverture de la tranchée, & ses habitans rentrerent sous l'obéissance des Etats. (2)

10 Juin.

(2) Bentivoglio, p. 350. Grotius, p. 145. Meteren, p. 530.

Liv. XXII.

1591.

Le Duc de Parme, de son côté, assiégea le fort de Knotzenberg, que le Prince Maurice avoit fait construire l'année précédente. La possession de ce fort rendoit les confédérés maîtres de la navigation de la riviere, & nuisoit si fort à Nimegue que le Duc de Parme avoit les plus grandes inquiétudes sur le sort de cette place importante : pour cacher son dessein, le Duc dirigea sa marche vers le fort de Schenck ; mais le Prince Maurice ne prit pas le change, il renforça la garnison du fort de Knotzenberg de quelques troupes d'élite qu'il y envoya.

Défaite de la cavalerie Espagnole.

La résistance des assiégés fut très-vigoureuse ; mais, quoique le Duc de Parme perdît beaucoup de monde, il espéroit encore de pouvoir les forcer à se rendre. Maurice le craignant, abandonna le projet qu'il avoit formé de se rendre maître de Groningue ; il passa le Waal & vint camper à la vue du camp des assiégeans. Son dessein n'étoit pas d'attaquer leurs lignes ; il sentoit que cette entreprise étoit au-dessus de ses forces ; il ne vouloit que soutenir par sa présence le courage des assiégés, causer de l'inquiétude aux assiégeans, les fatiguer par ses attaques & intercepter leurs convois. Il y eut plusieurs rencontres entre ses troupes & celles

du Duc de Parme, avec des succès divers. Liv. XXII. 1591.
Cela dura jusqu'à ce que le Prince Maurice put mettre en usage le stratagême suivant: ayant placé en embuscade un corps de ses plus braves soldats, il s'avança du camp des assiégés avec le Comte de Solmes & le colonel de Vere, à la tête de quelques compagnies de cavalerie. Le Duc de Parme, moins prudent qu'il ne l'étoit ordinairement, envoya contre elles dix compagnies de cavalerie Espagnole & Italienne: le combat fut vif; après l'avoir soutenu quelque temps, la cavalerie du Prince Maurice, suivant l'ordre qu'il lui avoit donné, recula & prit la fuite; celle du Duc de Parme la poursuivit avec une ardeur extrême, passa un défilé étroit & un pont. Alors le Prince Maurice ayant rallié les fuyards, les ramena au combat; dans le même temps les soldats qu'il avoit mis en embuscade en sortirent, & prirent les cavaliers ennemis par derriere, fondirent sur eux avec impétuosité, tandis que le Prince Maurice les attaquoit de front avec la plus grande vigueur: le chemin de la retraite leur étoit fermé; presque tous furent massacrés ou faits prisonniers.

Le Duc de Parme fut d'autant plus sensible à cette perte, que la plus grande partie

Liv. XXII. 1591.

des officiers qui périrent dans cette action étoient ses compatriotes, plusieurs d'entre eux d'une naissance distinguée & au sort desquels il prenoit le plus vif intérêt.

Cet échec le mettoit en quelque sorte dans l'impossibilité de continuer le siége; il ne lui restoit plus assez de cavalerie pour assurer l'arrivée des convois jusqu'à son camp, & les progrès qu'il avoit faits, étoient peu considérables. Il se seroit cependant déterminé à continuer le siége, s'il n'eût pas reçu des ordres positifs du Roi d'Espagne de ne former aucune entreprise, de se tenir dans les Pays-Bas sur la défensive, afin de ménager ses troupes, autant qu'il seroit possible, pour qu'elles fussent en état de faire une seconde expédition en France. Maurice s'étoit flatté qu'il pourroit attaquer avec avantage le Duc de Parme dans sa retraite; mais il la fit avec tant de précautions qu'il fut impossible à ce Prince, au passage du Waal, de lui causer le moindre dommage. Si Maurice admiroit les savantes manœuvres du Duc, il les étudioit avec la plus grande attention & puisoit dans la conduite de ce grand homme, qu'il ne rougissoit pas de prendre pour modele, les excellentes leçons, qu'il a mis depuis si souvent en pratique, avec tant de succès.

Le Duc de Parme ayant passé le Waal & pourvu à la sûreté de ses troupes, ordonna de nouvelles levées d'hommes en Allemagne, en Bourgogne & dans les Pays-Bas, & partit ensuite pour les eaux de Spa. Aussi-tôt après son départ le Prince Maurice fit embarquer quatre mille hommes d'infanterie & six cens chevaux, & vint faire une descente dans la partie de la Flandre qu'on nomme le pays de Waas, & investit la ville de Hulst. Mondragone, gouverneur d'Anvers, en étant instruit, rassembla les troupes qui étoient en quartier dans les villes les plus voisines, & marcha à leur tête dans l'intention de forcer le Prince à en lever le siége. Maurice l'avoit prévenu, il avoit ouvert les digues, & par là fermé tous les passages pour arriver jusqu'à lui. La garnison de Hulst étoit foible, & la ville mal fournie de vivres & de munitions; c'étoit même ce qui avoit engagé le Prince, qui en avoit été instruit, à venir l'assiéger. Aussi n'éprouva-t-il qu'une foible résistance & la garnison capitula. Aussi-tôt après la reddition de Hulst, le Prince Maurice retourna à Knotzenberg; & comme il savoit qu'il n'y avoit point d'armée Espagnole dans ce canton, il jetta un pont sur le Waal & alla mettre le siége devant Ni-

Liv. XXII. 1591.

Réduction de Hulst.

Liv. XXII. 1591. Et de Nimegue.

megue. La garnifon de cette ville étoit compofée de troupes Allemandes & Wallones; elle fit plufieurs forties qui rendirent plus difficiles les approches. Si la garnifon eût été fecondée par les habitans, il auroit fallu beaucoup de temps, de peines & de travaux, pour réduire cette place, d'ailleurs très-fortifiée & d'une grande étendue; mais depuis quelque temps le Prince entretenoit une correfpondance avec plufieurs de fes principaux habitans, & le peuple étoit très-mécontent du gouvernement Efpagnol; de maniere que, quand les habitans virent que Maurice étoit à portée de les fecourir, ils fe fouleverent, & demanderent à la garnifon, d'un ton à faire entendre qu'ils prétendoient n'être pas refufés, de mettre fin à leurs calamités en capitulant : la garnifon, fe fentant trop foible pour réfifter aux habitans & à l'ennemi, prit le parti de confentir à ce qu'on exigeoit d'elle. Maurice fut reçu dans Nimegue par les habitans, non comme un vainqueur, qui les avoit foumis par la force de fes armes, mais comme leur libérateur qui venoit rompre les chaînes pefantes de l'efclavage qui les accabloient. On leur accorda les mêmes privileges dont jouiffoient les autres villes de la confédération. L'adminiftration fut ôtée aux

Catholiques, & remife aux Proteftans; mais on ne punit pas les premiers d'y avoir maintenu fi long-temps le gouvernement Efpagnol. Liv. XXII. 1591.

L'acquifition de Nimegue étoit trop importante pour que le Prince Maurice ne reçût pas des Etats, à fon arrivée à la Haye, où il fe rendit auffi-tôt après la prife de cette ville, les témoignages de la plus vive reconnoiffance & les affurances du plus fincere attachement. La prudence avec laquelle il avoit concerté fes entreprifes, la célérité & la vigueur qu'il avoit mife dans leur exécution, lui avoient acquis dans toute l'Europe la plus haute renommée, en même temps que fes concitoyens avoient conçu pour l'avenir l'efpérance des plus grands fuccès.

Etat de la confedération.

La condition de ceux-ci étoit alors bien différente de ce qu'elle avoit été par le paffé, & même depuis que la confédération s'étoit formée. Une continuité de calamités de toute efpece les avoit affligés; de grandes diffentions les avoient tenu dans une agitation continuelle, & fait régner parmi eux le trouble & la confufion. Le voifinage d'un ennemi actif & entreprenant, & les deffeins perfides de ceux auxquels ils avoient confié les rênes du gouvernement, leur avoient caufé les plus vives inquiétudes. Tous

Liv. XXII. 1591.

ces malheurs avoient difparu, la difcorde ne régnoit plus chez eux; leur ennemi étoit retenu loin d'eux, leurs frontieres étoient reculées & défendues par des villes bien fortifiées ou par des rivieres navigables, au moyen defquelles ils pouvoient tirer avantage de la fupériorité de leurs forces de mer; nul foupçon, fur la fidélité de ceux qui les gouvernoient, ne troubloit leur tranquillité; la perte même qu'ils avoient faite par la mort du Prince d'Orange étoit réparée par le mérite extraordinaire de fon fils.

Affaires de la France.

Mais ce qui contribuoit le plus à leur donner l'efpoir d'un avenir heureux, c'étoit la certitude qu'ils avoient que Philippe étoit alors plus occupé qu'il ne l'avoit encore été des affaires de France. Suivant le plan que ce Prince avoit adopté pour acquérir la fouveraineté de ce royaume, il n'avoit donné aux ligueurs, après le départ du Duc de Parme, que les fecours abfolument néceffaires pour empêcher qu'ils ne fuffent accablés par le parti contraire. Mais autant le crédit de leurs chefs fur l'efprit du peuple étoit diminué, autant celui du Roi étoit augmenté; fa valeur, fa grande habileté & fur-tout fa clémence & la bonté de fon cœur, avoient fait rentrer dans leur devoir un grand

ombre de ses sujets rebelles. Les Protestans 'Allemagne & la Reine d'Angleterre s'inté- effoient alors pour lui plus que jamais. De- uis plusieurs mois il étoit maître de la ampagne ; & l'armée de la ligue n'osoit aroître devant la sienne, qui étoit d'envi- on trente mille hommes, tant d'infanterie ue de cavalerie. Il l'avoit employée depuis eu à faire le siége de Rouen. Le Sieur de 'illars commandoit dans la place : pour la éfendre il employoit, outre la valeur la plus rande & la plus intrépide, toutes les ressour- es de l'art. Malgré cela il ne pouvoit raisonna- lement se flatter de la conserver longtemps ontre une armée aussi considérable, con- uite par un aussi grand maître dans l'art de a guerre que l'étoit Henri.

Liv. XXII.

1591.

Siége de Rouen.

Le Duc de Mayenne & les autres chefs le la ligue regardant la prise de cette ville omme devant porter à leur parti un coup uneste, n'avoient rien négligé pour la se- ourir ; mais n'ayant point une armée assez orte pour attaquer celle du Roi, ils eurent ecours au Roi d'Espagne, & le presserent ivement afin d'employer ses forces pour aire lever le siége de Rouen ; ils lui repré- enterent que s'il ne leur envoyoit un prompt secours, la perte de cette ville entraîne-

Liv. XXII. 1591.

roit celle de toutes les autres qui étoient au pouvoir de la ligue. Leurs follicitations ayant été fortement appuyées par les agens de Philippe en France, le Duc de Parme reçut ordre de faire tous les préparatifs néceffaires pour être en état de paffer une feconde fois dans ce royaume avec toutes fes forces.

Seconde expédition du Duc de Parme.

Ses préparatifs furent entiérement achevés vers la mi-Décembre, & le vingt & un du même mois il fe mit en marche à la tête de fon armée. Dans fa route il prit les mêmes précautions que la premiere fois : le Duc de Mayenne vint le joindre dans la Picardie avec un renfort de troupes, & fon armée fe trouva alors monter à vingt-cinq mille hommes d'infanterie & fix mille de cavalerie.

Comme il la faifoit marcher à petites journées, elle n'arriva dans la Normandie qu'à la fin de Janvier. Rouen étoit alors réduite à la derniere extrémité. Le Roi, inftruit que l'armée du Duc de Parme approchoit, ne voulut ni l'attendre dans fes lignes, ni abandonner fon entreprife; il réfolut donc de laiffer devant la place fon infanterie pour continuer le fiége, & de s'avancer avec fa cavalerie vers l'armée Efpagnole. Son def-

ſein n'étoit pas de la combattre, mais de la harceler ſans ceſſe, & par là de retarder aſſez ſa marche pour que les aſſiégés euſſent capitulé avant qu'elle fut arrivée.

Liv. XXII. 1591.

Danger que court Henri IV.

Perſonne n'étoit plus propre que Henri pour l'entrepriſe hardie & dangereuſe dans laquelle il alloit s'engager. Son intrépidité étoit extrême; il étoit actif, vigilant; mais ſouvent ſe livrant trop à ſon impétuoſité naturelle, ſa prudence ordinaire l'abandonnoit; il devenoit alors téméraire, & ſans conſidérer le danger, il s'y précipitoit comme auroit pu faire un ſoldat; il n'agiſſoit plus alors comme il convenoit à un général & à un roi, mais comme un ſimple officier. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit, lorſque marchant avec toute ſa cavalerie à la rencontre de l'armée du Duc de Parme, il prit le devant avec trois ou quatre cens chevaux. Au moment qu'il ne s'y attendoit pas, il rencontra près de la ville d'Aumale les coureurs de l'armée ennemie, qu'il repouſſa aiſément. La prudence vouloit qu'il ſe retirât. L'armée ennemie paroiſſoit; mais avant que de prendre ce parti, il voulut examiner l'ordre qu'elle obſervoit dans ſa marche. Le Duc de Parme envoya contre lui ſa cavalerie légere : Henri l'attendit, & ſe battit long-

Liv. XXII. 1591.

temps en désespéré, & n'abandonna le combat que lorsqu'il eut été blessé & qu'un nombre considérable de ses soldats & de ses officiers eurent été tués à ses côtés. Si le Duc de Parme n'eût pas craint une embuscade, il auroit pu couper la retraite au Roi. Mayenne l'en pressa vivement, mais inutilement; & quand dans la suite on lui reprochoit d'avoir manqué une si belle occasion de faire Henri prisonnier, il répondoit: *je ne puis me reprocher la conduite que j'ai tenue; je croyois avoir à combattre dans le Roi de Navarre un grand général, & non pas un simple capitaine de cavalerie.*

Dès qu'on eut pansé la blessure du Roi, & qu'il pût se remettre à cheval, il reprit son premier dessein de troubler l'ennemi dans sa marche; mais il se conduisit avec plus de circonspection qu'auparavant. Ses attaques n'en étoient ni moins fréquentes ni moins vigoureuses; également actif, également infatigable, il tenoit le Duc de Parme dans de continuelles alarmes. Dans plusieurs escarmouches l'avantage fut tantôt pour les François & tantôt pour les Espagnols. Mais la grande vigilance du Duc de Parme, & l'exacte discipline qu'il faisoit observer à ses troupes, empêcherent qu'elles n'essuyassent

aucune

Liv. XXII. 1591.

aucune perte conſidérable. Sa marche, il eſt vrai, étoit beaucoup retardée, & il avoit tout lieu de craindre que les aſſiégés ne fuſſent obligés de capituler avant ſon arrivée.

Bravoure & ſage conduite de Villars.

Il n'avoit pas moins fallu que toute l'habileté & le courage intrépide de Villars, pour faire durer auſſi longtemps le ſiége de Rouen; il étoit bien éloigné de la penſée de ce brave homme de rendre la place, il aſpiroit même à la gloire de forcer le Roi à lever le ſiége ſans le ſecours des Eſpagnols. Dans cette intention il avoit réſolu de profiter de l'abſence de Henri, pour faire une ſortie à la tête de toute ſa garniſon. Jamais attaque ne fut conduite avec plus de prudence & exécutée avec plus d'intrépidité: un grand nombre des aſſiégeans périrent; le maréchal de Biron, qui commandoit en chef, fut bleſſé; les tranchées furent comblées, pluſieurs batteries renverſées, nombre de canons encloués ou jettés dans les foſſés, & une grande quantité de proviſions & de munitions des aſſiégeans détruites ou conduites dans la ville. Villars cependant fut enfin repouſſé & forcé à rentrer dans ſes murs; il y rentra avec l'eſpoir qu'après les pertes que venoient de faire les aſſiégeans & les

dommages qu'il leur avoit causés, il pour-
Liv. XXII. roit encore tenir plusieurs mois contre leurs efforts, si la garnison pouvoit être ren-
1591. forcée.

Villars instruisit aussi-tôt le Duc de Parme de l'heureux changement qui venoit d'arriver dans sa position, & lui donna en même temps le conseil de tourner ses armes vers quelqu'autre partie de la France, où elles pourroient être employées avec plus d'avantage pour la cause commune. On l'accusa de n'avoir donné ce conseil que par vanité & dans l'espérance que toute la gloire d'avoir sauvé Rouen seroit pour lui seul. Le Duc de Parme étoit alors à deux journées de marche de Rouen; il assembla le conseil de guerre pour aviser à ce qu'il convenoit de faire relativement à l'avis qu'il venoit de recevoir.

Farnese ne pensoit pas qu'il convînt de suivre le conseil de Villars, il étoit d'avis qu'il falloit sans délai marcher aux assiégeans & ne pas leur laisser le temps de se reconnoître; qu'on les trouveroit encore dans le désordre & dans la confusion: que si, au contraire, on se contentoit d'envoyer à Villars le renfort de troupes qu'il demandoit, le Roi de Navarre reprendroit, aussi-tôt que

l'armée ſe ſeroit éloignée, les opérations du ſiége & les pouſſeroit avec encore plus de vigueur qu'auparavant. Le Duc de Mayenne & la nobleſſe Françoiſe, moins hardis dans cette occaſion que le général Eſpagnol, étoient d'un avis contraire; ils obſervoient que nonobſtant le déſaſtre que venoient d'eſſuyer les aſſiégeans, il ſeroit fort dangereux de les attaquer dans leurs lignes; que leur cavalerie étant fort nombreuſe, viendroit à leur ſecours, & qu'il faudroit en même temps qu'on attaqueroit le camp, ſe défendre contre elle. Ils obſervoient en outre, que la nobleſſe qui ne ſervoit dans l'armée de Henri que par amour pour la gloire & à ſes propres frais, perdant l'eſpoir de ſe ſignaler dans une bataille, pourroit ſe laſſer de la longueur du ſiége, ſur-tout dans une ſaiſon auſſi rigoureuſe, & ſe retirer chez elle; que ce ſeroit alors que le Duc attaqueroit le Roi avec plus d'apparence de ſuccès: qu'en attendant ce moment favorable, l'armée pourroit être employée à quelque autre entrepriſe, ou miſe en quartier d'hiver, d'où on la feroit ſortir fraîche & vigoureuſe au moment où l'on voudroit la faire agir. Le Duc de Mayenne étoit-il de bonne foi lorſqu'il donnoit ce conſeil, ou ne

Liv. XXII. 1591.

Liv. XXII. 1591.

le donnoit-il que parce qu'il craignoit que le Duc de Parme ne prît trop de ſupériorité ſur le Roi ? Les raiſons ſur leſquelles il avoit appuyé ſon avis, n'avoient pas fait d'impreſſion ſur le Duc de Parme, qui ne penſoit pas qu'on dût laiſſer échapper l'occaſion favorable qui ſe préſentoit, & abandonner un ſuccès certain pour un ſuccès à venir & fort incertain. Mais comme la propoſition qu'on lui faiſoit, s'accordoit parfaitement avec l'opinion où il étoit, que les intérêts du Roi d'Eſpagne étoient qu'on traînât la guerre en longueur, il y acquieſça & envoya aux aſſiégés un renfort de huit cens ſoldats d'élite ; il ramena enſuite ſon armée dans la Picardie, où il inveſtit la petite ville de Rue.

Levée du ſiége de Rouen.

Auſſi-tôt après le départ de l'armée Eſpagnole, Henri IV rentra dans ſon camp ; des canons & des munitions qu'il reçut de la Hollande, le mirent en état de continuer le ſiége avec plus d'ardeur qu'auparavant.

En peu de temps les aſſiégés ſe virent dans une ſituation encore plus critique & plus fâcheuſe que celle où ils s'étoient trouvés auparavant. Villars lui-même, malgré toute ſa préſomption, fut réduit à mander au Duc de Parme que s'il ne venoit pas

ſon ſecours avant le premier Avril, il ſeroit forcé de capituler. Le Duc de Mayenne avoit auſſi abandonné ſon opinion ; il ne penſoit plus comme auparavant qu'il ne falloit pas que l'armée Eſpagnole attaquât celle du Roi : au contraire, il ſollicita vivement le Duc de Parme de reprendre ſon premier projet & de revenir promptement avec toutes ſes forces au ſecours des aſſiégés. Le Duc de Parme y conſentit d'autant plus volontiers, qu'il avoit appris que la cavalerie de Henri étoit diminuée de plus de moitié, comme le lui avoit prédit Mayenne. Ayant donc retiré ſon armée de devant Rue, il lui fit prendre le chemin de Rouen & marcha même avec tant de diligence, qu'il fit en ſix jours autant de chemin qu'il en avoit fait en vingt, lorſqu'il étoit entré en France.

Son approche ſurprit autant le Roi qu'elle lui cauſa de chagrin : il alloit être fruſtré de ſes eſpérances ; car il conſidéroit que s'il s'obſtinoit à reſter dans ſon poſte, il expoſeroit ſon armée à être attaquée en même-temps & par la garniſon de Rouen, compoſée de braves ſoldats, & par l'armée Eſpagnole. Une revue exacte qu'il fit, lui ayant fait connoître combien ſes forces

Liv. XXII. 1591.

étoient inférieures à celles de l'ennemi, il abandonna le dessein qu'il avoit conçu d'abord d'aller à la rencontre du Duc de Parme. Le parti donc qu'il crut devoir prendre dans ces circonstances, ce fut de lever le siége, qui duroit depuis cinq mois. Il le fit le vingt-deuxieme Avril, & se retira au Pont de l'Arche, bien résolu d'y attendre le retour de sa noblesse. Pendant ce temps le Duc de Parme s'étoit avancé jusqu'à Rouen, où il entra en triomphe. A la sollicitation du Duc de Mayenne & des autres chefs de la ligue, il conduisit son armée devant Caudebec, qu'il falloit réduire, lui disoit-on, pour assurer entiérement la délivrance de Rouen.

Le Duc de Parme est blessé.

Suivant son usage ordinaire, le Duc voulut lui-même aller reconnoître la place; comme il étoit occupé à en examiner les fortifications & marquer les endroits où devoient être placées les batteries, il fut blessé : une balle lui entra dans le bras un peu au-dessous du coude, elle passa entre les chairs & s'arrêta au poignet. Sans faire paroître la plus légere émotion, sans qu'il parût sur son visage la moindre altération, sans changer ni de maintien ni de voix, il continua de donner ses ordres avec la même

tranquillité & la même préſence d'eſprit. Ni ſon fils, ni tous ceux qui l'entouroient, ne purent obtenir de lui qu'il ſe retirât, qu'après qu'il eut achevé de faire ſes diſpoſitions. Pour découvrir la trace de la balle, il fallut faire trois inciſions; la bleſſure & les douleurs de l'opération lui occaſionnerent une fievre violente, qui le retint au lit pendant pluſieurs jours. Peu s'en fallut que cet accident ne fût funeſte à ſon armée & à la ligue : le ſiége fut conduit comme il l'avoit preſcrit, & les aſſiégés furent obligés de capituler. Mais au commencement de ce ſiége le Duc avoit négligé d'aſſurer ſa retraite; cette faute eſt la ſeule de cette eſpece qu'on puiſſe lui reprocher. Caudebec eſt ſituée dans le pays de Caux, dont elle eſt la capitale; le pays de Caux eſt une eſpece de peninſule, formée par les eaux de la Seine à l'Oueſt, la mer & la riviere d'Eu ou la Breſle au Nord & à l'Eſt. Henri IV étant maître des villes d'Eu, d'Arques & de Dieppe, commandoit l'entrée du pays du côté de l'Eſt; de maniere qu'il étoit impoſſible à l'armée Eſpagnole d'en ſortir, ſoit qu'elle voulût le faire en traverſant la riviere, ſoit qu'elle prît au Midi & retournât par le même chemin par lequel elle étoit entrée.

Liv. XXII. 1591.

plusieurs jours qu'elle étoit restée aux environs de Caudebec après la prise de cette ville, parce qu'on avoit cru ce séjour nécessaire au rétablissement de la santé du général, l'avoient mis dans l'impossibilité de se retirer par le chemin par lequel elle étoit venue.

L'armée Espagnole est bloquée dans le pays de Caux.

Henri, qui avoit senti tout l'avantage qu'il pouvoit retirer de la position de l'armée ennemie, n'avoit rien négligé pour en profiter. Aussi-tôt la levée du siége de Rouen il avoit envoyé ordre à sa noblesse de venir le joindre à son camp. Elle avoit obéi avec cette ardeur si ordinaire à la noblesse Françoise; de maniere qu'en peu de jours il eut une armée de dix-sept mille hommes d'infanterie & de sept à huit mille chevaux. Le trentieme Avril il abandonna le Pont de l'Arche, & vint camper le même jour à la vue de l'ennemi, qui étoit posté à Yvetot, à trois ou quatre milles de Caudebec.

Henri se retrancha dans son camp, de maniere qu'il n'étoit pas possible que l'ennemi le forçât au combat; il s'empara ensuite de tous les défilés par lesquels celui-là auroit pu tenter de s'échapper. Dans plusieurs rencontres très-vives, où les soldats des

deux armées donnerent des preuves de leur courage & de leur intrépidité, il y eût beaucoup de ſang répandu des deux côtés : les ſoldats de Henri furent ſouvent repouſſés, mais ſans qu'on pût les chaſſer de leur poſte ; enfin ils s'y établirent ſi bien, que les Eſpagnols ſe trouverent reſſerrés de façon à ne pouvoir s'échapper. Depuis quinze jours ils étoient dans cette ſituation ; preſque toutes leurs ſubſiſtances étoient conſommées ; & Henri ſe livroit déja à l'eſpoir flatteur que dans peu de jours toute l'armée Eſpagnole ſe verroit forcée de mettre bas les armes.

Liv. XXII. 1591.

Le Duc de Parme s'ouvre un paſſage.

Il falloit un génie auſſi hardi & auſſi fécond en reſſources que l'étoit celui du Duc de Parme, pour tirer l'armée Eſpagnole du péril où elle ſe trouvoit. Etre entré dans le pays de Caux, ayant ſi près de lui un ennemi auſſi actif & en même temps auſſi habile que l'étoit Henri IV, étoit une faute que ne pouvoient excuſer ni les preſſantes ſollicitations des chefs de la ligue, ni l'ignorance où il étoit du pays, ni même l'eſpoir de ſe rendre maître de Caudebec avant l'arrivée de l'ennemi. Mais la maniere dont le Duc de Parme ſe tira du mauvais pas où ſon imprudence l'avoit engagé, doit la faire

Liv.XXII. 1591.

oublier : il déploya dans cette occasion toute la force & la vigueur de son esprit, toute son habileté, sa vigilance & son activité.

Aussi-tôt qu'il fut guéri de sa blessure & qu'il eut pris une parfaite connoissance de la position & des forces de l'ennemi, il jugea que ce seroit envain qu'il tenteroit de le forcer dans ses lignes ; qu'ainsi le seul parti qu'il avoit à prendre pour sauver son armée, étoit de lui faire traverser la riviere. Le Duc de Mayenne & les autres officiers les plus expérimentés auxquels le Duc de Parme communiqua son dessein, prétendirent qu'il étoit impraticable ; ils savoient combien il est difficile de passer à la vue de l'ennemi une riviere, quelque peu considérable qu'elle soit, & ne concevoient pas comment on pouvoit se flatter de faire traverser la Seine, qui est fort large vers Caudebec, à une armée considérable qui avoit beaucoup de bagages & d'artillerie, devant un ennemi puissant, aussi vigilant que l'étoit le Roi, & à la vue de plusieurs bâtimens Hollandois, qui, étant armés, pouvoient aussi s'opposer au passage.

Le Duc savoit qu'il auroit de grandes difficultés à surmonter pour faire réussir son

projet, mais forcé par la néceſſité, & ne voyant pas d'autres moyens qu'il pût employer dans la ſituation où il ſe trouvoit, il perſiſta dans la réſolution de tenter le paſſage.

Liv. XXII.

1591.

Après avoir écarté les bâtimens Hollandois par le feu des batteries qu'il fit établir le long de la riviere, il ordonna à Villars de tenir prêts tous les bâteaux & barques qui ſe trouveroient à Rouen, & d'y faire conſtruire de grands radeaux, ſur leſquels on pût tranſporter de l'artillerie. Le ſeizieme Mai, à la pointe du jour, le Duc voulant profiter d'un brouillard épais envoya ſa cavalerie vers le camp du Roi : ſon intention étoit qu'on y crût qu'il avoit deſſein de l'attaquer; en même temps il fit marcher ſon infanterie vers Caudebec, & la cavalerie la ſuivit enſuite de près. Henri, qui ne ſoupçonnoit pas le deſſein du Duc, ſortit de ſes lignes & s'avança à la tête de toute ſon armée; il ne concevoit pas ce qui pouvoit engager l'ennemi à quitter ſon camp, pour aller occuper un terrein beaucoup plus reſſerré; & la ſeule choſe qui l'occupoit, étoit de lui fermer le paſſage qu'il croyoit être le ſeul par lequel il pût lui échapper, & de faire en conſéquence tellement fortifier

son camp, qu'il ne pût être forcé d'accepter
Liv. XXII. le combat.

1591. Tandis que Henri s'occupoit de ce soin, le Duc de Parme employoit un grand nombre de pionniers à élever deux forts, vis-à-vis l'un de l'autre sur le bord de la riviere; il y plaça des canons & des fusiliers. Pour mieux cacher son dessein à l'ennemi & l'empêcher de soupçonner son projet, il feignoit de vouloir étendre ses quartiers; & il y avoit de fréquentes escarmouches.

Enfin toutes les choses nécessaires pour l'exécution de son dessein étant prêtes, les radeaux & les bateaux que Villars avoit préparés à Rouen & dont les commerçans de cette ville lui fournirent la plus grande partie, descendirent le vingtieme Mai la riviere avec la marée : la même nuit la plus grande partie des troupes, du bagage & de l'artillerie furent embarqués. Le lendemain de grand matin le Roi s'étant apperçu que le camp des ennemis n'étoit plus comme il l'avoit vu la veille, envoya le Baron de Biron pour le reconnoître. Le Baron revint bientôt apprendre au Roi que les Espagnols passoient la riviere. Le Roi aussi-tôt marcha à la tête de toute sa cavalerie & vit que sa proie lui étoit échappée, & qu'il ne restoit plus

que deux ou trois mille Espagnols si bien retranchés dans un des forts, qu'il auroit fallu sacrifier beaucoup de monde pour les y forcer. Il fit placer des canons sur une petite montagne, qui dominoit sur la riviere, fit revenir promptement de Quilleboeuf les bâtimens armés des Hollandois, qui s'y étoient retirés. Mais avant que les canons fussent en état de tirer, & que les bâtimens des Hollandois fussent arrivés, l'arriere-garde de l'armée Espagnole, commandée par le Prince Renucio, fils du Duc de Parme, avoit abordé de l'autre côté de la riviere & mis le feu à ses bateaux & ses radeaux.

Liv.XXII. 1591.

Ni le Roi, ni aucun de ses officiers n'avoient soupçonné qu'une telle retraite pût se faire, & ce fut la persuasion où ils étoient de l'impossibilité de son exécution qui la fit réussir. La disposition du terrein qui se trouvoit près de là, l'avoit aussi beaucoup favorisée; son élévation avoit empêché qu'on ne fût instruit dans le camp des François des opérations du Duc. Plus Henri, avant cet événement, s'étoit flatté de l'espoir de détruire toute l'armée ennemie, ou au moins de lui faire mettre bas les armes, plus il dut être affligé de se voir tout d'un coup frustré de son espérance. Il est certain que

Liv.XXII. 1591. ſi elles ſe fuſſent réaliſées, il ſeroit reſté paiſible poſſeſſeur de ſon royaume. La poſition où il étoit lui-même rendoit encore cet événement plus funeſte pour lui ; ſon infanterie encore haraſſée de la longueur de la derniere campagne, pouſſée fort avant dans l'hiver, ne pouvoit ni être menée à la pourſuite de l'ennemi, ni être de nouveau employée à faire le ſiége de Rouen : le Duc de Mayenne s'y étoit jetté avec un corps conſidérable de troupes ; & le Duc de Parme avoit repris le chemin des Pays-Bas, où il arriva peu de temps après. (3)

1592. Tandis que Philippe II entretenoit en France le feu de la guerre, la paix & la tranquillité régnoient en Eſpagne. Les temps de tranquillité ſont des temps ſtériles pour l'hiſtoire. Pendant pluſieurs des années qui précéderent celle dont nous nous occupons, il n'étoit arrivé dans ce royaume rien d'aſſez intéreſſant pour être rapporté ; mais dans l'année préſente il arriva un événement qui eut des ſuites très-ſérieuſes, & fut accompagné de circonſtances qui peuvent faire con-

(3) D'Avila, Liv. XII. Bentivoglio, Part. II, Liv. VI. De Thou, L. CIII.

noître le caractere & la vie privée de Philippe II.

Ce Prince n'avoit pu résister aux charmes d'Anne Mendoza, Princesse d'Eboly; il l'aimoit avec passion, & s'en croyant aimé il en avoit fait confidence à Antoine Perez, qu'il avoit même chargé de la conduite de cette intrigue. Perez ayant de fréquentes occasions de voir la Princesse & de converser avec elle, avoit succombé au désir de s'en faire aimer. Il y étoit parvenu, ou du moins on avoit cru qu'il étoit l'amant préféré. Dans le temps qu'on en parloit le plus, Escovedo, l'ami & le confident de Don Juan d'Autriche, fut envoyé par ce Prince, qui pour lors gouvernoit les Pays-Bas, pour demander au Roi le retour des troupes Espagnoles & Italiennes. Perez étoit contraire au Prince & empêcha qu'il n'obtînt ce qu'il désiroit. Escovedo voulut s'en venger, & fit connoître au Roi ce qu'on disoit dans le public de la perfidie de son confident. Philippe le crut coupable, & l'amitié qu'il avoit pour lui se changea en une haine implacable : il en avoit conçu une non moins violente contre Escovedo, qu'il soupçonnoit de soutenir Don Juan dans ses projets ambitieux, dont même il appréhendoit la réussite. Suivant les conseils de cette politique affreuse qui caracté-

Liv. XXII. 1592.

Liv. XXII. 1592. rifoit Philippe, il avoit voulu que ces hommes, qui étoient également l'objet de fa haine, ferviffent d'inftrument à fa vengeance, en la leur faifant exercer l'un contre l'autre. En conféquence il avoit donné un ordre fecret à Perez de faire affaffiner Efcovedo. L'ordre ne tarda pas à être exécuté; & Philippe permit à la veuve & aux enfans d'Efcovedo de pourfuivre Perez comme auteur de l'affaffinat, pour qu'on crût qu'il n'y avoit eu aucune part. Mais pour cela il falloit que Perez, pour fe juftifier, ne produisît point l'ordre que le Roi lui avoit donné : pour le détourner d'avoir recours à ce moyen, Philippe lui écrivit plufieurs fois pour lui recommander de tenir caché cet ordre, en l'affurant qu'il arrêteroit les pourfuites commencées contre lui. Il le fit en effet, & quoiqu'il fût défendu à Perez de venir à la cour, il lui étoit permis de travailler comme auparavant aux différentes affaires concernant la partie de l'adminiftration dont il étoit chargé, foit par le moyen de fes fecrétaires, foit par celui des autres perfonnes qu'il vouloit employer. Cela dura pendant fix années entieres : mais comme la vengeance de Philippe n'étoit pas fatisfaite, il avoit ordonné qu'on fît le procès à Perez pour les

malverſations commiſes dans l'exercice de ſon emploi. Il le fit jetter en priſon, charger de chaînes & condamner à payer trente mille ducats. Alors on offrit à ce malheureux de lui accorder la liberté, s'il vouloit remettre toutes les lettres qu'il avoit reçues du Roi, relatives à l'aſſaſſinat d'Eſcovedo; il en remit quelques-unes & fut relâché. On reprit enſuite contre lui les pourſuites commencées pour cet aſſaſſinat & que le Roi avoit fait ſuſpendre : Perez fut arrêté & appliqué à la queſtion. Ce traitement rigoureux lui fit connoître que le deſſein étoit pris de le faire périr; mais par le ſecours de ſa femme & de ſes amis il s'échappa de ſa priſon & ſe retira en Arragon, ſon pays natal, où il ſe flattoit de jouir des privileges & des droits que les conſtitutions de ce pays donnoient à ſes habitans. Dès que Philippe eut ſu ſon évaſion, il avoit envoyé à ſa pourſuite pluſieurs officiers, qui l'atteignirent dans la ville de Calatajud, l'arracherent par force du monaſtere où il s'étoit réfugié, & le conduiſirent à Saragoſſe. Auſſi-tôt Perez interjetta appel au tribunal du *Juſtiza*, (4) qui, ſui-

Liv. XXII. 1592.

(4) M. Robertſon entre dans des grands détails touchant la charge importante de *Juſtiza*. Voyez *Hiſtoire de Charles V*, page 142 & ſuivantes de l'*Introduction* Ed. in-4to.

Liv. XXII. 1592.

vant les loix fondamentales du pays, pouvoit connoître de tous les jugemens rendus dans toutes les affaires civiles & eccléſiaſtiques.

Le *Juſtiza* reçut l'appel, fit mettre Perez dans la priſon qu'on nomme la *manifeſtation*, & notifia à ceux qui s'étoient emparés de lui qu'il n'en ſortiroit que quand ſon affaire ſeroit jugée. Perſonne ne pouvoit entrer dans cette priſon ſans une permiſſion du Juſtiza; cependant le Marquis d'Almenar, procureur du Roi pour l'Arragon, en força à main armée les portes, enleva le malheureux Perez & le jetta dans les priſons de l'inquiſition. Cet acte de violence irrita le peuple, accoutumé à reſpecter l'autorité du magiſtrat qui lui adminiſtroit la juſtice, & pour lequel il avoit la plus haute vénération. N'écoutant que le ſentiment de fureur qui l'animoit, il courut en foule à la priſon de Perez, la força & le mit en liberté; de-là il courut chez le Marquis d'Almenar, l'accabla de reproches, l'accuſa d'avoir violé les droits de la liberté de ſon pays & le maltraita au point qu'il mourut quelques jours après des bleſſures qu'il avoit reçues.

On remit Perez dans la priſon de la manifeſtation, où il reſta pluſieurs mois, pendant leſquels le gouverneur ou vice-roi or-

donna à treize des principaux jurisconsultes de Saragosse, d'examiner si la connoissance du procès de Perez devoit appartenir au tribunal du *Justiza*, dans les prisons duquel il étoit, ou à celui de l'inquisition. L'avis de ces jurisconsultes fut contraire aux prétentions de l'inquisition; ils déclarerent que ce seroit une violation manifeste des libertés de l'Arragon, que de permettre que Perez fût jugé par un autre juge que par celui du tribunal duquel il avoit appellé. Mais ces jurisconsultes s'étant laissé séduire, ou intimider, se rétracterent ensuite, sous prétexte que le prisonnier ayant entretenu une correspondance secrette avec le Roi de France, qui étoit hérétique, il n'appartenoit qu'à l'inquisition de connoître de ce qui pouvoit intéresser la religion.

Le *Justiza* n'eut point d'égard à cette derniere décision; il voulut maintenir ses droits & refusa de rendre le prisonnier. Le viceroi eut recours à la force, se mit à la tête d'un nombre considérable de familiers du saint office, brisa les portes de la prison, fit charger de chaînes le prisonnier & le fit traîner en triomphe dans celle de l'inquisition. Le peuple se souleva une seconde fois, & remit Perez en liberté. Aussi-tôt Perez sortit de la

Liv. XXII. 1592.

ville & se sauva en France; il y donna au Roi des informations fort utiles sur les desseins & les mesures de la cour d'Espagne.

Philippe résolut de ne pas négliger l'occasion favorable que lui offroit l'espece de sédition des habitans de Calatajud, pour faire connoître aux Arragonois le peu de cas qu'il faisoit des droits & privileges dont ils étoient si jaloux. En conséquence de cette résolution, il forma une armée des troupes qui étoient en quartier dans les différentes parties de la Castille & en donna le commandement à Alphonse Vargas. Ses instructions portoient, de marcher avec la plus grande célérité vers Saragosse & de ne pas donner le temps aux Arragonois de se mettre en état de défense. En même temps qu'il faisoit ces dispositions, il faisoit répandre le bruit que cette armée étoit destinée pour aller au secours des Catholiques de France. Mais les Arragonois, instruits de sa véritable destination par des avis qui leur furent donnés, se préparerent en conséquence à faire une vigoureuse résistance. Le *Justiza* Lanzua assembla les principaux de Saragosse, & leur lut la loi fondamentale, qui déclare *que les Arragonois ont le droit de s'opposer par la force à l'entrée de toutes troupes étrangeres dans leur*

pays, quand bien même le Roi seroit à leur tête. En conséquence il fut décidé d'un avis unanime de prendre les armes, afin d'empêcher les Castillans, que commandoit Vargas d'entrer dans l'Arragon.

Liv. XXII.

1592.

Une copie de cette résolution fut envoyée dans toutes les villes. Les habitans de Saragosse vinrent en foule se ranger sous l'étendard de la liberté, qui venoit d'être déployé. Mais comme ils n'avoient point de chef pour les conduire, que les habitans des autres villes ne purent venir à temps pour les secourir, & que Vargas arriva plutôt qu'on ne le croyoit, les habitans de Saragosse prirent l'épouvante; n'ayant pas eu le temps de pourvoir à leur défense, ils ouvrirent les portes de leur ville & mirent bas les armes. Vargas fit arrêter les principaux de la ville qui n'avoient pu se sauver: au nombre des prisonniers furent le Marquis de Villa-Hermosa, le Comte d'Aranda, & le *Justiza*. Il envoya les deux premiers à Madrid; mais fit mettre le dernier à mort publiquement, sans aucune forme de procès: ses biens furent confisqués & on rasa sa maison jusqu'aux fondements. On publia ensuite que le châtiment qu'il venoit de subir, seroit celui de tous ceux qui, comme

Le Justiza d'Arragon est mis à mort.

lui, oseroient contester au Roi son au-
Liv. XXII. torité.

1592. Cette proclamation remplit le peuple de tristesse & d'indignation; forcé par la crainte de cacher ses larmes, celles qu'il versoit en secret sur les droits précieux qu'on lui enlevoit & qu'il n'étoit pas en état de défendre, n'en étoient que plus ameres. On fortifia le palais de l'inquisition, afin qu'il pût tenir lieu de citadelle; un corps de troupes Castillannes considérable fut mis en quartier dans la ville, & y resta jusqu'à ce qu'on fut bien assuré de la soumission aveugle des habitans. Philippe n'ôta pas aux Arragonois leurs droits ni leurs priviléges, mais leur ayant fait connoître combien peu il les respectoit, il crut que cela suffisoit pour les empêcher de vouloir les réclamer dans la suite & s'en servir comme d'une barriere contre l'autorité royale.

Pendant que cela se passoit en Espagne, le Duc de Parme, comme nous l'avons dit, avoit quitté la France & étoit retourné dans les Pays-Bas. Le mauvais état de sa santé l'avoit forcé d'aller de nouveau prendre les caux de Spa. Durant sa derniere expédition en France, une partie des troupes qu'il avoit laissées dans les Pays-Bas s'étoit mu-

inée ; & à ſon retour de Spa il eut le chagrin de voir que le Prince Maurice s'étoit emparé de deux places importantes, Steenwick & Coverden, quoique la premiere fût bien fortifiée & défendue par une garnison de ſeize cens ſoldats braves & déterminés. Liv.XXII. 1592.

Le déplaiſir qu'il en reſſentit, accéléra beaucoup le progrès de ſa maladie ; elle réſiſta à tous les remedes que les médecins employerent pour lui procurer quelque ſoulagement : le Duc, ſentant ſes forces diminuer de jour en jour, jugea qu'il étoit hors l'état de pouvoir continuer à remplir les devoirs de la place qu'il occupoit, & demanda la permiſſion de ſe retirer.

Philippe, perſuadé qu'il n'y avoit que le Duc de Parme qui fût capable de faire réuſſir ſes projets de conquête, non-ſeulement lui refuſa ſa demande, mais lui ordonna de retourner en France le plutôt poſſible au ſecours des ligueurs. Le Duc, qui ne vouloit pas quitter, ſans l'agrément du Roi, un poſte où il avoit acquis tant de gloire, réſolut d'exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir & de lutter jusqu'à la fin contre les maux qui l'accabloient. En conſéquence il fit faire des levées d'hommes pour compléter ſon ar-

Liv.XXII. 1592.

mée, & se rendit à Arras le vingt-neuvieme Octobre. Il y travailla avec son activité ordinaire aux préparatifs nécessaires pour son expédition ; pendant quelque temps la force de son esprit suppléa à la foiblesse de son corps, & la vigueur avec laquelle on le voyoit agir faisoit espérer à ceux qui l'approchoient que sa fin n'étoit pas aussi prochaine qu'ils l'appréhendoient. Mais le troisieme Décembre, après avoir signé plusieurs dépêches, il expira dans la quarante-septieme année de son âge, & dans la quatorzieme de son gouvernement des Pays-Bas.

Son caractere.

Ainsi mourut Alexandre Farnese, Duc de Parme. Il s'attira l'admiration de son siecle, comme de ceux qui l'ont suivi, par sa sagesse & par sa grande sagacité ; il avoit beaucoup de talens pour les affaires publiques & encore plus pour la guerre, & ce furent principalement ceux-ci qui lui acquirent la grande réputation dont il jouit. Sa sage politique, sa sagacité, ne lui donnent pas moins de droit à notre admiration, que les talens extraordinaires dans l'art de la guerre, auxquels il doit sa grande réputation & qui ont immortalisé son nom. Ce fut moins par la force des armes que par sa prudence, sa modération & son adresse à manier les esprits, qu'il

qu'il remit ſous l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne une partie des Pays-Bas ; & ſi Philippe eût ſuivi ſes avis dans toutes les occaſions, comme il le fit dans quelques-unes, il eſt probable qu'il auroit recouvré la poſſeſſion de toute cette belle partie de l'Europe ; l'Angleterre auroit peut-être auſſi été conquiſe, & la France écraſée enſuite par le poids énorme dont auroit alors été la puiſſance Eſpagnole. Quoique ç'ait été un très-grand bonheur pour l'Europe entiere que Philippe, aveuglé par ſon ambition & trompé par les flatteurs qui l'entouroient, ait refuſé de ſuivre les conſeils que lui donnoit le Duc de Parme, on ne doit pas moins admirer la pénétration ſupérieure de celui-ci.

Liv. XXII.

1592.

Sa jeuneſſe n'annonça pas les grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature ; on jugea même alors défavorablement de ſon eſprit & de ſon intelligence : ce ne fut que dans la guerre contre les Turcs, où il ſervit ſous Don Juan d'Autriche, que le feu de ſon génie commença à s'allumer, & même à briller avec cet éclat qu'il a toujours conſervé juſqu'à la mort. Il avoit des graces ; ſes yeux étoient vifs & ſon regard pénétrant ; il avoit des manieres affables, un abord ſéduiſant ; il étoit bon, généreux & humain.

Liv. XXII. 1592.

» *Ses vices*, dit Grotius, *étoient ceux de* » *son siecle*, *& de la cour où il avoit été* » *élévé.* " Mais ni Grotius ni aucun autre historien ne nous ont appris quels étoient ces vices. Il ne paroît pas qu'il ait possédé cette noble simplicité, cette ingénuité charmante, cette candeur respectable, qui distinguoient le bon, le grand Henri, son rival à la guerre. Mais tous les historiens, les Papistes comme les Protestans, disent que le Duc de Parme fut fidele, autant que soumis, à son Prince; en même temps qu'il remplit toujours avec la plus scrupuleuse exactitude tous les engagemens qu'il prit avec les peuples des Pays-Bas qu'il soumit par la force de ses armes.



HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

1593.

Le Comte de Mansfeldt est nommé gouverneur.

APRÈS la mort du Duc de Parme, Philippe II confia le gouvernement des Pays-Bas au Comte Pierre-Ernest de Mansfeldt; il lui ordonna d'envoyer sans délai une armée au secours de la ligue & d'en donner le commandement au Comte Charles, son fils; qui, incontinent après, partit à la tête de six mille hommes d'infanterie & de mille chevaux. Ce fut tout ce qu'on put rassembler, encore fallut-il les prendre parmi les troupes employées à la défense du pays. Ce corps de troupes se joignit à l'armée de la ligue,

Liv. XXIII. 1593.

qui se trouva alors forte de quinze mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux, dont le Duc de Mayenne conserva le commandement en chef.

Siége de Noyon.

Ce général commença ses opérations par le siége de Noyon, qu'il poussa avec tant de vigueur, qu'il s'en rendit maître avant que le Roi pût venir à son secours. Il soumit ensuite avec la même facilité plusieurs autres places peu considérables de la basse Picardie ; mais peu après ces succès le Comte Charles ramena ses troupes dans les Pays-Bas. Les opérations de la guerre furent alors interrompues, & l'on entama en France quelques négociations, dont le Roi d'Espagne espéroit retirer plus d'avantage que de la continuation de la guerre & même des succès que pourroient avoir ses armes.

Assemblée des états de la ligue.

Ce Prince avoit, pendant plusieurs années, prodigué ses trésors & le sang de ses sujets, pour fomenter en France la guerre intestine, dans l'espérance qu'elle lui fourniroit l'occasion favorable de s'emparer de la souveraineté de ce beau royaume ; mais depuis quelque temps son impatience étoit devenue plus grande, & il avoit résolu d'essayer s'il ne pourroit enfin parvenir à réaliser l'espoir séduisant qui l'animoit depuis si

ong-temps. Ç'avoit été dans cette vue que
ſon ambaſſadeur avoit ſollicité pluſieurs fois Liv.XXIII
le Duc de Mayenne de convoquer les états 1593.
généraux du royaume, pour qu'ils déclaraſſent quel feroit le Prince auquel ils voudroient déférer la couronne. Mais Mayenne, qui n'avoit pas perdu l'eſpoir de l'obtenir pour lui-même, qui ſe flattoit de trouver quelques occaſions favorables pour faire réuſſir ſes deſſeins, & qui ne pouvoit ſupporter l'idée de voir ſa nation ſoumiſe à la domination Eſpagnole, avoit, pendant pluſieurs ſemaines, éludé ſous différens prétextes de ſouſcrire à la convocation des états que ſollicitoit l'Eſpagne : voyant cependant que Philippe inſiſtoit; que rien ne pouvoit le faire changer, il avoit enfin acquieſcé à ſa demande, &, en qualité de Lieutenant-général du royaume, convoqué les états à Paris, pour le vingt-ſix Janvier de l'an mille cinq cens quatre-vingt-treize. Philippe nomma, pour y aſſiſter en ſon nom, le Duc de Feria, & Mendoza, célebre juriſconſulte; il s'étoit flatté que par leur influence & celle du Cardinal Placenza, légat du Pape, qui devoit auſſi y aſſiſter, il pourroit parvenir à engager les états à abolir la loi ſalique & placer ſur le trône ſa fille Iſabelle.

Liv. XXIII 1593.

Mais il ne fut pas long-temps à s'appercevoir combien ſes miniſtres en France l'avoient trompé, ou plutôt combien ils s'étoient fait illuſion à eux-mêmes. Ni l'argent qu'il avoit fait diſtribuer ſecrétement pour augmenter le nombre de ſes partiſans, ni les armées qu'il avoit employées à ſi grands frais pour ſoutenir les ligueurs, n'avoient pas produit ſur eux tout l'effet qu'il en attendoit; quelques-uns des plus fanatiques ſeulement, & quelques perſonnes de la lie du peuple, avoient donné croyance à ſes proteſtations de zele pour la religion : ceux-ci même ceſſerent d'être dupes, & virent que ce n'étoit ni leur intérêt ni celui de la religion, mais le ſien propre, qui le faiſoit agir. La propoſition faite par ſes ambaſſadeurs prouvoit aſſez qu'il ne les avoit ſecourus que dans le deſſein de tirer avantage du beſoin qu'ils avoient de ſon aſſiſtance, pour les réduire au nombre de ſes ſujets, & la France au nombre de ſes provinces. Car, quoiqu'il ne leur eût pas fait propoſer de le reconnoître pour leur ſouverain, ils ne mettoient aucune différence entre cette propoſition & celle qu'il leur avoit faite de placer ſur le trône l'Infante Iſabelle, ſa fille. Mayenne les confirmoit ſecrétement dans leur crainte ; mais

comme il confidéroit, ainfi qu'eux, qu'ils ne pourroient fe foutenir contre les efforts d'Henri fans le fecours de l'Efpagne, ils uferent de diffimulation, & cacherent avec le plus grand foin l'éloignement qu'ils avoient pour la propofition que Philippe leur faifoit; ne l'agréant ni ne la rejettant, ils firent paroître beaucoup d'inquiétude fur le choix que le Roi feroit d'un époux pour fa fille, au cas que la couronne lui fût déférée, & infifterent fur ce qu'il ne tombât fur aucun prince étranger.

Philippe, inftruit par fes ambaffadeurs de cette demande des états, confentit de renoncer au deffein de marier fa fille à Erneft, Archiduc d'Autriche, fi ce choix n'étoit pas agréable aux états, & de lui donner pour époux le Duc de Guife. Le Duc de Mayenne, qui ne s'attendoit pas à tant de condefcendance de la part du Roi d'Efpagne, fut fort déconcerté quand les ambaffadeurs de ce Prince produifirent les ordres que leur maître leur avoit envoyés d'acquiefcer à la demande des états & de propofer de donner à fa fille pour époux le Duc de Guife. Outré de ce qu'on le préféroit à fon fils, le Duc de Mayenne réfolut de mettre tout en œuvre pour empêcher l'é-

Liv. XXII. 1593.

lection d'Isabelle ; mais comme il jugeoit qu'il falloit encore feindre, il affecta d'être très-satisfait du choix de son neveu, mais en même-temps il insista pour que l'élection fut différée, jusqu'à ce qu'on eût une armée assez forte pour le faire valoir & dissiper entiérement le parti de Henri ; il prétendoit que l'honneur du Roi d'Espagne, l'intérêt de la Princesse & la sûreté du Duc de Guise y étoient également intéressés. » La ligue « disoit-il, » n'a pas d'armée qu'elle puisse opposer à celle du Roi de Navarre, & il » faut beaucoup de temps pour en mettre » une sur pied qui puisse le combattre avec » avantage. « Les ministres du Roi d'Espagne furent forcés de convenir de la solidité des raisons de Mayenne ; & comme ils sentoient qu'ils ne pourroient pas parvenir à leur but sans son aide, ils consentirent sans beaucoup de difficulté à ce que l'élection d'Isabelle fut retardée. Ce fut ainsi que Mayenne, poussé par son ambition & par le desir de conserver l'indépendance de sa nation, dérangea alors le plan que Philippe avoit formé pour la mettre sous son joug. D'autres événemens qui arriverent depuis, mirent Mayenne même dans l'impossibilité, quand il l'auroit voulu, d'en faciliter l'exécution.

Henri IV n'avoit pas ignoré l'aſſemblée des prétendus états convoqués à Paris, il ſavoit quel en étoit le but ; mais comme il ignoroit en grande partie les diſpoſitions de Mayenne, il craignoit qu'il n'agît de concert avec les Eſpagnols & avoit les plus grandes inquiétudes ſur les conſéquences qu'auroit cette aſſemblée ; car il étoit bien perſuadé que, quoiqu'elle ne repréſentât qu'une très-petite partie du royaume, le Roi d'Eſpagne conſidéreroit ce qu'elle décideroit en faveur de ſa fille comme ſuffiſant pour donner de la ſolidité aux prétentions de cette princeſſe & qu'il emploieroit toute ſa puiſſance pour les appuyer & les faire valoir, quand bien même ſes propres intérêts en devroient ſouffrir dans les Pays-Bas. Dès l'ouverture de l'aſſemblée, Henri avoit fait publier un édit qui la déclaroit illégale ; il avoit auſſi permis aux Seigneurs Catholiques de ſon parti de s'aboucher avec ceux de la ligue, afin d'empêcher les états de Paris d'en venir à quelques extrémités fâcheuſes ; en leur faiſant eſpérer qu'il ſe réconcilieroit inceſſamment avec l'égliſe Romaine.

Liv. XXIII

1593.

Henri rentre dans le ſein de l'égliſe Romaine.

Cette démarche produiſit en quelque ſorte l'effet qu'on en attendoit. La nobleſſe françoiſe du parti de la ligue craignoit beaucoup

Liv. XXIII 1593. d'être ſoumiſe à la domination Eſpagnole ; mais elle ſentoit auſſi que ſi le Roi d'Eſpagne l'abandonnoit, elle ſe verroit forcée de ſe ſoumettre aux armes victorieuſes du Roi de Navarre. Dans la perplexité où elle ſe trouvoit, il y en eut une grande partie qui fit connoître qu'elle ne balanceroit point à reconnoître ce Prince pour ſon Souverain, s'il abjuroit ſes erreurs & rentroit dans le ſein de l'égliſe Romaine. Henri pouvoit d'autant moins alors ſe refuſer à ce qu'on exigeoit de lui, que la démarche qu'on demandoit qu'il fit étoit devenue abſolument néceſſaire. La longueur de la guerre avoit rendu invincibles les préjugés religieux ; le ſentiment de l'honneur, la conſtitution du pays, le ſerment que les ligueurs avoient fait de ne jamais reconnoître pour leur ſouverain un prince hérétique, concouroient à les tenir fortement attachés à leurs préjugés religieux, dans leſquels ils étoient fortement affermis par le légat du Pape, l'archevêque de Lyon & les autres partiſans de l'Eſpagne ; de maniere qu'ils étoient déterminés à perſiſter dans les engagemens qu'ils avoient pris, quelque dangereuſes & funeſtes qu'en puſſent être les conſéquences.

Les délais que Henri avoit apportés à ſa

conversion, avoient formé un obstacle invincible à la soumission des ligueurs, en même-temps qu'ils avoient causé beaucoup de déplaisir à ceux des Catholiques-Romains qui lui étoient restés attachés. Plusieurs d'entre eux n'avoient pris ce parti après la mort du feu Roi que parce que Henri les avoit assurés qu'il ne tarderoit pas à faire son abjuration. Souvent ils l'avoient sollicité de remplir sa promesse ; mais dans le tumulte des armes il lui avoit été facile de trouver des prétextes pour en retarder l'effet. On s'étoit alors contenté des raisons qu'il avoit données pour excuser son retardement, mais la patience des Catholiques étant poussée à bout, ils avoient commencé à soupçonner la bonne foi de Henri, & à croire qu'il n'avoit pas été sincere dans les promesses qu'il leur avoit faites. Quelque braves & courageux qu'ils fussent, & quoique naturellement guerriers, ils commençoient à s'ennuyer de la guerre & à être fatigués de ses travaux. Ils commencerent donc à tenir entre eux des conférences secretes pour aviser au parti qu'ils prendroient, & dans plusieurs de ces conférences ils avoient même mis en délibération, s'ils ne reconnoîtroient pas pour leur Souverain le Cardinal de Bourbon, cousin

Liv.XXIII 1593. de Henri. Henri ſentit alors que le moment critique étoit arrivé, qu'il falloit ſe réſoudre ou à changer de religion ou à renoncer à la couronne, & s'expoſer lui & tous ſes ſujets Proteſtans à la fureur & à la vengeance des Catholiques-Romains de ſon royaume, appuyés du Roi d'Eſpagne, le plus implacable de ſes ennemis. Quelques-uns même des chefs Proteſtans reconnoiſſant de bonne foi que Henri ne pourroit jamais ſe maintenir ſur ſon trône s'il ne renonçoit à ſa croyance, lui conſeillerent de le faire, ſi ſa conſcience le lui permettoit, comme étant le ſeul moyen qu'il eût d'empêcher leur ruine & celle de tous ſes autres ſujets.

Jamais Prince né ſans artifice ne ſe vit dans une ſituation ſi embarraſſante ni auſſi critique que celle où ſe trouvoit Henri; jamais cœur vertueux ne ſe trouva aſſailli à la fois par tant de tentations ſéduiſantes : il avoit de l'ambition; le noble déſir de conſerver la poſſeſſion d'une grande & puiſſante monarchie & de la tranſmettre à ſa poſtérité l'enflammoit, en même-temps qu'il ſouhaitoit avec la plus grande ardeur de délivrer ſon peuple des calamités qui l'affligeoient & qui étoient devenues même inſupportables. De cette maniere l'intérêt de ſon ambition &

celui de ſon cœur ſe trouvoient réunis pour mettre à une rude épreuve ſon intégrité. Liv.XXIII 1593.

Sans plus différer Henri invita les eccléſiaſtiques Catholiques de ſon Royaume à ſe rendre auprès de lui, pour qu'ils l'inſtruiſiſſent des principes de leur croyance : les ayant entendus ſur les différens points qui les ſéparent des Proteſtans, il déclara qu'il étoit ſatisfait & que leurs raiſonnemens l'avoient perſuadé. En conſéquence il aſſiſta à la meſſe dans l'égliſe de St. Denis, y fit, à haute voix, ſa profeſſion de foi, telle que le preſcrit l'égliſe Romaine; & promit de maintenir celle-ci & de la défendre contre toute eſpece d'entrepriſe qu'on voudroit former contre elle.

Cette conduite de Henri fut différemment interprétée par ſes contemporains, ſuivant que ceux qui la jugeoient lui étoient contraires ou favorables, & ſuivant les principes de religion qu'ils avoient adoptés. Les uns diſoient que ce qu'il venoit de faire prouvoit que toute eſpece de religion lui étoit indifférente; qu'on ne devoit regarder ſa converſion que comme une acte d'hypocriſie & de diſſimulation : les autres, lui rendant plus de juſtice, obſervoient que s'il

Liv. XXIII 1593. eût été capable d'ufer, comme on l'accufoit, de diffimulation, il n'auroit pas attendu fi long-temps à faire une démarche que fon intérêt auroit exigé qu'il fît plutôt, & qu'il ne fe feroit pas expofé volontairement, comme il l'avoit fait, au danger de perdre fon trône pour toujours : qu'on ne devoit attribuer les délais qu'il avoit apportés à faire fon abjuration, qu'aux fcrupules de fa confcience & à la délicateffe de fes fentimens ; qu'il n'étoit pas étonnant qu'ayant paffé fa vie dans les camps & au milieu du tumulte de la guerre, il fut peu inftruit des difputes fubtiles des théologiens, & qu'il avoit pu fe faire que fes opinions fur des matieres d'une décifion auffi pénible fe fuffent graduellement pliées à s'accorder avec un intérêt auffi grand que celui qui l'exigeoit; que d'ailleurs, fi l'on confidéroit combien il avoit toujours été fincere & vrai dans toute fa conduite, on devoit fuppofer qu'il n'avoit rien perdu de fon intégrité ; que fes fentimens religieux avoient véritablement éprouvé le changement qu'annonçoit l'acte folemnel qu'il avoit fait, mais que cet acte n'étoit ni feint ni un acte de politique.

Effet de la converfion de Henri.

Mais quels que fuffent les motifs qui fi-

rent agir Henri, sa conversion causa à tous ses sujets la plus grande satisfaction. Epuisés par une longue guerre, dont ils avoient éprouvé toutes les calamités qui en sont inséparables, l'espérance seule de la paix, toute éloignée qu'elle leur paroissoit encore, les ranimoit; leur cœur se livroit à la joie la plus vive. Les prestiges des préjugés de leur religion ne les aveugloient plus sur le caractere de leur Souverain; & ils pouvoient appercevoir & admirer en lui les vertus & les grandes qualités qu'il possédoit & qui devoient les rendre heureux. Liv.XXIII 1593.

Cet événement produisit un effet tout contraire sur les ministres du Roi d'Espagne, sur le Cardinal Légat, & sur le Duc de Mayenne; il leur causa les plus vives alarmes, & ces alarmes devinrent encore plus grandes, lorsqu'ils virent l'effet qu'il produisoit sur le peuple. Non contens de qualifier la conversion du Roi d'action pleine d'artifice, de dire que son intention étoit d'empêcher l'élection d'un Prince Catholique, ils firent prêter serment à un grand nombre de leurs adhérens de ne jamais reconnoître le Prince de Béarn pour leur souverain, si le pape refusoit de ratifier l'acte de son abju-

Liv.XXIII 1593.

ration ; & en même-temps ils employerent tout le crédit qu'ils pouvoient avoir ſur l'eſprit du pontife pour le diſſuader d'accorder à Henri l'abſolution qu'il lui demandoit.

Philippe perſiſte dans ſon deſſein.

La démarche que venoit de faire Henri ne découragea point le Roi d'Eſpagne ; il ne l'avoit pas été par l'oppoſition des états de Paris à ſes déſirs ; il perſiſta donc comme auparavant dans ſon projet, mais il ſentit qu'il avoit fait une faute conſidérable de déclarer qu'il choiſiroit pour gendre le Duc de Guiſe, qui avoit, il eſt vrai, beaucoup de mérite, de modération, mais qui manquoit de puiſſance, & ne pouvoit avoir par conſéquent aucun crédit ſur les eſprits. Dans l'intention de réparer cette faute, Philippe donna ordre à ſes miniſtres en France, d'aſſurer de ſa part le Duc de Mayenne qu'il avoit changé de deſſein, & qu'il préfereroit ſon fils pour gendre, au Duc de Guiſe. Mayenne avoit alors entamé une négociation ſecrete avec Henri ; il la rompit, quand il fut inſtruit des nouvelles intentions du Roi d'Eſpagne : ſon union avec ce Prince & ſes miniſtres devint plus étroite qu'elle ne l'avoit jamais été, & on n'eut plus lieu de douter qu'ils ne miſſent

tout en ufage à l'avenir pour faire réuffir leurs deffeins. (1) Liv. XXIII

Mais il y avoit moins d'apparence que jamais que le Roi d'Efpagne pût parvenir à l'accompliffement de fes défirs : la mort du Duc de Parme l'avoit privé du feul général qu'il auroit pu oppofer au Roi de France ; fon tréfor étoit vuide & fon crédit fi altéré, que les Génois & plufieurs autres capitaliftes Italiens dont il avoit déjà emprunté plufieurs millions, refufoient de lui en prêter davantage. On avoit tenté, fans fuccès, de faire dans les Pays-Bas de nouvelles levées d'hommes ; de maniere que l'armée qu'il y entretenoit, n'avoit pas encore été, depuis le commencement de la guerre, auffi foible qu'elle l'étoit alors. Les arrérages qu'on devoit aux troupes qui la compofoient, étoient fi confidérables, que leurs officiers ne pouvoient plus faire refpecter leur autorité. A leur retour de France, la plus grande partie des foldats Efpagnols avoient abandonné leurs drapeaux, s'étoient choifi parmi eux des officiers, & un commandant en chef ; après 1593. Affaires du Roi d'Efpagne.

(1) Davila, Liv. XIV. De Thou. Liv. CVI. CVII.

Liv.XXIII

1593.

quoi ils s'étoient permis des brigandages de toute efpece dans les provinces méridionales.

Les foldats Italiens & Wallons n'avoient pas tardé à fuivre l'exemple des Efpagnols : dans un pays ouvert, comme l'étoient la Flandre & le Brabant, le pillage étoit facile ; auffi leurs habitans furent-ils impitoyablement pillés. Toutes les fcenes cruelles de dévaftation qu'on avoit vues après la mort de Requefens, fe renouvellerent ; les malheureux Flamands avoient moins éprouvé d'injuftice, de vexation & même de cruautés de la part de l'ennemi, qu'ils n'en éprouverent alors des troupes qu'on avoit envoyées pour les défendre & les protéger.

Siége de Gertrudenberg.

Tous ces défordres offroient au Prince Maurice une occafion favorable d'étendre le territoire de la confédération ; il ne la laiffa point échapper & y employa toute fon activité. Des places que les Efpagnols occupoient encore dans les provinces maritimes, Gertrudenberg étoit celle dont les confédérés fouhaitoient avec le plus d'ardeur de fe refaifir. Il leur étoit même de la plus grande importance d'en chaffer les Efpagnols, tant pour affurer la confervation de Breda, qui étoit pour eux une place de très-grande im-

portance, que pour ôter aux Eſpagnols l'entrée de la Hollande que Gertrudenberg leur donnoit : cette ville, d'ailleurs, gênoit beaucoup le commerce de terre. Liv. XXIII 1593.

Pendant l'hiver le Prince Maurice s'étoit occupé des préparatifs néceſſaires pour faire le ſiége de cette place : au commencement du printemps ſon armée fut aſſez conſidérable pour qu'il pût entrer en campagne & même compter ſur la réuſſite de l'entrepriſe qu'il projettoit ; voulant cependant faire prendre le change à l'ennemi, il dirigea ſa marche vers l'Ecluſe & Dunkerque ; delà vers Bois-le-Duc & Grave. Le Comte de Mansfeldt, trompé par ces feintes, diviſa ſes forces ; alors le Prince ſe rabattit tout d'un coup ſur Gertrudenberg.

Le Comte de Mansfeldt craignoit beaucoup les reproches qu'on pourroit juſtement lui faire, ſi cette ville importante paſſoit au pouvoir des confédérés ; il réſolut donc de mettre tout en uſage pour les forcer à lever le ſiége ; il tira des villes la plus grande partie des troupes qui y étoient en garniſon. Le Prince Maurice s'y attendoit & pouſſoit ſes opérations avec une vigueur extrême ; plus de trois mille pionniers, joints à ſes ſoldats, travailloient jour & nuit à fortifier

Liv. XXIII 1593. ſon camp, tant du côté de la ville que de la campagne; il fit auſſi rompre les digues qui retenoient les eaux de la Meuſe & inonda tout le pays qu'il falloit traverſer pour venir juſqu'à lui. Il fit enſuite ſes approches, &, quand la tranchée fut aſſez avancée, il fit démaſquer ſes batteries en différens endroits; en même-temps que ſes vaiſſeaux battoient la ville du côté de la Meuſe. (2)

La garniſon de Gertrudenberg étoit composée de Bourguignons & de Wallons: ſa réſiſtance fut ſi vigoureuſe, que le Comte de Mansfeldt eut le tems de venir à ſon ſecours; ſon armée étoit une fois plus forte que celle des aſſiégeans; il attaqua leurs lignes dans les différens endroits dont l'inondation lui permettoit d'approcher; mais tous étoient en ſi bon état de défenſe, les ouvrages faits avec tant d'art, les redoutes ſi bien fortifiées, les forts ſi ſolidement conſtruits & ſur-tout ſi bien ſitués à des diſtances convenables pour qu'ils puſſent ſe protéger les uns les autres, que tous les efforts du Comte

(2) La Meuſe à Gertrudenberg peut être conſidérée comme un bras de mer; elle porte les plus gros vaiſſeaux.

reſterent ſans effet. Son camp même fut auſſi attaqué par la garniſon de Breda, qui lui tua beaucoup de monde. Ayant pris le parti de ſe retirer, Gertrudenberg capitula peu de temps après, à des conditions très-avantageuſes pour les habitans, & très-honorables pour la garniſon; à l'exception cependant de ceux de ſes ſoldats qui furent reconnus pour avoir quelques années auparavant livré la ville aux Eſpagnols, & qui ſubirent le châtiment que méritoit leur trahiſon. Liv. XXIII 1593.

Pour réparer ſon honneur en uſant de repréſailles, le Comte de Mansfeldt étoit venu inveſtir le fort de Crevecœur, poſte important, qui appartenoit aux confédérés. Mais le Prince Maurice ne lui donna pas le temps de s'en rendre maître; il marcha avec tant de célérité, qu'il arriva avant que le Comte eut achevé ſes lignes; de maniere qu'il ſe porta avec toute ſon armée entre elles & le fort. Son armée étoit bien inférieure à celle des Eſpagnols, cependant il obligea Mansfeldt à renoncer à ſon deſſein & à ſe retirer.

Durant le reſte de la campagne, le Comte reſta ſur la défenſive : il n'arriva cette année dans les Pays-Bas aucun autre événement di-

Liv. XXIII

1594.

Ernest Archiduc d'Autriche, prend le gouvernement des Pays-Bas.

gne que nous en fassions mention. (3) A la mort du Duc de Parme, le Roi d'Espagne n'avoit confié au Comte de Mansfeldt le gouvernement des Pays-Bas, que dans l'intention de le donner à Ernest, Archiduc d'Autriche. Ce Prince arriva à Bruxelles au commencement de l'année mille cinq cens quatre-vingt-quatorze, & y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie & de satisfaction. Son caractere étoit doux, il avoit des manieres affables & une opinion modeste de lui-même; mais il étoit sans capacité, & manquoit sur-tout de cette vigueur d'esprit qu'exigeoit la situation critique des affaires. Comme il sentoit son inexpérience dans le métier de la guerre, il se flatta de l'espoir de ramener les confédérés par la voie de la persuasion, & de pouvoir, par la force de ses raisonnemens, les engager à reprendre le joug qu'ils avoient secoué; sa confiance étoit si grande, qu'il invita les états des Provinces-Unies à lui envoyer des députés pour traiter de la paix. Cette invitation fut non-seulement rejettée, mais les états accompagnerent leur refus d'une déclaration formelle

(3) Bentivoglio & Grotius; Liv. III.

de n'entendre à aucune eſpece d'accommodement. » Comme ils avoient appris par l'ex- Liv.XXIII
» périence, diſoient-ils, qu'ils ne pouvoient 1594.
» avoir aucune confiance dans le Roi d'Eſ-
» pagne, ils ne vouloient entrer avec lui
» dans aucun traité de réconciliation; étant
» fortement réſolus de conſerver leur liber-
» té, & de perdre plutôt la vie que de re-
» prendre le joug peſant & inſupportable
» dont ils s'étoient ſi heureuſement déli-
» vrés. "

S'il eſt vrai, comme les hiſtoriens Hollandois le rapportent, qu'on eût alors découvert deux émiſſaires que les miniſtres du Roi d'Eſpagne avoient envoyés pour aſſaſſiner le Prince Maurice, on ne doit pas être ſurpris que les états aient mis tant d'aigreur dans leur réponſe à l'Archiduc. D'ailleurs, les provinces confédérées ne s'étoient pas encore vues dans une ſituation auſſi avantageuſe que celle où elles ſe trouvoient alors; elles ſavoient auſſi que Philippe étoit beaucoup plus occupé du deſſein d'acquérir la poſſeſſion du royaume de France, que du ſoin de les remettre ſous ſon obéiſſance; & il étoit probable que cette entrepriſe chimérique auroit conſumé toutes ſes forces, avant qu'il ſe

Liv. XXII fût apperçu de l'inconféquence de fa conduite.

1594. Affaire de France.

La converfion du Roi de France avoit produit pour lui dans fon royaume les plus heureux effets, & par conféquent les plus contraires aux vues du Roi d'Efpagne.

Les habitans de Meaux furent les premiers qui envoyerent affurer leur Souverain de leur foumiffion ; peu après les Parifiens lui ouvrirent leurs portes ; à l'exemple de la capitale, qui avoit toujours été le fiége principal de la ligue, Rouen, Lyon & toutes les grandes villes reconnurent Henri pour leur Monarque. Sa conduite à leur égard étoit, on ne peut pas plus, convenable pour donner plus de chaleur au zele de fes fujets, dont il recevoit tous les jours des preuves éclatantes. Depuis plufieurs années ce bon Prince avoit effuyé de leur part les plus cruels outrages, on pourroit même dire les plus grands affronts ; mais fon ame étoit trop élevée pour que le fentiment de vengeance pût entrer dans fon cœur ; l'idée de punir ceux qui mettoient bas les armes lui faifoit horreur ; il recevoit leurs foumiffions avec tant de bonté & d'un air fi affable, qu'en augmentant leur repentir il les forçoit à l'aimer avec plus d'ardeur qu'ils ne l'avoient haï

aupara-

auparavant; en même-temps qu'il engageoit les autres par cette conduite à suivre leur exemple. Liv. XXIII 1594.

Tous ceux qui vouloient se soumettre, obtenoient de lui les conditions les plus favorables : il confirmoit leurs priviléges, comme s'ils n'eussent rien fait qui méritât qu'il les leur ôtât; s'il prenoit quelques engagemens, il les réalisoit avec la plus grande fidélité; enfin, pour tranquilliser ceux qui auroient encore pu craindre sa vengeance, il fit publier une amnistie générale. C'étoit ôter tout prétexte à ceux qui persistoient encore dans leur révolte, & faire connoître que si la tranquillité publique n'étoit pas par-tout également rétablie, c'étoit à leur obstination qu'il falloit s'en prendre.

Motifs qu'a Philippe de continuer la guerre.

De si sages mesures, une conduite aussi prudente qu'elle étoit magnanime, affoiblirent tellement les forces de la ligue, que Philippe & le Duc de Mayenne ne pouvoient plus avoir la plus légere espérance de réussir dans leurs desseins; on a même peine à concevoir comment l'un & l'autre auroient pu encore avoir quelqu'espoir de parvenir à leur but. Mais Mayenne s'étoit engagé si avant avec les Espagnols, qu'il ne savoit comment se tirer avec honneur de la situation critique

Liv.XXIII 1594.

où il se trouvoit; sur-tout après avoir solemnellement fait serment, avec plusieurs autres chefs de son parti, de ne jamais reconnoître Henri pour Souverain qu'il n'eût reçu l'absolution du Pape. Le Roi d'Espagne n'espéroit plus, sans doute, de placer sur la tête de sa fille Isabelle la couronne de France; mais sa haine pour Henri étoit tellement implacable, qu'elle l'animoit encore contre lui lors même qu'il se trouvoit dans l'impuissance de la satisfaire. D'ailleurs, Philippe jugeant du cœur de Henri par le sien, le considéroit comme un ennemi irréconciliable, qui n'oublieroit jamais le mal qu'il lui avoit fait & celui qu'il avoit voulu lui faire. Il n'ignoroit pas aussi que Henri avoit de justes prétentions sur le royaume de Navarre, que Ferdinand le Catholique avoit enlevé à ses ancêtres, par force & par adresse; il craignoit donc que Henri, après avoir triomphé de ses propres sujets & rétabli dans son royaume la tranquillité, n'entreprit de recouvrer la Navarre, ou pour s'en indemniser, n'attaquât les domaines de l'Espagne dans les Pays-Bas.

Déterminé par ces considérations, Philippe résolut de continuer la guerre en France, de joindre ses forces à celles du Duc de

Mayenne, & de se rendre le maître du plus grand nombre des places qu'il pourroit sur les frontieres de la France du côté des Pays-Bas.

Liv. XXIII 1594.

Siége de Capelle.

Ayant instruit de ses intentions l'Archiduc Ernest, celui-ci envoya au commencement du printemps le Comte de Mansfeldt avec une armée de douze mille hommes dans la Picardie. Mansfeldt commença son expédition, le neuvieme Mai, par le siége de la Capelle, petite ville de la Thiérache, qui, attaquée lorsqu'elle s'y attendoit le moins, fit peu de résistance.

Siége de Laon.

Henri IV, instruit de l'entreprise des Espagnols sur la Capelle, marcha à la tête de son armée vers cette place, dans l'intention de leur en faire lever le siége; mais quelque diligence qu'il fît, il ne put arriver avant qu'elle eût capitulé : les Ducs de Nevers & de Bouillon l'ayant joint dans sa marche, & son armée se trouvant alors forte de douze mille hommes d'infanterie & de deux mille chevaux, il résolut de tenter quelque entreprise importante, qui le dédommageât de la perte de la Capelle. Une des villes les plus considérables alors de cette partie de la France, étoit Laon; cette ville étoit grande, bien fortifiée & pourvue

Liv. XXIII. 1594.

abondamment de toutes les chôses nécessaires pour faire une longue résistance. Du Bourg, un des plus braves officiers de la ligue, commandoit dans la place : sa garnison étoit nombreuse ; il y avoit aussi dans Laon un grand nombre de gentilshommes qui tenoient encore au parti de la ligue ; le Comte de Somerive, fils puiné du Duc de Mayenne, ètoit à leur tête. Ces considérations, loin de détourner Henri de faire le siége de Laon, rendoient plus vif le désir qu'il avoit de la soumettre. Plus cette entreprise lui présentoit de difficultés, plus il avoit de motifs pour la tenter. Il investit la place & fit toutes ses opérations avec cette vigilance active qui lui étoit ordinaire. Les assiégés les traverserent autant qu'ils le purent ; dans plusieurs sorties qu'ils firent avant que le Roi eût pu mettre ses soldats à l'abri de leurs attaques, ils en tuerent plus de quatre cens. Mais ce qui inquiétoit le plus les assiégeans, c'étoit le voisinage de l'armée Espagnole, qui avoit été jointe par celle de Mayenne, qui la commandoit en chef. Philippe lui avoit donné ce commandement, afin de l'empêcher de faire son accommodement avec le Roi.

Vaines tentatives pour faire lever le siége.

Mayenne avoit plusieurs motifs d'agir dans cette occasion avec la plus grande vigueur ;

il fentoit que pour relever le courage abattu de ceux de fon parti, il falloit qu'il fît quelque action d'éclat ; Laon étoit la ville la plus confidérable de toutes celles qu'il avoit encore en fa poffeffion ; outre fon fils & plufieurs de fes plus fideles amis qui y étoient renfermés, il y avoit laiffé fes effets les plus précieux, parce qu'il confidéroit cette place, comme celle où ils couroient le moins de danger de tomber au pouvoir de l'ennemi. Sans perdre de temps, il marcha donc à fon fecours ; il avoit à peu près autant d'infantérie que Henri, mais bien moins de cavalerie ; & pour empêcher que le Roi ne tirât avantage de cette fupériorité, il fit marcher fon armée vers le côté de la ville qui regardoit un bois confidérable, où la cavalerie ennemie ne pourroit agir. Henri l'avoit prévenu, il s'étoit rendu maître du bois & y avoit placé une partie de fes troupes. Mayenne les fit d'abord reculer ; mais le Roi leur ayant envoyé un renfort, elles revinrent à la charge, reprirent leur pofte & fe défendirent avec la plus grande bravoure contre les foldats vétérans Efpagnols ; mais, malgré tous leurs efforts, elles auroient été obligées de fe retirer une feconde fois, fi la cavalerie du

Liv. XXIII. 1594.

Roi, commandée par le Baron de Biron, (4) alors Maréchal de France, étant venu à leur secours, n'eût mis pied à terre & combattu à leur tête. Le Roi arriva peu de temps après avec la plus grande partie de son armée, & si le terrein l'eût permis, l'action eut été générale ; mais étant fort coupé de bois, il n'y eut que des escarmouches, dont l'avantage fut tantôt pour les troupes du Roi, tantôt pour celles du Duc. Celui-ci voyant, que la nuit approchoit, fit retirer ses troupes à quelque distance du bois, parce qu'il craignoit que la cavalerie ennemie tournant le bois ne tombât sur son arriere-garde.

Si la nature du terrein priva le Roi dans cette journée d'une partie de l'avantage que lui donnoit la supériorité de sa cavalerie, cette même supériorité lui servit beaucoup pour forcer l'ennemi à abandonner tout-à-fait le dessein de secourir Laon. Mayenne étoit obligé de tirer ses subsistances de différentes villes éloignées de son camp ; avant d'y arriver, il falloit que ses convois traversassent

(4) Son pere avoit été tué depuis peu au siége d'Epernai.

pendant plusieurs lieues un pays entiérement ouvert, & étoient enlevés par les gros partis de cavalerie du Roi, qui battoient continuellement la campagne. Envain Mayenne les faisoit marcher de nuit, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, ils ne pouvoient échapper à la vigilance active du Duc de Longueville & du Maréchal de Biron, que le Roi avoit chargés de ces petites expéditions. Toujours en mouvement, ils se portoient sur les passages ; & comme ils avoient pour eux la supériorité du nombre, aucune des escortes que Mayenne envoyoit au-devant de ses convois ne pouvoit tenir devant eux, ou s'ils vouloient faire quelque résistance, ils étoient attaqués avec tant de vigueur, qu'ils étoient toujours obligés de chercher leur salut dans la fuite. Enfin, voyant que son armée souffroit beaucoup du manque de subsistance, il prit le parti de décamper. S'il étoit difficile de le faire à la vue d'un ennemi qui par la grande supériorité de sa cavalerie, pouvoit le harceler continuellement dans sa retraite, il étoit également impossible de se maintenir plus longtemps dans un poste où il auroit fallu périr de faim & de misere, ou se résoudre à mettre bas les armes.

Liv.XXIII

1594.

Belle retraite du Duc de Mayenne.

Mayenne avoit été malheureux dans presque toutes ses entreprises, & sa réputation en avoit beaucoup souffert; mais dans cette occasion il donna une preuve éclatante de son expérience consommée dans le métier de la guerre, comme aussi d'un courage & d'une fermeté d'ame à toute épreuve; les dispositions qu'il fit pour assurer sa retraite, furent si sages, & l'ordre de bataille dans lequel marchoient ses troupes si bien concerté, qu'en quelqu'endroit que le Roi les attaquât avec sa cavalerie, il ne pouvoit les entamer. Mayenne marchoit à pied à la tête de son avant-garde, & se faisoit autant admirer par sa contenance fiere, que redouter par son courage; en même temps qu'il veilloit à tout comme général, il combattoit par-tout comme soldat. De cette maniere il s'avança jusqu'à un défilé étroit, où il avoit fait placer de l'artillerie pour en assurer le passage; cette artillerie en imposa au Roi, qui fit faire halte à ses troupes, & cessa de troubler la retraite du Duc, qui continua sa marche jusqu'à la Fere, sans que l'ennemi l'inquiétât.

Laon capitule.

Henri reprit alors les opérations du siége; les assiégés étoient sans espoir d'être secourus, & cependant ils se défendirent encore

quelque temps; mais voyant que leur nombre étoit considérablement diminué, ils offrirent de rendre la place, si le Roi vouloit accorder à la garnison & au Comte de Somerive les honneurs de la guerre. Henri y consentit, tant pour ménager le sang de ses sujets, que pour empêcher la ruine totale des fortifications d'une ville qu'il étoit de son intérêt de conserver en bon état. La capitulation fut signée le vingt-deuxieme de Juillet; toutes les conditions en furent exécutées, de la part du Roi, avec la plus grande exactitude; & ce Prince, loin de marquer le plus léger ressentiment de la longue résistance qu'il venoit d'essuyer, voulut profiter de cette occasion pour donner au Duc de Mayenne un témoignage de son estime, en traitant son fils avec beaucoup de considération & même d'amitié.

Liv. XXIII. 1594.

Le Duc de Guise se soumet.

Tant de bonté, jointe à tant d'héroïsme & de magnanimité, avoit pour les ennemis de Henri des charmes auxquels il étoit bien difficile qu'ils résistassent. La réduction de Laon & le traitement favorable qu'avoient reçu de lui ses habitans & sa garnison, furent suivis de la reddition volontaire de Château-Thierri, d'Amiens & de Cambrai. Le Duc de Lorraine qui s'étoit déclaré pour

Liv. XXIII
1594.

la ligue, l'abandonna & préféra de vivre en bonne intelligence avec un Prince pour qui la fortune se déclaroit & dont le mérite avoit produit une révolution aussi étonnante. Le Duc de Guise, dans le cœur duquel les Espagnols avoient allumé par leurs promesses un grand désir de la royauté, & qui s'étoit vu ensuite négligé par eux au moment même où il croyoit n'avoir qu'un pas à faire pour monter sur le trône, fit aussi son traité particulier avec le Roi, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer; il lui livra Rheims, Rocroix, Vitry & plusieurs autres villes de la Champagne, & le Roi lui donna le gouvernement de la Provence. (5)

Le Prince Maurice assiége Groningue.

Tandis que ces événemens si contraires aux vues du Roi d'Espagne étoient arrivés en France, le Prince Maurice avoit formé le siége de Groningue. C'étoit certainement de toutes les entreprises dont il s'étoit chargé, la plus difficile. Quoique toutes les places qui environnoient cette ville, appartinssent à la confédération, Verdugo, officier

(5) D'Avila Liv. XIV. De Thou Liv. CI. Meteren Liv. XIII. Bentivoglio an. 1594. Mém. de Sully Liv. VI.

Espagnol d'une grande expérience, qui en étoit gouverneur, l'avoit maintenue dans l'obéissance du Roi d'Espagne; il avoit, il est vrai, été soutenu par ceux des habitans qui suivoient la communion de Rome; & comme le nombre des Catholiques-Romains étoit beaucoup plus grand que celui des Protestans, ceux-ci n'avoient pu rien entreprendre en faveur de la confédération : néanmoins les Catholiques, aussi jaloux de leur liberté que les Protestans, n'avoient pas voulu consentir à recevoir dans leurs murs aucune garnison Espagnole. Trois mille d'entre eux avoient pris les armes, &, chargés de la défense de leur ville, ils avoient consenti seulement que neuf cens soldats des troupes étrangeres du Roi d'Espagne prissent leurs quartiers dans les fauxbourgs.

Liv. XXIII
1594.

Depuis long-temps le Prince Maurice s'occupoit du dessein de se rendre maître de Groningue; il avoit considéré que l'acquisition de cette place étoit d'autant plus importante, que c'étoit la seule de cette partie des provinces confédérées qui fût encore au pouvoir des Espagnols, & qu'elle leur ouvroit l'entrée des provinces du Nord. Verdugo n'avoit rien négligé pour mettre Groningue à couvert de toute entreprise. Dans plusieurs sanglantes

Liv. XXIII rencontres entre ſes troupes & celles des Etats, l'avantage avoit toujours été pour celles-ci; mais elles n'avoient dû leur ſuccès qu'à la ſupériorité du nombre, & non au défaut de courage & de conduite de Verdugo. Le Prince Maurice, toujours puiſſamment ſecondé par ſon couſin le Comte Guillaume de Naſſau, avoit enfin réduit Verdugo à la néceſſité de quitter la province, & s'étoit rendu maître de tous les paſſages par leſquels la ville de Groningue pouvoit tirer des renforts de troupes & des ſubſiſtances.

1594.

Les habitans n'avoient pas négligé d'inſtruire l'Archiduc du danger qui les menaçoit, & à leur ſollicitation l'Empereur s'étoit intéreſſé pour eux auprès du Roi d'Eſpagne: il lui avoit repréſenté que, quoique les habitans de Groningue déſiraſſent ardemment de lui reſter fideles, ils ſeroient forcés, ſi l'on n'envoyoit promptement une armée à leur ſecours, d'ouvrir les portes de leur ville à l'ennemi; qu'il devoit conſidérer que leur attachement à ſes intérêts leur avoit fait eſſuyer beaucoup plus de peines & de fatigues qu'à aucuns de ſes autres ſujets. Philippe avoit reçu favorablement ces repréſentations, & avoit fait une réponſe très-flatteuſe à la requête des habitans de Groningue; il avoit

même envoyé ordre à l'Archiduc de s'occuper des moyens de les fecourir de préférence à tout autre objet. L'Archiduc étoit alors dans l'impoffibilité de le faire ; la plus grande partie de fes troupes étoit employée fur les frontieres de France, & celles qu'il avoit confervées, s'étant mutinées contre leurs officiers, parce qu'elles n'étoient pas payées, refufoient d'obéir aux ordres même de l'Archiduc.

Le Prince Maurice put donc commencer le fiége de Groningue, fans craindre d'être traverfé dans fes opérations par les Efpagnols ; mais dans cet état de fécurité, fuivant les regles que fa prudence ordinaire lui prefcrivoit, il ne fe contenta pas feulement de fortifier fes lignes, mais il s'affura encore, par de bonnes fortifications qu'il fit élever, des paffages qui conduifoient des provinces méridionales à fon camp. Pour ménager le fang de fes foldats, il ouvrit la tranchée à une diftance affez éloignée ; fi par-là il retarda fa conquête, il en retira l'avantage de conferver la vie à un grand nombre de fes foldats, qui auroient pu périr s'il eût commencé fes approches plus près de la ville. Le trois de Juin fes batteries commencerent à tirer, & en peu de temps les ouvrages du dehors furent entiérement

Liv. XXIII 1594.

ruinés. Les aſſiégés, alarmés de la rapidité des opérations de l'ennemi, appellerent à leur ſecours les troupes étrangeres, qui étoient en quartier dans les fauxbourgs. La place fut défendue avec beaucoup d'habileté & avec une intrépidité étonnante pendant pluſieurs ſemaines; il y eut de part & d'autre beaucoup de ſang répandu; mais les aſſiégeans étant enfin parvenus à faire ſauter un ravelin qui étoit la principale défenſe de la ville, les aſſiégés commencerent à ſe décourager. Ils ſe plaignoient ſans aucun ménagement de ce que le Roi d'Eſpagne abandonnoit à l'ennemi, comme il le faiſoit, des ſujets qui s'étoient ſi fort diſtingués de tous les autres par leur attachement & leur fidélité.

Depuis longtems van Balen, leur premier magiſtrat, étoit fort mécontent du gouvernement Eſpagnol; il profita avec beaucoup d'adreſſe de l'occaſion que lui offroient les diſpoſitions de ſes concitoyens, & mit tout en uſage pour les confirmer dans le reſſentiment que leur inſpiroit l'ingratitude du Roi d'Eſpagne à leur égard. Il leur repréſenta qu'il y auroit de la folie à ſe flatter plus longtems d'être ſecouru par un Prince plus jaloux de conquérir les domaines des autres que de conſerver les ſiens; il leur peignit avec les

couleurs les plus noires les maux affreux qu'ils auroient à endurer, si, s'obstinant à faire une plus longue résistance, ils prolongeoient le siége, ou si, par leur obstination à vouloir se défendre plus longtems, il arrivoit que leur ville fût prise d'assaut : s'étendant ensuite sur les avantages qu'ils retireroient de leur accession à l'union d'Utrecht, il s'efforça de leur faire sentir que s'il étoit pour eux désirable de se soustraire à un joug étranger, il leur seroit infiniment plus avantageux de se soumettre aux généreux ennemis qui les assiégeoient, que d'être même délivrés des horreurs du siége.

Les exhortations de van Balen produisirent le plus grand effet, même sur les Catholiques-Romains : depuis longtems leur religion étoit le seul lien qui les attachoit au gouvernement Espagnol; l'indignation qu'excitoit en eux la négligence de Philippe à les secourir, avoit brisé entiérement ce lien, & ils avoient le desir le plus vif d'acquérir cette liberté civile qui étoit la source de la prospérité & du bonheur des provinces confédérées.

Groningue s'unit à la confédération.

Les habitans de Groningue déterminés par des motifs aussi puissans envoyerent des députés au camp des assiégeans, pour traiter de la reddition de leur ville. Ils obtinrent du

Liv. XXIII 1594. Prince Maurice les conditions les plus avantageuses. Dès ce moment Groningue fut déclarée membre de l'union d'Utrecht; tous les priviléges, ainsi que toutes les exemptions dont ses habitans avoient toujours joui leur furent conservés; on ne changea rien au gouvernement civil; & la liberté de conscience fut établie, avec la restriction cependant que la religion Réformée seroit la seule dont l'exercice seroit public. Les habitans de Groningue s'engagerent de leur côté à reconnoître l'autorité souveraine des Etats, à se soumettre aux loix générales de l'Union, à payer leur part des dépenses publiques & à recevoir dans leurs murs, quand les Etats le jugeroient nécessaire, les troupes qu'ils leur enverroient. On permit aux troupes du Roi d'Espagne de sortir avec armes & bagages & de se retirer par-tout où elles voudroient. La capitulation fut signée le vingt-troisieme juillet, & le même jour le Prince Maurice entra dans la ville; il y resta jusqu'à ce que certains articles de la capitulation furent exécutés, en donna le gouvernement au Comte Guillaume de Nassau, son parent, & en partit ensuite pour se rendre à la Haye (6).

(6) Meteren Liv. XVII. Bentivoglio Part. III. Liv. I. Grotius Liv. III.

Tandis que la puiſſance du Roi d'Eſpagne s'affoibliſſoit de jour en jour dans les provinces maritimes, le déſordre & la confuſion régnoient dans le Brabant. Les troupes Walonnes & Eſpagnoles étoient rentrées dans leur devoir; mais pour les y déterminer, il avoit fallu leur payer ce qui leur étoit dû de leur ſolde, & ce n'avoit été qu'avec beaucoup de peines que l'Archiduc s'étoit procuré l'argent néceſſaire pour cela. Les troupes Italiennes, auxquelles il étoit auſſi dû de très-gros arrérages, réſolurent d'uſer des mêmes meſures dont les Eſpagnols & les Walons s'étoient ſervis avec tant de ſuccès. Pluſieurs de leurs officiers même approuverent cette réſolution; en conſéquence ces mutins s'emparerent de la ville de Sichen, où pluſieurs d'entre eux étoient en quartier. Les ſoldats de toutes les garniſons des villes voiſines ſuivirent leur exemple, & les ayant joints, ils formerent un corps d'environ deux mille hommes, tant cavaliers que fantaſſins.

Liv. XXIII

1594.

Mutinerie des ſoldats Eſpagnols & Italiens.

Non contens de mettre à contribution le pays voiſin, ils ſe répandirent dans tout le Brabant, pouſſerent leurs incurſions juſqu'aux portes de Bruxelles, où réſidoit l'Archiduc; pillerent & traiterent le peuple avec autant d'inhumanité que s'ils euſſent été en pays en-

Le Prince Maurice les favoriſe.

Liv. XXIII
1594.
nemi. L'Archiduc, après avoir employé en vain la voie de la perſuaſion pour les faire rentrer dans leur devoir, ſe vit forcé d'avoir recours à la force des armes pour les y contraindre. Il envoya contre eux Louis de Velaſco, & lui ordonna d'aller avec les troupes Eſpagnoles, dont il venoit d'acheter la ſoumiſſion, les aſſiéger dans Sichen. Dès le commencement de cette ſédition le Prince Maurice avoit offert aux ſéditieux un aſile dans les provinces-unies, & ils avoient répondu à cette invitation qu'ils ne rejettoient point cette offre, mais qu'avant de l'accepter, ils étoient réſolus de ſe défendre dans Sichen contre les troupes Eſpagnoles, auſſi longtems qu'ils le pourroient. Leur défenſe en effet fut très-vigoureuſe, ils firent pluſieurs ſorties dans leſquelles il y eut beaucoup de monde de tué, tant de leur côté que de celui des aſſiégeans. Mais les aſſiégés voyant que la place étoit trop foible pour pouvoir faire une plus longue réſiſtance contre un ennemi qui leur étoit infiniment ſupérieur, ils prirent le parti de l'abandonner, & de ſe retirer ſous les murs de Breda & de Gertrudenberg, où les ſujets de la république leur apportoient toutes les proviſions dont ils pouvoient avoir beſoin. Un traitement auſſi ſingulier de la

part d'un ennemi avoit pour principe le désir de prolonger leur révolte; mais le Prince Maurice ne fit auprès d'eux aucunes tentatives pour les engager à entrer au service des Etats; il souffrit même que l'Archiduc leur envoyât un député pour traiter avec eux, & lorsqu'après une longue négociation ils furent convenus de prendre leurs quartiers à Tirlemont, & d'y rester jusqu'à ce qu'on les eût satisfaits, le Prince ne s'opposa point à leur départ. Ils avoient exigé que l'Archiduc leur envoyât en ôtage pour sûreté de ses promesses un gentil-homme Espagnol. Les finances du Roi d'Espagne étoient alors dans un si grand désordre, que, ne pouvant point payer les arrérages dûs à ces séditieux, on fut obligé de les laisser à Tirlemont dans l'inaction presque toute une année (7).

Liv. XXIII
1594.

Mort de l'Archiduc Ernest.

Avant l'expiration de ce terme, l'Archiduc Ernest fut attaqué d'une fievre étique, qui le mit au tombeau le vingtieme Février mille sept cens quatre-vingts-quatorze, dans la quarante-deuxieme année de son âge. Il nomma en mourant le Comte de Fuentes

(7) Grotius Liv. III. Meteren Liv. XVII. Bentivoglio Part. III. Liv. I.

Liv.XXIII pour lui ſuccéder dans le gouvernement général des Pays-Bas; ſon choix fut ratifié

1594. peu de temps après par le Roi d'Eſpagne. Fuentes avoit été envoyé dans les Pays-Bas, peu de temps avant la mort du Duc de Parme, & conformément à l'intention du Roi, il avoit été chargé de la partie principale de l'adminiſtration, ſous le Comte de Mansfeldt & l'Archiduc Erneſt. Il avoit conſeillé, ou plutôt il avoit forcé le premier à publier un édit barbare, pour qu'on mît à mort tous les priſonniers qu'on feroit. Les ſoldats du Roi, qui dans les incurſions qu'ils faiſoient dans les Provinces-Unies ſe contentoient auparavant de lever des contributions, furent autoriſés par ce même édit à mettre tout à feu & à ſang.

Les Etats avoient publié de leur côté une eſpece de manifeſte, dans lequel, après avoir exprimé toute l'horreur que leur inſpiroit l'édit cruel du Comte de Mansfeldt, ils déclaroient que ſi dans un temps qu'ils limitoient, il ne le révoquoit pas, ils uſeroient de repréſailles, & que leurs troupes en uſeroient à l'égard des ſujets du Roi, comme les ſiennes en uſeroient à l'égard de ceux de la république. Fuentes avoit ſollicité l'édit ſous le prétexte de rétablir prompte-

ment la tranquillité dans les Pays-Bas. Le peu de ſuccès qu'avoient eu les moyens violens qu'avoit employé le Duc d'Albe, ſon parent, auroit dû convaincre Fuentes, qu'eu égard au degré de force qu'avoit acquis la confédération, de pareils moyens, loin de mettre fin aux calamités de la guerre, ne pouvoient que les perpétuer, en les aggravant. Le Comte de Mansfeldt ne tarda pas à en faire la triſte expérience, & les maux que produiſit ſon édit furent ſi grands, qu'il prit enfin le parti de le révoquer, ou, au moins, donna des ordres pour empêcher qu'on ne s'y conformât.

Mécontentemens de la nobleſſe Flamande.

La grande influence que Fuentes avoit dans toutes les affaires du gouvernement, avoit indiſpoſé toute la nobleſſe Flamande; elle s'étoit plainte amerement, comme elle l'avoit fait du temps du Cardinal Granvelle, de ce qu'on la laiſſoit dans l'inutilité, & quelque temps avant la mort de l'Archiduc Erneſt elle avoit fait paroître ſon mécontentement d'une maniere aſſez éclatante; mais ce mécontentement devint encore plus grand, quand le Comte de Fuentes fut reconnu gouverneur général. Ce fut alors qu'elle connut combien peu avoient été ſinceres les promeſſes que le Roi d'Eſpagne lui avoit

Liv. XXIII 1594. faites quelques années auparavant, quand elle avoit donné ſon conſentement au retour des troupes Eſpagnoles ; elle croyoit voir dans toute la conduite du Roi, qu'il avoit peu de confiance en elle, & commençoit à être enfin perſuadée que ç'avoit été avec raiſon que le Prince d'Orange lui avoit dit pour la détourner de faire ſon accommodement particulier avec le Duc de Parme : que par cet accommodement elle alloit réduire le pays à n'être plus qu'une miſérable province de l'Eſpagne. Le Duc d'Arſchot & le Comte de Mansfeldt, qui croyoient que la préférence ſur Fuentes leur étoit due, ne voulurent point ſervir ſous lui ; ils donnerent la démiſſion de leurs emplois, & quitterent les Pays-Bas. Le Duc d'Arſchot ſe retira à Veniſe, où il mourut quelque temps après ; le Comte de Mansfeldt alla en Hongrie, & y commanda les armées de l'Empereur contre les Turcs.

Conduite vigoureuſe de Fuentes.

Fuentes cependant avoit pris poſſeſſion de l'emploi important qui lui étoit confié, & malgré la prévention que les Flamands avoient contre lui, & qui ſembloit être bien fondée, il leur perſuada par les preuves qu'il donna de ſa grande habileté qu'il n'étoit pas au deſſous de la place qu'il occupoit. Son premier

ſoin fut de diſſiper l'eſprit de ſédition qui s'étoit répandu ſur toute l'armée, & ce fut avec tant de ſuccès qu'il parvint en peu de mois à la mettre ſur le pied le plus reſpectable, tant par le rétabliſſement de la diſcipline que par les recrues qu'il fit faire pour compléter les différens corps qui la compoſoient.

La France déclare la guerre à l'Eſpagne.

Jamais le Roi d'Eſpagne n'avoit eu plus de beſoin d'un gouverneur dans les Pays-Bas qui eût de grands talens. Malgré tous les efforts qu'il avoit faits pour empêcher la ruine de la ligue en France, elle étoit ſur le point d'expirer. Henri IV, fermement établi ſur ſon trône, venoit de lui déclarer la guerre & de défendre à ſes ſujets tout commerce avec ceux de Philippe, en même temps qu'il leur avoit permis d'attaquer les Eſpagnols par-tout où ils les trouveroient & de s'emparer de leurs poſſeſſions, dans quelque partie du monde qu'elles fuſſent.

Motifs de Henri.

Cette démarche de Henri étoit inconſidérée; ſon royaume étoit épuiſé, & après une guerre auſſi longue & auſſi déſaſtreuſe que celle qu'il venoit d'eſſuyer, il pouvoit paroître contre toute prudence d'en entreprendre une nouvelle. Perſonne ne le ſentoit mieux que lui, mais il penſoit que dans les

Liv. XXIII

1594.

dispositions où étoit le Roi d'Espagne, il ne pouvoit raisonnablement présumer qu'il voulût consentir à faire la paix à des conditions que l'honneur de sa couronne lui permît d'accepter. Dans cette persuasion, Henri considéroit la continuation de la guerre avec l'Espagne comme indispensable, il la croyoit nécessaire pour achever d'étouffer tout-à-fait le germe de la sédition dans ses propres états. Une guerre étrangere lui paroissoit le seul moyen d'en bannir la discorde entiérement. Cette guerre n'étant plus une guerre de religion, mais une guerre de politique, de couronne à couronne, il étoit naturel de penser que les Catholiques-Romains auroient moins de répugnance à la continuer, que si on lui laissoit son premier aspect, & qu'ils crussent que le Roi d'Espagne combattoit encore pour la religion. On peut croire cependant que ces motifs acquéroient une nouvelle force de l'animosité personnelle que Henri devoit avoir contre Philippe. Ce Prince l'avoit toujours traité avec beaucoup de dédain, &, sous prétexte des intérêts de la religion, il avoit mis tout en œuvre, d'abord pour l'exclure, ensuite pour le faire cheoir de son trône. D'ailleurs, Henri avoit en horreur les artifices que Philippe avoit

mis

mis en usage pour abolir en France la loi salique : les termes dans lesquels étoit conçue sa déclaration de guerre, faisoient assez connoître que son ressentiment particulier avoit beaucoup influé sur la résolution qu'il avoit prise.

Liv. XXIII

1594.

La réponse que le Roi d'Espagne fit à cette déclaration, fut conforme à son caractere. Il y disoit qu'il n'avoit pris part aux affaires intérieures de la France, que pour assurer la prospérité des François & empêcher la ruine dont la religion étoit menacée; il ajoutoit que son intention n'étoit pas d'entrer en guerre, ni avec la couronne ni avec la nation Françoise, mais de continuer, comme il avoit fait jusqu'à présent, de protéger & de défendre les vrais Catholiques contre l'oppression du Prince de Béarn & de ses fauteurs. (8)

Continuation de la guerre.

Avant de rendre publiques leurs déclarations de guerre, les deux Rois avoient fait leurs préparatifs pour la soutenir avec vigueur : mais Henri ne s'en étoit pas tenu à ce soin; il avoit encore fait un traité d'alliance offensive & défensive avec les Pro-

(8) D'Avila Liv. XIV.

Liv. XXIII

1595.

vinces-Unies, qui, en exécution d'un article de ce traité, envoyerent Philippe, Comte de Naſſau, faire une invaſion dans la province de Luxembourg, à la tête d'un corps de cavalerie & d'infanterie. Il le fit d'abord avec quelque ſuccès; mais attaqué par le brave Verdugo, que le Comte de Fuentes avoit envoyé contre lui avec des forces ſupérieures, il fut obligé après quelques eſcarmouches de ſe retirer; & ſuivant les ordres que lui en donnerent les Etats, il ſe porta vers les frontieres du Brabant, où le corps de troupes qu'il commandoit, pouvoit être auſſi utilement employé pour la France que dans la province de Luxembourg, puiſqu'il devoit également retenir dans les Pays-Bas les forces du Roi d'Eſpagne.

Siége de Catelet.

Le Comte de Fuentes voyant que l'armée des Etats, même après avoir été renforcée par ces troupes, ne ſuffiſoit pas pour occuper celle qu'il avoit mis ſur pied, en laiſſa une partie à Mondragone & partit pour la Picardie avec le reſte. Sa premiere tentative fut le ſiége du Catelet, dont il ſe rendit maître en peu de temps, quoique la place fût bien fortifiée & que la garniſon fît une vigoureuſe réſiſtance.

Affaires de Gome-

Tandis que Fuentes étoit occupé du ſiége

de cette place, il avoit conçu l'efpoir de fe rendre maître fans effufion de fang de la ville & du château de Ham. Un officier, nommé Orvilliers, commandoit dans celui-ci, & Gomeron, fon frere, dans celle-là. Tous deux étoient partifans outrés de la ligue: Gomeron, préférant les intérêts du Roi d'Efpagne à ceux de fon légitime Souverain, réfolut de livrer fa place, & demanda vingt mille écus de récompenfe à Fuentes, & une fomme beaucoup plus confidérable, s'il pouvoit déterminer fon frere à fuivre fon exemple; & comme il comptoit ne trouver aucune réfiftance de fa part, il offrit de s'engager perfonnellement à faire remettre le château après qu'il auroit livré la ville. Sa propofition fut acceptée: le Comte de Fuentes paya à Gomeron les vingt mille écus, & entra dans la ville à la tête de mille Efpagnols; mais il avoit auparavant exigé que Gomeron & deux autres de fes freres qui étoient avec lui, reftaffent en fa puiffance jufqu'à ce qu'Orvilliers lui eût remis le château. Gomeron, qui ne foupçonnoit pas dans fon frere d'autres difpofitions que celle qu'il avoit lui-même, avoit accepté cette condition, d'autant qu'il n'imaginoit pas qu'Orvilliers voulût l'expofer, ainfi que fes deux

Liv. XXIII

1595.

ron & d'Orvilliers.

Liv. XXIII 1595.

autres freres, à la vengeance des Efpagnols: d'ailleurs, leur mere étoit dans le château, & Gomeron penfoit qu'Orvilliers ne réfifteroit point aux follicitations qu'elle lui feroit, quand elle verroit le danger auquel feroient expofés fes trois autres fils. Ses efpérances furent trompées ; d'Orvilliers aima mieux abandonner fes trois freres à leur fort, que de trahir les intérêts de fa patrie, en livrant à fes ennemis une place dont la défenfe lui avoit été confiée. Cette réfolution prife il introduifit dans le château le Duc de Bouillon, avec un corps de troupes confidérable, qui attaqua les Efpagnols dans la ville, en paffa une partie au fil de l'épée & fit les autres prifonniers. La mere d'Orvilliers, épouvantée des fuites que pourroit avoir cet événement pour fes trois enfans, qui étoient au pouvoir du Comte de Fuentes, alla le trouver, l'affura qu'Orvilliers fe repentoit de ce qu'il venoit de faire, & lui livreroit le château s'il vouloit s'avancer avec fon armée pour s'en rendre maître. Le Comte, trompé par les affurances de cette femme, qui les lui donnoit avec l'air de la plus grande fincérité, marcha avec toutes fes forces vers Ham; mais voyant qu'Orvilliers avoit trompé fa mere, & que même pour éviter

ſes importunités il s'étoit démis de ſon gouvernement & s'étoit retiré du château, il ſe livra à toute ſa colere, & fit mettre Gomeron à mort en préſence de toute l'armée. Si ce malheureux ne méritoit pas un traitement ſi ſévere de la part du général Eſpagnol, le châtiment qu'il éprouvoit étoit dû à ſa perfidie & à ſa trahiſon; ſa mort étoit la digne récompenſe de ſon avarice.

Liv. XXIII. 1595.

Siége de Dourlens.

Le Comte de Fuentes, après avoir fait repoſer quelque tems ſes troupes, marcha vers Dourlens, dont il ſe propoſoit de faire le ſiége. Cette ville, ſituée ſur les frontieres des Pays-Bas, étoit bien fortifiée; elle avoit une garniſon compoſée de ſoldats d'élite : encore falloit-il la renforcer pour empêcher la place de tomber entre les mains des ennemis. Auſſitôt que le maréchal de Bouillon & l'amiral de Villars, que Henri avoit chargés du ſoin de veiller ſur les mouvemens de l'ennemi, avoient appris que Dourlens étoit inveſtie, ils avoient raſſemblé un corps d'environ quinze cens hommes d'infanterie & de mille chevaux, avec lequel ils s'avancerent vers la ville dans l'eſpérance de s'y jetter, en ſe faiſant un paſſage à travers les lignes des aſſiégeans. Fuentes, inſtruit de leur deſſein, ne laiſſa dans ſes lignes

que le nombre de troupes néceſſaires pour
Liv. XXIII les garder, & marcha en ordre de bataille
1595. juſqu'à un terrein ſitué avantageuſement, à quelque diſtance de la ville. Le maréchal de Bouillon voyant la diſpoſition des ennemis fut d'avis de ſe retirer; mais l'intrépide de Villars, qui avoit plus de courage que de prudence, & qui écoutoit moins les conſeils qu'il lui donnoit que ſon ardeur & ſon impétuoſité, s'obſtina à vouloir continuer ſa marche, & s'avança inconſidérement à la tête de l'infanterie, juſqu'à ce que l'ennemi l'eut enveloppée de toutes parts. Alors commença un combat ſanglant, qui ne ceſſa que quand tous les François & Villars lui-même eurent été tués. La cavalerie ne put ſe retirer qu'avec beaucoup de peine & une perte conſidérable.

Pendant ce combat la garniſon avoit fait une ſortie, qui, quoique vigoureuſe, fut ſans ſuccès, par les ſages précautions que les aſſiégeans avoient priſes pour aſſurer leur tranchée. Fuentes reprit alors ſes opérations, & les pouſſa avec la plus grande vigueur. Il y avoit dans la ville plus de trois cens gentilshommes, qui par leur exemple inſpiroient tant d'ardeur à la garniſon avec laquelle ils combattoient ſans ceſſe

qu'elle put tenir encore plusieurs jours contre les efforts des assiégeans. Mais ils manquoient d'expérience & leur habileté n'étoit pas à beaucoup près aussi grande que leur courage; aussi succomberent-ils sous l'effort des Espagnols, dans l'assaut que ceux-ci donnerent à la place le trente-un Juillet, où plus de mille des assiégés périrent, avec le Comte de Dinan, leur gouverneur.

Liv. XXIII

1595.

Siége de Cambrai.

Enorgueilli par ce succès, le Comte de Fuentes résolut de faire le siége de Cambrai; la prise de cette ville importante étoit le but principal de son expédition.

Cambrai avoit été enlevée aux Espagnols, comme nous l'avons dit, par le Duc d'Anjou, qui l'avoit donné à Catherine de Médicis, sa mere; laquelle en avoit donné le gouvernement, ainsi que de la citadelle, à un gentilhomme nommé Balagny. Balagny, profitant des troubles, avoit prétendu que cette place lui appartenoit en propre, & depuis plusieurs années il s'y étoit maintenu dans une entiere indépendance, parce qu'il avoit toujours observé la plus exacte neutralité; mais, lors de la destruction totale de la ligue, il s'étoit vu forcé de faire le choix d'un souverain & de se déclarer pour le Roi de France, ou pour celui d'Espagne, il avoit préféré le

Liv. XXIII. 1595.

premier, à condition qu'il lui laiſſeroit la jouiſſance de ſa ſouveraineté, & même lui permettroit de porter le titre de Prince de Cambrai; conditions que Henri n'avoit pas balancé de lui accorder, dans la crainte que s'il les lui refuſoit, il ne ſe déclarât en faveur du Roi d'Eſpagne, qui certainement les lui eût accordées.

Balagny, aſſuré de ſa principauté, ne négligea rien pour mettre Cambrai en état de défenſe; il en avoit augmenté les fortifications, & pour les défendre il avoit trois mille hommes d'infanterie & ſix cens de cavalerie, la plupart François, & tous d'une valeur reconnue. La ville étoit très-forte, & pourvue abondamment de munitions de guerre & de bouche.

Pluſieurs des principaux officiers du Comte de Fuentes voulurent le diſſuader d'en faire le ſiége; ils lui repréſenterent qu'il ne pourroit s'en rendre maître avant l'hiver, & qu'il pourroit auſſi arriver que le Roi de France, n'ayant plus d'ennemis qui l'occupaſſent ailleurs, viendroit l'attaquer avec une armée bien ſupérieure à la ſienne, qui alors ſe trouvant affoiblie par les fatigues du ſiége ſeroit peu en état de ſe défendre. Mais Fuentes étoit jaloux de commencer ſon ad-

ministration par une acquisition importante, & les succès qu'avoient eu les entreprises qu'il venoit d'exécuter, l'avoient tellement enflé, qu'il ne fit aucun cas de ces remontrances & persista dans sa résolution. Aussitôt qu'il eut reçu un renfort considérable des provinces voisines, il commença les opérations du siége : elles furent poussées avec la plus grande vigueur, & conduites avec une habileté qui auroit fait honneur aux plus grands généraux de ce temps. La défense des assiégés étoit vigoureuse : de Vic la conduisoit avec la plus grande habileté, le Roi le leur avoit envoyé avec un renfort de troupes. Cependant les assiégeans purent en peu de semaines établir leurs batteries assez près pour renverser entiérement quelques-unes des principales fortifications de la place ; & une partie des murailles : malgré ces avantages, le succès étoit encore fort douteux ; les difficultés que Fuentes avoit à surmonter pour se procurer des subsistances, étoient si grandes, si décourageantes, qu'il ne falloit pas moins qu'une résolution aussi ferme que la sienne & la crainte de ternir la gloire qu'il avoit déjà acquise, pour l'empêcher d'abandonner son entreprise.

Liv. XXIII. 1595.

Les habitans de la ville lui en sauverent la honte : habitués, comme ils l'avoient été, à être gouvernés par leurs évêques avec douceur & modération, ils supportoient depuis long-temps avec impatience la conduite fiere & hautaine de Balagny à leur égard. L'insolence de sa femme, ses extorsions, ses rapines, les avoient en quelque sorte réduits au désespoir. Cette femme avoit tout pouvoir sur l'esprit de son mari; & les habitans de Cambrai qui le savoient, s'étoient adressés secrétement au Roi de France pour le supplier de les délivrer de l'oppression dans laquelle on les tenoit, lui offrant de le reconnoître pour leur Souverain & de recevoir dans leurs murs les troupes qu'il voudroit leur envoyer. Balagny avoit mis dans ses intérêts la belle Gabrielle, qui, ayant beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, l'engagea, non-seulement à refuser les offres des habitans de Cambrai, mais encore à maintenir leur tyran dans l'autorité usurpée qu'il exerçoit.

Cette conduite de Henri IV lui avoit fait partager avec Balagny le ressentiment des habitans de Cambrai, au point qu'ils résolurent de saisir la premiere occasion qui se présenteroit de rentrer sous l'obéissance du

Roi d'Espagne. Les eccléſiaſtiques, qui étoient en grand nombre dans la ville, ne négligerent rien pour les confirmer dans cette réſolution, eſpérant ſe procurer par-là le rétabliſſement de l'autorité de leur archevêque, que Balagny avoit chaſſé. Le plan formé, ils attendoient à l'exécuter juſqu'à ce qu'ils virent Balagny & de Vic uniquement occupés de l'aſſaut qu'ils croyoient que les Eſpagnols alloient leur livrer : le moment étoit favorable ; ils en profiterent, prirent les armes & s'emparerent d'une porte de la ville. De Vic, Balagny & ſa femme, firent tout ce qu'ils purent pour les faire changer de réſolution : tous leurs efforts furent inutiles ; deux des principaux habitans furent envoyés au Comte de Fuentes, & lui offrirent de lui livrer la ville aux conditions ſuivantes, qui furent toutes agréées : » Qu'on ne permettroit aux ſoldats aucune » eſpece de pillage ; que le paſſé ſeroit ou» blié & pardonné ; que tous les privileges » des habitans ſeroient confirmés, & que » l'archevêque ſeroit rétabli dans tous ſes » droits, juriſdiction & autorité «.

Liv. XXIII

1595.

La garniſon ſe retira alors dans la citadelle : elle eſpéroit pouvoir y tenir longtemps ; mais après qu'on eut fait une viſite

Liv. XXIII 1595. exacte des magasins, & qu'on connut qu'ils ne contenoient pas des vivres pour plus de trois jours, la garnison, à la premiere sommation qui lui fut faite, consentit de capituler. C'étoit l'avarice de la femme de Balagny qui l'avoit réduite à cette extrémité; à l'insçu de son mari elle avoit vendu, à des prix exorbitans, toutes les provisions de bouche qui avoient été renfermées dans les magasins.

Pendant le siége cette femme avoit, dans plusieurs occasions, donné des preuves d'un courage & d'une capacité au-dessus de son sexe; mais ne pouvant étouffer les remords de sa conscience & supporter l'idée des suites sinistres qu'avoit eu pour son ambition son extrême avarice, elle se livra à la tristesse qui l'accabloit, & n'écoutant que son désespoir elle refusa non seulement les secours que voulurent lui donner les médecins, mais même de prendre aucune espece de nourriture, & mourut avant que la citadelle eût été remise aux Espagnols.

La capitulation fut signée le septieme Octobre, & la garnison sortit de la ville avec les honneurs de la guerre. Fuentes y mit en quartier deux mille soldats Allemands, & cinq cens Espagnols dans la citadelle: il par-

tit enſuite avec le reſte de ſon armée, qu'il mit auſſi en quartier dans la Flandre; l'Artois & le Hainaut. (9)

Liv. XXIII

1595.

Affaires de Bourgogne.

Henri IV n'avoit pas vu avec indifférence les ſuccès du Comte de Fuentes; la perte des villes importantes que les Eſpagnols venoient de lui enlever, lui avoit été fort ſenſible, & il eût marché en perſonne à leur ſecours, ſi ſa préſence n'eût pas été néceſſaire dans une autre partie de ſon royaume. Philippe II, réſolu de pouſſer la guerre avec vigueur, s'étoit propoſé de la porter en même temps en divers endroits; il avoit, en conſéquence, ordonné à Velaſco, connétable de Caſtille & gouverneur du Milanois, de marcher avec une armée de dix mille hommes vers la Bourgogne. Velaſco fut joint dans la Franche-Comté par le Duc de Mayenne, qui lui amena un renfort de mille hommes d'infanterie & de quatre cens chevaux. L'armée Eſpagnole ſe trouvant alors infiniment ſupérieure à celle qu'avoit pû raſſembler le Maréchal de Biron qui commandoit dans ces quartiers, Henri IV avoit tout lieu de craindre pour la province de Bourgogne; dans

(9) D'Avila Liv. XV. Bentivoglio Part. III. Liv. II.

Liv. XXIII

1595.

l'intention de marcher à son secours, il envoya ordre aux corps de troupes qu'il avoit dans différens endroits de se réunir & de le suivre, &, sans les attendre, il marcha à la tête de dix-huit cens hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, à la rencontre des ennemis; son dessein étoit de les harceler &, en retardant leur marche, de donner le temps à son armée de le joindre.

Rencontre de Fontaine-Françoise.

Les Espagnols avoient passé la Saone & s'étoient avancés jusqu'à Fontaine-Françoise. Henri y attaqua leur avant-garde, à la tête de sa cavalerie, avec une impétuosité qui surprit le général Espagnol. Dans cette occasion Henri fut vivement secondé par le marquis de Mirebeau, le comte de Grammont & plusieurs autres Seigneurs, mais surtout par le maréchal de Biron. Ce dernier, couvert du sang qui sortoit d'une blessure qu'il avoit reçue dès le commencement de l'action, combattoit avec une ardeur incroyable. Tous les soldats, animés par leur exemple, & plus encore par celui de leur Souverain, qu'ils voyoient combattre comme un simple soldat, étoient entrés, si l'on peut parler ainsi, en frénésie. Henri, leur Roi, étoit à leur tête, il se précipita au milieu des ennemis, rompit leurs rangs & les mit en déroute.

Si Velafco eut précipité la marche du gros de fon armée, Henri eût été enveloppé de tous côtés & il lui auroit été impoffible d'échapper; confultant moins fa prudence que fon courage, ce Prince s'étoit témérairement engagé dans ce combat, qui lui auroit été très-funefte, fi fa valeur n'eût fuppléé au nombre & n'eût jetté la crainte & l'effroi parmi les ennemis. Leur général même, intimidé par l'intrépidité avec laquelle il le voyoit combattre, fit battre la retraite, & laiffa Henri maître du champ de bataille. Le lendemain de grand matin Velafco fit repaffer la Saone à fon armée. Mayenne, pour l'en détourner, lui avoit fait envain connoître l'état de foibleffe où fe trouvoit Henri; il ne réuffit pas mieux lorfqu'il le follicita de lui laiffer une partie de fes troupes, pour qu'il pût faire lever aux royaliftes le fiége de Dijon qu'ils avoient commencé, & en même temps pour couvrir les autres villes fituées fur la riviere dont il étoit encore maître. Non content de s'obftiner dans fon refus, le général Efpagnol continua fa marche, ne s'arrêta que lorfqu'il fut près de la ville de Gray, & fit fortifier fon camp avec autant de foin que fi l'ennemi eût dû l'attaquer, réfolu de l'y attendre & de fe tenir feulement fur la défenfive.

Liv. XXIII

1595.

Réconciliation du Duc de Mayenne.

Cette conduite de Velaſco prouvoit combien Henri IV étoit pour lui un ennemi redoutable; ſe rendant juſtice, il ſavoit combien ſes talens militaires étoient inférieurs à ceux de ce Prince. Mais le Duc de Mayenne, en même-temps qu'il voyoit quel étoit le vrai principe de ſa timidité, croyoit auſſi avoir apperçu dans la conduite de Velaſco des ſignes de méfiance qui l'offenſoient. Le Duc l'attribuoit aux ordres que le Roi d'Eſpagne avoit donnés à ſon général, & ne pouvoit douter qu'à l'inſtigation de ſes miniſtres en France, Philippe n'eût conçu de ſes deſſeins la plus grande jalouſie. Ces conſidérations le jettoient dans une grande perplexité; d'un côté, il pouvoit croire qu'il ſeroit bientôt abandonné par les Eſpagnols, comme il l'avoit déjà été en France de la plupart de ceux de ſon parti; d'un autre côté, ſon pouvoir étant alors auſſi peu conſidérable qu'il l'étoit, il ne pouvoit ſe flatter d'obtenir du Roi des conditions avantageuſes. Après avoir long-temps délibéré, ſon premier deſſein fut d'aller à Madrid pour y juſtifier lui-même ſa conduite & faire voir à Philippe combien étoient faux les rapports de ſes miniſtres; mais la bonté de Henri lui ſauva cette démarche auſſi humiliante qu'indiſcrete;

ce Prince généreux, inftruit de l'embarras où fe trouvoit le Duc, lui envoya Lignerac, Liv. XXIII qu'il favoit être fon ami, pour l'affurer de 1595. fon eftime & lui dire qu'il le recevroit en grace & lui accorderoit même les conditions les plus honorables.

Comme le Duc avoit fait ferment de ne reconnoître l'autorité de Henri, qu'après qu'il auroit été abfous par le Pape, ce Prince n'exigea point qu'il fe rendît auprès de lui; il lui fit dire qu'il pouvoit fe retirer à Châlons, ville dont il étoit le maître, y attendre que l'abfolution du Pape fût arrivée, fans craindre que dans cet intervalle on ne formât aucune entreprife ni contre lui, ni contre fes partifans.

Mayenne, qui favoit à quel point il pouvoit compter fur les promeffes de Henri, & pénétré d'ailleurs de la plus vive reconnoiffance de l'offre qu'il venoit de lui faire, l'accepta fans balancer & fe retira du camp des Efpagnols.

Bientôt après Henri s'avança des bords de la Saone; fon intention étoit de la faire paffer à fon armée, qui étoit de fept mille hommes de pied & de deux mille chevaux, & de la mener dans la Franche-Comté, où Velafco fe tenoit retranché dans fon camp.

Liv. XXIII

1595.

Les Espagnols, instruits de son dessein, voulurent s'opposer à son passage; mais malgré leur opposition il traversa la riviere à gué, trois milles au dessous de Gray, & marcha tout de suite vers le camp de Velasco. Après en avoir examiné les retranchemens, jugeant qu'il ne devoit pas se flatter de l'attaquer avec succès, il le tourna, commença à ravager le pays & le mit à contribution, sans que Velasco sortit de ses lignes pour s'y opposer. Mais les cantons Suisses, en qualité d'amis & de protecteurs des infortunés habitans de la Franche-Comté, interposerent leur crédit auprès du Roi, qui, à leur priere, cessa ses ravages & fit même sortir son armée, dans l'intention de se porter avec la plus grande célérité vers la frontiere des Pays-Bas.

Le Pape accorde l'absolution.

Henri IV attendoit avec impatience l'absolution qu'il avoit demandée au Pape; elle lui auroit été envoyée bien plutôt, si les ministres du Roi d'Espagne à la cour de Rome ne s'y fussent opposés. Mais quand le Pape vit que le Roi de France étoit fermement établi sur son trône, il craignit qu'un plus long délai ne lassât enfin la patience du pénitent, & que ce Prince ne renonçât à la communion de Rome; comme le Roi

d'Angleterre, Henri VIII, y avoit renoncé sous le pontificat de Clément VII. Cette considération politique détermina le Pape de prononcer, au risque de déplaire au Roi d'Espagne, la sentence d'absolution qu'on lui demandoit, & il le fit avec beaucoup de pompe le seizieme de Septembre. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue en France, qu'elle y remplit de joie tous les Catholiques-Romains & aussi-tôt le traité fait auparavant avec le Duc de Mayenne fut exécuté. Quelques-uns des membres de la ligue qui ne s'étoient pas encore soumis, suivirent alors sans répugnance l'exemple de leur chef. Ainsi fut rétablie la tranquillité intérieure dans toutes les parties de la France, & Henri put alors donner toute son attention & ses soins à la guerre contre l'Espagne. (10)

Depuis que la guerre s'étoit allumée dans les Pays-Bas, aucune année n'avoit été aussi stérile en grands événemens que celle dont nous nous occupons; ce qui doit être attribué sur-tout au choix qu'avoit fait le Comte

(10) D'Avila Liv. XIV. De Thou 1595. Perefixe idem. D'Elzevier, pag. 230.

Liv. XXIII de Fuentes du ſage & prudent Mondragone pour commander les troupes pendant ſon abſence. Vers le milieu de Juillet le Prince Maurice avoit aſſiégé la ville de Groll ; mais Mondragone, après avoir renforcé ſon armée de ce qu'il put tirer de ſoldats des garniſons, s'étoit avancé vers lui avec tant de célérité, que n'ayant pas eu le temps d'achever les retranchemens de ſon camp, le Prince avoit pris le parti d'abandonner ſon entrepriſe. Les deux armées reſterent longtemps en préſence ; mais comme elles étoient approchant d'égale force, que les deux généraux ne le cédoient l'un à l'autre ni en prudence ni en vigilance, ni l'un ni l'autre ne purent rien entreprendre d'important.

1595.

Il y eut pluſieurs eſcarmouches avec des ſuccès variés; la ſeule action qui mérite qu'on en faſſe mention, fut celle qui ſe paſſa près de la riviere de Lippe. Le Prince Maurice avoit ordonné à Philippe, Comte de Naſſau, de ſe mettre en embuſcade dans un bois, afin de pouvoir attaquer à ſon retour un détachement de l'armée ennemie que Mondragone avoit envoyé pour eſcorter les fourrageurs. Cette manœuvre n'avoit pas échappé à la vigilance de Mondragone, qui avoit placé dans un autre bois, ſans que

l'ennemi en fût inſtruit, un corps de cavalerie beaucoup plus nombreux que celui de Naſſau. Lorſque les fourrageurs Eſpagnols arriverent à l'embuſcade, ils furent enveloppés; on en tua un grand nombre: mais les ſoldats de Mondragone qui ſortirent dans le moment du bois voiſin, les ayant joint, ils ſe rallierent & retournerent à la charge. Les ſoldats de Maurice, étonnés de ſe voir pris dans leur propre piége, furent bientôt accablés par le nombre; trois cens d'entre eux reſterent ſur la place, avec leur commandant, & le reſte du détachement chercha ſon ſalut dans la fuite.

Liv. XXIII

1595.

Ce fut le dernier événement un peu conſidérable de cette année, quoique les deux armées fuſſent reſtées en préſence l'une de l'autre juſqu'à la fin du mois d'Octobre, qu'elles décamperent. Les deux généraux mirent alors leurs troupes en quartier d'hiver. Mondragone mourut peu de temps après, dans la quatre-vingt-douzieme année de ſon âge, ayant conſervé juſqu'au dernier moment aſſez de force & de vigueur pour pouvoir remplir tous les devoirs d'un général. Il avoit ſervi cinquante ans dans les Pays-Bas, & avoit eu part à preſque toutes les entrepriſes militaires qui s'y étoient fai-

tes, ſans avoir reçu la plus legere bleſ-
Liv. XXIII ſure. (11)

1595. Pendant que ſe paſſoit en Europe ce que nous venons de rapporter dans ce livre, les Hollandois avoient fait leurs premieres expéditions dans l'Inde ; mais comme les poſſeſſions qu'ils y acquirent alors furent peu conſidérables, & que les conquêtes les plus importantes qu'ils firent ſur les ſujets de Philippe dans les pays éloignés, ne furent achevées que pluſieurs années après la mort de ce Prince, nous avons réſervé d'en parler lorſque nous écrirons l'hiſtoire de ſon ſucceſſeur.

---

[11] Grotius L. IV. Bentivoglio Part. III. L. II.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE SECOND,
ROI D'ESPAGNE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Liv. XXIV.

1596.

L'Archiduc Albert est nommé gouverneur.

LEs grands talens du Comte de Fuentes & les preuves qu'il en avoit données depuis qu'il avoit été nommé gouverneur-général des Pays-Bas, pouvoient lui faire croire que le Roi d'Espagne le conserveroit dans cet emploi important. Mais l'intention de Philippe, en le lui confiant à la mort de l'Archiduc Ernest, avoit été de ne le lui conserver que pendant une année; il projettoit dès-lors d'en revêtir l'Archiduc Albert, cardinal & archevéque de Tolede, & de lui donner sa fille en mariage.

Liv. XXIV. 1596.

Ce Prince étoit neveu de Philippe, & le plus jeune des freres de l'Empereur. Chargé de gouverner le Portugal en qualité de régent, il avoit acquis par sa prudence, pendant son administration, une estime universelle & sur-tout celle de Philippe, qui avoit conçu de ses talens la plus grande idée, & le croyoit plus propre qu'aucun autre à pousser avec vigueur la guerre dans les Pays-bas contre les révoltés, ou à la terminer comme il le désiroit.

L'Archiduc arriva à Bruxelles vers le mois de Février, accompagné d'un renfort de troupes Italiennes & Espagnoles; & ce qui étoit encore bien plus important, il apportoit quinze cens mille écus.

Le Comte de Fuentes, qui ne croyoit pas qu'il lui convînt de rester sous les ordres de l'Archiduc dans un pays où il avoit commandé en chef, lui remit le gouvernement & partit pour l'Espagne.

Siége de la Fere.

Pour se conformer aux intentions de Philippe, l'Archiduc s'occupa, aussi-tôt son arrivée, des préparatifs nécessaires pour être en état d'entrer de bonne heure en campagne. Son intention étoit de secourir la petite ville de la Fere, qui, depuis qu'elle avoit été remise au Duc de Parme par les ligueurs, étoit

étoit restée au pouvoir des Espagnols.

Vers la fin de l'année précédente, Henri IV avoit formé le dessein de les en chasser; mais, comme cette place étoit bien fortifiée & défendue par une garnison composée de soldats d'élite, commandée par Alvarez Osorio, officier d'une grande réputation, Henri s'étoit contenté d'en former le blocus ; il l'avoit fait sans trouver aucun obstacle, & de maniere qu'aucun secours ne pouvoit y entrer. Il y avoit déjà quelques semaines que le blocus duroit, de sorte que quand l'Archiduc arriva dans les Pays-Bas, le gouverneur de la Fere se voyant, faute de subsistance, réduit à capituler, s'il n'étoit promptement secouru, l'avoit fait savoir à l'Archiduc, dont l'armée rassemblée dans les environs de Valenciennes se trouvoit alors presque prête à marcher. Mais l'Archiduc & son conseil considéroient les difficultés qui s'opposoient à ce qu'il la conduisît directement au secours de la Fere : le faisant, il auroit laissé derriere lui St. Quentin, Ham, Guise, Peronne & plusieurs autres places fortes, dont les garnisons l'auroient pu harceler dans sa marche, rompre les chemins, & intercepter ses convois : d'ailleurs, un marais impraticable rendoit l'approche de la ville inac-

Liv. XXIV
1596.

Liv. XXIV
1596.

ceſſible, à l'exception des côtés dont les paſſages étoient défendus par de forts retranchemens que le Roi de France avoit fait élever. Il falloit donc attaquer ces retranchemens, & en ſuppoſant même qu'on auroit pu approcher enſuite de la ville, il auroit encore fallu attaquer les aſſiégeans dans leur camp, ou les combattre s'ils euſſent pris le parti d'en ſortir. Les attaquer dans leurs lignes; c'étoit s'expoſer à une ruine preſque certaine, & on ne pouvoit pas eſpérer que le Roi de France, dont l'armée groſſiſſoit de jour en jour, voulût haſarder une affaire générale en pleine campagne, avant que ſon armée ne fût infiniment ſupérieure. L'Archiduc conſidéroit auſſi que s'il arrivoit qu'il fût battu, ſa défaite auroit les ſuites les plus funeſtes, non-ſeulement par l'affoibliſſement de ſon armée, mais encore parce qu'elle pourroit entraîner la perte de toutes les conquêtes du Roi en France, & que ſon autorité dans les Pays-Bas en ſouffriroit beaucoup.

Ces conſidérations déterminerent l'Archiduc à renoncer au deſſein de ſecourir la Fere, & à entreprendre, pour faire diverſion, le ſiége d'une ville importante de la frontiere. Il eſpéroit par là forcer le Roi de

France à lever le ſiége de la Fere, ou ſe dédommager de la perte de cette ville, ſi les François s'obſtinoient à vouloir s'en emparer.

Liv. XXIV 1596.

Siége de Calais.

Cette réſolution priſe, l'embarras de l'Archiduc fut de ſe décider ſur la ville contre laquelle il porteroit ſes efforts; il héſita quelque tems entre St. Quentin & Peronne : mais abandonnant ce deſſein, il réſolut d'attaquer Calais; il conſidéroit que la conquête de cette place ſeroit & plus aiſée à faire & d'une plus grande importance pour lui que celle de St. Quentin ou de Peronne.

Ce deſſein lui fut ſuggéré par un François, nommé de Rône, partiſan outré de la ligue, & qui avoit préféré le ſervice de l'ennemi de ſa patrie à celui de ſon Souverain. De Rône étoit intriguant, il avoit l'eſprit ſombre & le caractere mélancolique; ſon intérêt particulier pouvoit ſeul l'affecter; mais il étoit hardi, plein d'activité & de fineſſe, avoit beaucoup de pénétration, étoit très-habile dans le métier de la guerre. Calais, ainſi que pluſieurs autres villes, avoit été fort négligé pendant la guerre civile, quoique le Roi eût ordonné qu'on en examinât les fortifications avec ſoin & qu'on les rétablît : ſes grandes occupations l'avoient em-

Liv. XXIV 1596. pêché d'y donner l'attention néceſſaire. De Rône ne l'ignoroit pas; il ſavoit auſſi que la garniſon de Calais, qui n'étoit pas proportionnée à l'étendue de cette place, ne pourroit la défendre longtems. Il en inſtruiſit l'Archiduc, qui, approuvant ſon projet, le chargea de l'exécuter.

Mais, pour que l'ennemi n'en eût point connoiſſance, l'Archiduc ne le communiqua qu'à trois de ſes principaux officiers, & il fit répandre le bruit que ſon deſſein étoit de marcher au ſecours de la Fere : pour qu'on le crût il fit prendre à ſon armée le chemin de cette place, tandis que de Rône ſe portoit avec un corps de troupes vers Calais. La premiere tentative de de Rône fut contre le fort & le pont de Nieulai, qui défendent la ville du côté de la terre. La réſiſtance qu'il éprouva fut peu conſidérable; mais celle des ſoldats qui gardoient le fort du Risbanc, ſitué à l'entrée du port & dont dépendoit la conſervation de la place, fut plus vigoureuſe. Le courage de ces ſoldats les abandonna cependant, lorſqu'une batterie, que de Rône avoit fait élever contre le fort, eut commencé à tirer. Quelques-uns d'entre eux ayant été tués, une terreur panique les ſaiſit, & ils demanderent à capituler. Un

succès aussi rapide surpassoit l'espérance de de Rône, & ce qui en augmenta la joie qu'il en ressentoit, ce fut de voir, quelques jours après la reddition du fort du Risbanc, plusieurs vaisseaux qui venoient de Boulogne, ayant des troupes à bord pour renforcer la garnison de Calais, forcés de s'en retourner, parce que les Espagnols étant maîtres de l'entrée du port il ne leur fut pas possible d'y aborder.

Liv. XXIV

1596.

L'Archiduc étoit encore dans le voisinage de Valenciennes avec toute son armée, quand il apprit les heureux succès de de Rône; il la fit marcher aussitôt vers Calais, & quand il fut à portée, il plaça son camp de maniere à empêcher que l'ennemi ne pût secourir cette place.

Albert attaqua d'abord les fauxbourgs, & les prit d'assaut : la ville fit encore moins de résistance. A peine les batteries des assiégeans commencerent-elles à tirer, que Vidossan, qui en étoit gouverneur, se retira avec toute la garnison dans la citadelle, & désespérant bientôt de pouvoir mieux s'y maintenir qu'il n'avoit fait dans la ville, il offrit de capituler dans six jours, s'il n'étoit point secouru. L'Archiduc, pour ménager le sang de ses soldats & conserver les fortifica-

Liv. XXIV 1596. tions de la ville, accepta cette propoſition, d'autant qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût en état d'empêcher qu'aucun ſecours s'introduisît dans la ville.

La nouvelle des premiers ſuccès des Eſpagnols dans leur entrepriſe ſur Calais jetta d'abord Henri IV dans un grand embarras; mais, le blocus de la Fere ayant déja duré pluſieurs mois, il pouvoit croire que la garniſon capituleroit dans peu de jours, & qu'enſuite il arriveroit à tems pour faire lever le ſiége de Calais : il crut donc qu'il ne devoit pas abandonner une entrepriſe qui lui avoit coûté tant de peines & occaſionné une ſi grande dépenſe. Il ſe mit cependant à la tête d'une partie de ſa cavalerie & marcha vers Boulogne, afin d'être à portée de jetter dans Calais des ſecours qui miſſent ſa garniſon en état de tenir juſqu'à ce qu'il pût marcher avec toute ſon armée pour forcer les Eſpagnols à en lever le ſiége.

Henri tente de faire lever le ſiége.

Mais en arrivant à Boulogne il apprit que Calais s'étoit rendue, & que la citadelle devoit auſſi ouvrir ſes portes, ſi dans le tems qu'elle avoit fixé, elle n'étoit pas ſecourue; il regretta alors beaucoup de n'avoir pas amené avec lui un plus grand nombre de troupes. Dans cette poſition, voyant

cependant combien il étoit néceſſaire de faire ſans délai quelques efforts pour introduire des ſecours dans la citadelle, il engagea Campagnol, gouverneur de Boulogne, à tenter à la tête de trois cens hommes d'élite de s'ouvrir la nuit un paſſage à travers les retranchemens des aſſiégeans.

Cette périlleuſe entrepriſe fut exécutée ſans qu'il en coûtât un ſeul homme. Auſſi-tôt que Campagnol fut entré dans la citadelle, il lut à la garniſon l'ordre du Roi, & fit jurer à tous ceux qui la compoſoient de ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité.

Le délai que le gouverneur avoit demandé étant expiré, les aſſiégeans le firent ſommer de ſe rendre; il leur fit réponſe qu'il avoit été ſecouru, & qu'ainſi il étoit dégagé de la promeſſe qu'il leur avoit fait de leur livrer la place. Mais il ne tarda pas à connoître combien peu il étoit en état de défendre une place auſſi foible que l'étoit la ſienne, contre une armée auſſi conſidérable que celle qui l'aſſiégeoit.

Dès le lendemain matin de Rône fit jouer toutes ſes batteries, & en peu d'heures une grande partie des murailles fut renverſée.

Un régiment Italien qui, par ſa négligence, avoit laiſſé paſſer Campagnol avec

Liv. XXIV

1596.

ſon détachement, fut commandé pour monter à l'aſſaut ; il étoit ſoutenu par les troupes Eſpagnoles & Wallones. La garniſon les reçut ſur la brêche avec un courage extraordinaire : le combat fut long & opiniâtre ; il y eut beaucoup de ſang répandu des deux côtés : à la fin cependant les aſſiégeans furent repouſſés ; mais les Italiens revinrent preſque auſſi-tôt à la charge, ils avoient pour eux l'avantage du nombre, & firent plier les aſſiégés, avec leſquels ils entrerent dans la place. Toute la garniſon fut paſſée au fil de l'épée, à l'exception de Campagnol & d'un petit nombre d'autres officiers, qui ſe refugierent dans une égliſe & ſe rendirent enſuite à diſcrétion. Ce fut ainſi que Calais paſſa au pouvoir des Eſpagnols, trois ſemaines après que de Rône en eut formé la premiere attaque. Henri IV quitta auſſi-tôt Boulogne, après avoir pris toutes les précautions pour aſſurer la conſervation de cette place, & retourna à ſon camp devant la Fere. L'Archiduc, après avoir ſéjourné huit à dix jours à Calais, & donné des ordres pour en réparer les fortifications, conduiſit ſon armée devant Ardres.

Siége d'Ardres.

La garniſon de cette ville étoit d'environ quinze cens hommes, commandés par le

Marquis de Belin, Lieutenant-Gouverneur de la province, & par le Sieur d'Annebourg, Gouverneur de la ville, officier d'une valeur & d'une capacité généralement reconnues. Les ſorties fréquentes & vigoureuſes qu'ils firent, retarderent les opérations des aſſiégeans, qui cependant emporterent de force les fauxbourgs. De Rône commença alors à faire tirer ſes batteries; mais, eu égard à la bonté des fortifications de la ville, au nombre & à la bravoure de ſes défenſeurs, il avoit peu lieu de ſe flatter qu'il s'en rendroit maître avant la reddition de la Fere, après laquelle il étoit raiſonnable de croire que le Roi de France viendroit avec toutes ſes forces au ſecours des aſſiégés.

Malgré tant de circonſtances favorables, le Marquis de Belin aſſembla le conſeil de guerre, & lui repréſenta avec beaucoup de véhémence la néceſſité qu'il y avoit de capituler; il alléguoit qu'il ſeroit impoſſible de tenir juſqu'à l'arrivée de l'armée du Roi, & que plutôt ils ſe ſoumettroient, plus ſeroient avantageuſes les conditions qu'ils obtiendroient. D'Annebourg rejetta cette propoſition avec indignation, & tous les officiers ſe rangerent à ſon avis; mais le lâche Belin, faiſant uſage de l'autorité que lui

Liv. XXIV. 1596.

donnoit ſon grade ſupérieur de Lieutenant-Gouverneur de la province, offrit à l'Archiduc de lui remettre la place, à condition que la garniſon ſortiroit avec les honneurs de la guerre. La veille du jour que fut ſignée & exécutée cette honteuſe capitulation, la Fere s'étoit rendue, & Henri IV étoit déjà en marche à la tête de toute ſon armée pour venir au ſecours d'Ardres. Différens renforts qu'il avoit reçus, il n'y avoit pas long-temps, lui faiſoient eſpérer qu'il ſeroit en état de forcer les ennemis à ſe retirer. Lorſqu'il eut appris la reddition d'Ardres, il fut ſi indigné de la lâcheté de Belin, qu'il ordonna qu'on lui fît ſon procès : mais cédant enſuite aux ſollicitations des amis de ce lâche officier, il commanda qu'on en ſuſpendît la pourſuite, & ſe contenta de lui interdire la cour & de lui ôter ſa place de Lieutenant-Gouverneur de la province. (1)

Retour de l'archiduc dans les Pays-Bas.

Henri héſita quelque temps ſur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il déſiroit avec beaucoup d'ardeur de recouvrer les pla-

(1) D'Avila Liv. XIV. Bentivoglio & de Thou, Liv. V. pag. 116.

ces qu'il venoit de perdre, d'un autre il considéroit que le siége d'une ville forte seroit très-long, & par conséquent, très-difficile dans les circonstances où il se trouvoit. Ses finances étoient épuisées, & la Picardie, qui depuis long-temps étoit le théâtre de la guerre, étoit dévastée, & par conséquent, hors d'état de fournir à la subsistance de ses troupes. Ces considérations lui firent prendre la résolution, & c'étoit aussi l'avis de sa noblesse, de suivre l'ennemi & de le forcer au combat, s'il étoit possible. Mais l'Archiduc, dont l'armée se trouvoit considérablement affoiblie par les garnisons qu'il avoit mises dans les villes conquises, avoit pénétré son dessein; & non moins attentif à éviter d'en venir à une action générale, que Henri étoit empressé à trouver l'occasion de l'y forcer, il quitta la France sans délai, & mit ses troupes en cantonnement dans l'Artois. Ayant ainsi frustré les espérances de Henri, ce Prince licentia la plus grande partie de son armée, laissant seulement au maréchal de Biron cinq à six mille hommes pour s'opposer aux incursions que les Espagnols voudroient faire: il retourna ensuite dans sa capitale, où un grand nombre d'affaires de la plus grande importance exigeoient sa présence.

Liv. XXIV
1596.

Liv. XXIV 1596.

Tandis que l'armée Espagnole avoit été occupée en France, il ne s'étoit rien passé dans les Pays-Bas d'assez important pour être conservé dans les fastes de l'histoire. Ce n'avoit été ni faute de vigueur ni manque d'activité de la part du Prince Maurice ; la foiblesse seule de son armée l'avoit empêché de former aucune entreprise considérable. Les états, pour ménager leurs forces, & croyant pouvoir le faire lorsqu'ils ne voyoient aucun danger à courir, avoient tellement réduit leurs troupes, qu'après avoir distribué dans les villes celles qui étoient nécessaires pour les garder, il ne leur étoit resté pour tenir la campagne qu'un corps d'environ trois mille hommes. Avec cette petite armée & les garnisons de quelques villes frontieres, le Prince Maurice avoit fait plusieurs incursions très-hardies en Flandre & dans le Brabant, & en avoit pillé ou mis à contribution plusieurs cantons. Les états de ces provinces, désirant vivement le retour de l'Archiduc, l'avoient fortement sollicité d'employer son armée à réduire quelques-unes des villes frontieres de la confédération, dont les garnisons causoient tant de dommages. L'Archiduc, en faisant repasser son armée dans les Pays-Bas dans une saison où elle pouvoit encore tenir

long-temps la campagne, ne prétendoit pas l'y tenir dans l'inaction; il écouta donc favorablement les représentations des états de la Flandre & du Brabant, & après avoir pris l'avis du conseil de guerre, il résolut d'entreprendre le siége de Hulst.

Liv. XXIV. 1596.

Depuis cinq ans que cette place étoit au pouvoir des confédérés, le Prince Maurice en avoit fait augmenter considérablement les fortifications; en faisant creuser deux larges canaux, il avoit fait une isle du terrein sur lequel elle étoit assisse. Ces canaux étoient défendus par des forts, placés de distance en distance : il avoit aussi fait inonder une partie du pays adjacent, de maniere que cette ville étoit presqu'inaccessible.

Siége de Hulst.

Ceux des officiers que l'Archiduc envoya pour la reconnoître, en porterent ce jugement; mais leur avis ne fut pas capable de lui faire abandonner son projet : il ambitionnoit de marquer la premiere année de son administration en rendant quelque service important au peuple confié à ses soins. D'ailleurs, il étoit vivement excité par de Rône & par d'autres officiers d'un esprit hardi & entreprenant, que les difficultés les plus grandes ne pouvoient faire changer d'opinion. En conséquence l'Archiduc s'occupa des moyens

Liv. XXIV 1596. qu'il pourroit employer pour exécuter ſon entrepriſe ; mais pour que l'ennemi ignorât le plus long-temps poſſible quel étoit ſon deſſein, il feignit d'avoir conçu celui d'attaquer quelqu'une des villes du Brabant : ſa feinte eut l'effet qu'il en attendoit, puiſque le Prince Maurice retira deux mille hommes des cinq qui compoſoient la garniſon de Hulſt, pour renforcer celles de Gertrudenberg & de Breda.

L'Archiduc ne perdit pas de temps & ſe porta tout-à-coup du côté de Hulſt. Il avoit fait préparer un grand nombre de bateaux, ſur leſquels il ordonna à deux de ſes principaux officiers, la Biche & Barlotta, de faire tranſporter une partie de ſes troupes à travers l'inondation & par les canaux. Cette commiſſion étoit périlleuſe, elle fut cependant exécutée pendant la nuit avec beaucoup de ſecret & de ſilence. Les difficultés qu'il fallut ſurmonter pour réuſſir dans cette entrepriſe, l'auroient fait échouer, ſi elle eût été conduite par des hommes qui euſſent moins de réſolution & d'intrépidité qu'en avoient ces deux braves officiers. La marée n'étant pas encore montée autant qu'ils l'avoient cru, & les bateaux ne pouvant avancer faute d'eau, ils ſe virent pluſieurs fois obligés d'en faire

descendre leurs soldats, de les faire entrer dans l'eau, où ils avoient de la vase jusqu'aux genoux, afin de pousser devant eux les bateaux. Quand, avec beaucoup de peines & de travail, ils les eurent conduits ainsi sur le bord du canal, ils furent découverts par les soldats qui gardoient quelques-uns des forts, qui firent sur eux un feu continuel; malgré cela cependant ils continuerent leur route; enfin, ayant lancé leurs bateaux dans le canal, ils arriverent de l'autre côté, n'ayant perdu que quelques hommes. Le lendemain, dès la pointe du jour, le Comte de Solms, gouverneur de Hulst, les attaqua avant qu'ils eussent eu le temps de se retrancher: le combat fut vif, opiniâtre & sanglant. Un régiment des assaillans fut mis en déroute & celui qui le commandoit fut tué; mais les autres, considérant qu'ils ne pouvoient échapper & qu'il falloit ou périr ou vaincre, s'avancerent avec une telle impétuosité qu'ils forcerent la garnison de Hulst à rentrer dans la ville. Il y eut dans cette occasion beaucoup de sang répandu.

Liv. XXIV 1596.

Le Prince Maurice ne fut pas plutôt instruit de ce qui se passoit, qu'il partit avec toutes les troupes qu'il put rassembler, dans l'espérance de pouvoir chasser les Espagnols

Liv. XXIV. 1596.

de l'isle avant qu'ils eussent reçu des renforts. L'Archiduc, plus prompt que lui, l'avoit prévenu. Cela n'auroit pas cependant empêché le Prince Maurice de faire passer ses troupes jusqu'à Hulst, par le canal qui tomboit dans le Hondt, ou l'Escaut occidental; mais avant qu'il eût exécuté ce dessein, l'Archiduc avoit fait passer dans l'isle toute son armée & même commencé les opérations du siége. Le seul expédient dont le Prince Maurice put alors se servir, étoit d'introduire des secours dans la ville assiégée par le canal, dont l'embouchure étoit défendue par un fort si bien fortifié qu'il étoit presque imprenable. Dans cette vue il vint fixer sa résidence à Cruning en Zélande, & de cette place il faisoit passer à la garnison de Hulst des renforts considérables de troupes, malgré les efforts les plus vigoureux des Espagnols pour les intercepter.

Si les attaques des assiégeans étoient vigoureuses, la défense des assiégés ne l'étoit pas moins: les combattans faisoient des deux côtés des actions de la plus héroïque valeur. Il étoit rare que les assiégés laissassent passer un jour sans faire quelques sorties, & dans toutes ils faisoient un carnage affreux des Espagnols. De Rône, qui avoit la principale

conduite du siége, fut tué dans une de ces sorties : sa mort causa un grand découragement parmi les soldats ; mais l'Archiduc n'en persista pas moins dans la résolution de continuer le siége ; & quoique cette entreprise lui eût déjà coûté plus de monde qu'il n'en avoit perdu devant Calais & Ardres, il continua ses opérations sans aucun relâche, avec la même vigueur ; de maniere qu'après avoir ruiné entiérement tous les ouvrages du dehors, il parvint à ouvrir une breche assez large pour pouvoir donner l'assaut. Liv. XXIV. 1596.

Reddition de Hulst.

Les assiégés avoient élevé un fort retranchement en dedans de la breche, derriere lequel ils pouvoient se défendre encore longtemps, d'autant que la garnison, continuellement renforcée par les troupes qu'envoyoit le Prince Maurice, se trouvoit alors aussi nombreuse qu'elle n'avoit jamais été. Mais saisie tout d'un coup d'une terreur panique, la garnison pressa le Comte de Solms de capituler ; & ses sollicitations furent si vives & si pressantes, que le Comte, craignant qu'elle ne livrât malgré lui la ville, céda enfin à ses importunités & capitula le dix-huitieme Août.

L'Archiduc ne resta à Hulst que le temps

Liv XXIV 1596.

néceſſaire pour pourvoir aux réparations des fortifications. Etant retourné à Bruxelles, il y fut reçu avec de grandes acclamations ; elles étoient d'autant plus vives, que le peuple ſe flattoit de l'eſpoir d'être à l'avenir à couvert des confédérés ; il étoit perſuadé que ſous le gouvernement d'un Prince auſſi heureux dans tout ce qu'il entreprenoit, que l'étoit l'Archiduc, il ne ſeroit plus expoſé aux incurſions de l'ennemi, & que la ſûreté & la tranquillité intérieure ſeroient bientôt rétablies. Mais cette joie & ces eſpérances furent de peu de durée : le maréchal de Biron, que le Roi de France avoit laiſſé en Picardie avec un corps de ſoldats d'élite, comme nous l'avons dit, s'étoit juſqu'alors contenté de ſe tenir ſur la défenſive ; mais peu après la reddition de Hulſt il commença à faire des incurſions dans l'Artois, & tint dans de continuelles alarmes, les frontieres méridionales des Pays-Bas. L'Archiduc envoya contre lui le Marquis de Varambon : le maréchal alors devint moins entreprenant, & ſe conduiſit avec plus de circonſpection qu'il n'avoit fait juſqu'alors ; cependant, ayant été inſtruit que l'ennemi s'avançoit dans le deſſein de le combattre, il marcha rapidement à ſa rencontre, plaça

a plus grande partie de ses troupes en embuscade & continua sa marche avec le reste jusqu'à ce qu'il eût rencontré celles du Marquis de Varambon. Le combat s'engagea & fut très-vif : Biron se battant toujours en retraite, attira l'ennemi à l'endroit où il avoit placé son embuscade : alors faisant ferme, il le chargea avec toutes ses forces réunies, prit Varambon prisonnier, tua une partie de ses soldats, & força les autres à chercher leur salut dans la fuite (2).

Liv. XXIV

1596.

Le Prince de Chimay, alors Duc d'Arschot, fut chargé par l'Archiduc de remplacer Varambon ; mais les efforts qu'il fit pour arrêter les incursions des François, ne produisirent pas plus d'effet que ceux qu'avoit fait son prédécesseur. Biron lui étoit supérieur en cavalerie, & cette supériorité lui donnoit la victoire toutes les fois qu'il combattoit Chimay, de maniere qu'il put continuer à ravager le pays qui étoit ouvert de tous les côtés, jusqu'à ce que l'approche de l'hiver le força de se retirer.

Expédition des Anglois contre les Espagnols.

Tandis que les événemens dont nous venons de parler étoient arrivés en France &

(2) Bentivoglio, Liv. III. Grotius.

Liv. XXIV
1596.

dans les Pays-Bas, Philippe avoit essuyé en Espagne un revers, dont tous les avantages qu'il pouvoit tirer des nouvelles conquêtes qu'il avoit faites, tant sur le Roi de France que sur les confédérés, ne pouvoient le dédommager. Depuis l'issue funeste qu'avoit eu son entreprise sur l'Angleterre & la ruine de la flotte qu'il y avoit employée, les Anglois n'avoient pas cessé de former des entreprises sur ses possessions, tant en Europe qu'en Amérique. Philippe, à l'époque dont nous nous occupons, ne se trouvoit pas plus en état de s'en venger qu'il ne l'avoit été auparavant; mais poussé alors à bout & se voyant maître du port de Calais, dont la position lui donnoit beaucoup plus de facilité qu'il n'en avoit encore eu pour nuire aux Anglois, malgré l'embarras où il étoit, il résolut de profiter de l'avantage que lui offroit cette nouvelle possession. En conséquence il fit équiper une flotte, & mit sur pied une armée, avec laquelle il se proposoit de faire une descente en Irlande. Depuis long-temps il y fomentoit la rebellion parmi les Catholiques-Romains; il se flattoit que ceux-ci, aussi-tôt que ses troupes seroient débarquées, se joindroient à elles.

Elisabeth n'avoit pas ignoré le projet de

Philippe, & elle n'avoit rien négligé pour ſe mettre à couvert du nouvel orage qui la menaçoit. Afin de l'écarter, elle avoit fait équiper une flotte de plus de cent cinquante vaiſſeaux, ſur laquelle on embarqua huit mille ſoldats & ſept mille matelots. Le commandement des troupes de terre fut donné au Comte d'Eſſex, & celui de la flotte au Lord Howard, grand-amiral. Les Hollandois y joignirent vingt-quatre de leurs vaiſſeaux, commandés par le vice-amiral Warmondt, qui étoient montés d'un nombre ſuffiſant de ſoldats, aux ordres du Comte Louis de Naſſau, couſin du Prince Maurice.

Le deſſein d'Eliſabeth étoit d'attaquer Cadix, où elle ſavoit que ſe faiſoient en partie les préparatifs du Roi d'Eſpagne. Mais pour aſſurer la réuſſite de cette entrepriſe, on cacha avec ſoin la deſtination de la flotte, & les capitaines des vaiſſeaux reçurent cacheté l'ordre qui leur marquoit le rendez-vous général ; il leur étoit défendu de l'ouvrir avant d'être arrivés au Cap de St. Vincent : on leur avoit auſſi recommandé de ſe tenir toujours dans leur route à quelque diſtance des côtes d'Eſpagne & de celles de Portugal, afin que l'ennemi, craignant également pour les unes

Liv.XXIV comme pour les autres, fût moins ſur ſes gardes.

1596. Ces précautions eurent l'effet qu'on en attendoit ; la flotte qui étoit partie de Plimouth le premier Juin, arriva le vingt du même mois à la vue de Cadix ; on y étoit dans la plus grande ſécurité & nullement préparé à ſe défendre ; il y avoit dans le port & à la rade trente-ſix vaiſſeaux, richement chargés & prêts à mettre à la voile, tant pour l'Amérique que pour les grandes Indes ; trente vaiſſeaux de guerre & un grand nombre de vaiſſeaux de tranſport, chargés de tout ce qui étoit néceſſaire pour avitailler une flotte qu'on équipoit à Lisbonne : il n'y avoit point dans la place de commandant en chef, & ſa garniſon étoit trop foible pour pouvoir la défendre.

Priſe de Cadix.

Les vaiſſeaux de guerre, à l'approche de la flotte Angloiſe, furent mis en bataille à l'entrée de la baie, & malgré l'infériorité du nombre, ils ſoutinrent l'attaque juſqu'à ce que quelques-uns des plus gros eurent été pris, d'autres brûlés, coulés à fond, ou obligés d'échouer ſur des bas-fonds ou ſur des bancs de ſable.

Après ce premier ſuccès le Comte d'Eſſex fit débarquer ſes troupes, & les conduiſit

vers la ville. Un corps de troupes Espagnoles étoit venu à sa rencontre; mais ne pouvant résister à l'impétuosité des Anglois, il tourna bientôt le dos & prit la fuite. Les Anglois suivirent de près les fuyards & entrerent avec eux dans la ville. Les habitans firent peu de résistance : la vue des Anglois les avoit remplis de terreur; ils étoient dans la plus grande consternation : le château se rendit avant même qu'on eût tiré contre lui un seul coup de canon. Le Comte d'Essex, dont la générosité n'étoit pas au dessous de sa valeur, ne fit pas moins paroître dans cette occasion d'humanité après la victoire, qu'il avoit donné des preuves de sa bravoure pendant le combat; il livra, il est vrai, la ville au pillage, mais défendit à ses soldats d'exercer aucun de ces actes de violence & de cruauté, dont est remplie l'histoire des Pays-Bas. Les Anglois firent un butin considérable; mais beaucoup moins que si le Duc de Médina, qui se trouvoit là avec quelques troupes, n'eût pas fait mettre le feu à un grand nombre de vaisseaux marchands, dont les propriétaires traitoient alors du rachat avec le Comte d'Essex. On a calculé que la perte que Philippe & ses sujets firent dans cette expédition, tant en vais-

Liv. XXIV

1596.

Liv. XXIV 1596.

ſeaux, marchandiſes & autres chargemens; avoit pu monter à environ vingt millions de ducats. Eſſex vouloit qu'on prît poſſeſſion de Cadix & que les Anglois s'y maintinſſent; mais le Lord Howard & les autres commandans rejetterent cette idée, qu'ils traitoient de chimérique; ils croyoient qu'ils avoient rempli l'objet de leur miſſion & ſatisfait le déſir de leur Souveraine; ils craignoient d'ailleurs d'être attaqués par une armée que Philippe pourroit envoyer contre eux : en conſéquence ils firent promptement embarquer tout le butin, & mirent à la voile auſſi-tôt après pour retourner en Angleterre.

La flotte Eſpagnole deſtinée contre l'Irlande eſt détruite.

Philippe fut d'autant plus ſenſible à la priſe & au pillage que les Anglois venoient de faire d'une des principales villes de ſon royaume, qu'il pouvoit croire que cet événement affoibliroit beaucoup la grande idée qu'on avoit eue juſqu'alors de ſa prudence & de ſes forces intérieures. Cette conſidération ſe joignant au déſir de ſe venger d'Eliſabeth, il ſe détermina à exécuter ſans délai, & nonobſtant l'approche de l'hiver, le projet qu'il avoit formé d'envahir l'Irlande. Le retour de ſa flotte d'Amérique, qui arriva alors richement chargée, le mit en état d'équiper cent vingt-huit vaiſſeaux, tant de guerre

que

que de tranſport, ſur leſquels il fit embarquer quatorze mille hommes, ſans compter un grand nombre d'Irlandois Catholiques-Romains, qui s'étoient refugiés dans ſes états. Ces vaiſſeaux portoient auſſi une quantité prodigieuſe de munitions, de vivres, d'outils, d'inſtrumens & même de matériaux pour conſtruire des forts. Cette flotte, ſous les ordres de Don Martin de Padilla, mit à la voile du port de Ferrol au mois de Novembre. Si cette flotte fût arrivée à ſa deſtination, les Eſpagnols, ſecondés des Catholiques-Romains mécontens, auroient pu s'établir ſi ſolidement en Irlande, que pluſieurs années ſe ſeroient écoulées avant qu'on eût pu les en chaſſer, & qu'il en auroit coûté beaucoup de ſang, d'argent & de peines pour y parvenir.

La Reine d'Angleterre & ſes ſujets, enorgueillis du ſuccès qu'avoit eu l'entrepriſe de Cadix, étoient dans une auſſi grande ſécurité que s'ils euſſent porté un coup mortel à la marine & à la puiſſance du Roi d'Eſpagne. Ni Eliſabeth ni ſes miniſtres ne ſoupçonnoient point le deſſein de ce Prince; ils ignoroient même les grands préparatifs qu'il faiſoit : mais la providence veilloit pour eux, & elle favoriſa dans cette occaſion l'Angle-

Liv. XXIV. 1596.

terre d'une maniere toute particuliere, comme elle avoit déjà fait auparavant. Une tempête affreuse assaillit la flotte Espagnole vers le Cap Finistere ; quarante de leurs vaisseaux, tous leurs équipages & leurs cargaisons furent submergés : ce fut avec beaucoup de peines que Padilla ramena les autres dans le port de Ferrol. L'entreprise sur l'Irlande fut alors abandonnée, & le Roi d'Espagne (3) y renonça.

Combat de Turnhout.

Au commencement de l'année mil cinq cens quatre-vingts-dix-sept, les Espagnols essuyerent aussi dans les Pays-Bas un revers bien funeste. Les fertiles provinces du Brabant étoient encore alors exposées aux incursions des confédérés ; les habitans, pour sauver leurs villages & leurs campagnes du pillage & de la dévastation, s'étoient soumis à payer de fortes contributions, avec lesquelles les Etats des Provinces-Unies pouvoient entretenir les garnisons de Breda, de Gertrudenberg & de plusieurs autres places L'Archiduc, désirant beaucoup de délivrer le pays de ce fardeau, avoit mis en cantonne-

(3) Grotius Liv. V. p. 296. Camden p. 930 Carte Liv. XIX.

ment quatre à cinq mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, dans Turnhout, petite ville ouverte, mais d'où il jugeoit qu'on pourroit, parce qu'elle étoit dans le voisinage de Breda, observer les mouvemens de l'ennemi. Il avoit donné le commandement de ce corps de troupes au Comte de Varas, frere du feu Marquis de Varambon.

Le Prince Maurice, qui n'ignoroit pas que ce commandement avoit été donné à Varas, plus en considération de sa famille (4) & de sa naissance, que de son habileté dans le métier de la guerre, résolut de tirer avantage de l'imprudence qu'avoit commis l'Archiduc; il rassembla avec beaucoup de secret & de célérité environ cinq mille hommes d'infanterie & huit cens chevaux, & partit à leur tête de Gertrudenberg, dans le dessein d'aller attaquer les Espagnols dans leur cantonnement. Varas n'en fut instruit que la veille du jour qu'il devoit être attaqué, & contre l'avis de quelques-uns de ses officiers, il se détermina à abandonner son poste & à se retirer dans la ville de Herentals. Dès la

(4) Il étoit de la famille de Rie, en Franche-Comté.

Liv. XXIV 1597.

nuit-même il fit partir ſes bagages, & à la pointe du jour il ſe mit en marche dans le plus grand ſilence. Ses ſoldats, preſque tous vétérans, expérimentés, braves & courageux, virent d'abord avec une ſorte d'indignation qu'on les obligeoit de fuir devant un ennemi qu'ils avoient ſi ſouvent vaincu; mais devenus bientôt auſſi timides que leur général, ils crurent, comme lui, que leur ſalut dépendoit abſolument de la célérité de leur retraite.

Le Prince Maurice n'étoit plus qu'à quelques milles de Turnhout, lorſqu'il apprit par ſes eſpions que le Comte de Varas ſe retiroit. Auſſi-tôt il envoya en avant Sir Francis Vere avec un corps de cavalerie fouiller les bois, & un détachement aux ordres du Comte de Hohenloe pour harceler les Eſpagnols, afin de retarder leur marche & de donner le temps à ſon infanterie d'avancer & de les joindre. Le Comte de Hohenloe & Sir Francis Vere n'étoient pas les ſeuls officiers d'un grand mérite qu'il eut amenés avec lui; il s'étoit fait encore accompagner dans cette expédition du Comte de Solms, de Sir Robert Sidney, gouverneur de Fleſſingue, & de pluſieurs autres, qui, à une expérience conſommée, joignoient une grande

valeur. Tous exécuterent les ordres qui leur avoient été donnés, avec la même prudence & la même intrépidité. Le Comte de Hohenloe, à la tête de quatre cens chevaux, attaqua le premier les Eſpagnols, fit plier leur cavalerie, la mit en déroute & la força de ſe replier ſur l'infanterie, où elle jetta le déſordre & la confuſion. Vere & le Prince Maurice qui arriverent alors, enfoncerent ſes rangs, & acheverent ſa défaite; on en fit un carnage affreux, & preſque tous ceux qui échapperent à la mort, furent faits priſonniers. Le Comte de Varas lui-même reſta ſur la place, après avoir donné des preuves que ce n'étoit pas à ſon peu de courage qu'il falloit attribuer ſon inconduite, mais à ſon inexpérience & au trop grand déſir de ménager le ſang de ſes ſoldats. Les Eſpagnols perdirent dans cette occaſion plus de deux mille cinq cens hommes, dont deux mille furent tués & les autres faits priſonniers. Cette victoire ne coûta au Prince Maurice que neuf à dix hommes.

Liv. XXIV. 1597.

Grotius attribue cette victoire aux groſſes carabines dont Maurice avoit armé ſa cavalerie : auparavant, elle portoit des lances; la vue de ces nouvelles armes & leur effet jetterent l'épouvante parmi les Eſpagnols.

Liv. XXIV. 1597.

Il est certain que ce fut à sa cavalerie que le Prince Maurice dut la victoire, & qu'elle étoit assurée quand son infanterie arriva & prit part au combat.

A ne considérer que la grande disproportion de la perte, le combat de Turnhout dut, plus qu'aucun de tous ceux que le Prince Maurice avoit livrés auparavant, faire exalter ses talens militaires. Mais, si dans cette occasion il les mit dans tout leur jour, la maniere dont il se conduisit à l'égard des prisonniers fit paroître dans tout leur éclat sa générosité, sa bienfaisance & son humanité; il fit prendre le plus grand soin de ceux d'entre eux qui étoient blessés, & veilla avec la plus grande attention à ce que les autres n'essuyassent aucun mauvais traitement: il envoya à l'Archiduc le corps du Comte de Varas, & l'Archiduc le fit assurer que, suivant à l'avenir son exemple, il empêcheroit qu'il ne fût commis par ses soldats aucun excès ni aucune sorte de cruautés (5).

Surprise d'Amiens.

La prise d'Amiens, dont l'Archiduc se rendit maître peu de temps après, le dédom-

(5) Grotius Liv. VI. ab initio. De Thou Liv. CXVIII. c. V. Bentivoglio Part. III. Liv. III.

magea de la perte qu'il avoit faite à Turn-hout. Amiens, la capitale de la province de Picardie, étoit alors une des villes les plus fortes & les plus importantes de la France: ses habitans avoient été très-attachés au parti de la ligue, & s'étoient depuis peu soumis au Roi, à la condition qu'ils garderoient eux-mêmes leur ville & que le Roi n'y mettroit point de troupes en garnison.

Liv. XXIV. 1597.

Le nombre des habitans qui s'étoient enrôlés pour la garder, pouvoit être d'environ quatorze à quinze mille; c'étoit certainement beaucoup plus qu'il n'en falloit pour les mettre à couvert des entreprises auxquelles les exposoit le voisinage des troupes Espagnoles, s'ils eussent été disciplinés, vigilans & attentifs à ce qui se passoit tant au dedans qu'au dehors: mais se livrant entiérement à leurs affaires domestiques, ils se reposoient sur un petit nombre d'entre eux du soin de veiller à la conservation de leur ville, & ceux-ci s'en acquittoient avec beaucoup de négligence.

Un d'entre eux qui avoit été banni de la ville pour crime, en avoit instruit Portocarrero, gouverneur de Dourlens, officier d'une grande bravoure & très-entreprenant, qui, résolu de profiter de l'avis qu'on lui

Liv. XXIV 1597.

donnoit, forma le projet de ſe rendre maître d'Amiens. L'Archiduc approuva ſon deſſein, & Portocarrero tira des garniſons voiſines environ trois mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, avec leſquels il crut qu'il pouvoit exécuter ſon entrepriſe (6). Le onze Mars il partit de Dourlens au commencement de la nuit, & avant le lever du ſoleil il arriva à un hermitage nommé la Madelaine, éloigné d'environ un demi-mille de la ville. Dès qu'il vit qu'on en ouvroit la porte, il envoya en avant dix à douze de ſes plus braves ſoldats, avec trois officiers, d'Ognano, la Croix & Del-Arco, tous déguiſés en payſans. Chacun d'eux avoit caché ſous ſon habit une paire de piſtolets & une épée : trois d'entre eux portoient ſur leur tête un ſac plein de noix & de pommes; un autre conduiſoit un grand chariot, ſur lequel étoient de groſſes ſolives; les autres les ſuivoient, marchant à quelque diſtance d'eux. Lorſque les trois premiers eurent paſſé les paliſſades, & furent proche

(6) Il avoit ſous ſes ordres onze cens Eſpagnols, cinq cens Bourguignons & Allemands, quatre cens Irlandois, deux cens Wallons & neuf cens chevaux.

de la porte, un d'eux fit un faux pas & tomba; fon fac s'ouvrit, & les noix & les pommes qu'il renfermoit devinrent la proie des bourgeois qui étoient de garde. Pendant que ceux-ci s'amufoient à fe moquer du prétendu payfan & de fa mal-adreffe, & qu'ils ramaffoient avec beaucoup d'avidité fes noix & fes pommes, le chariot arriva fous la porte. Del-Arco, ôtant promptement une cheville qui retenoit le timon, empêcha que les chevaux le traînaffent plus en avant : alors il tira un coup de piftolet; c'étoit le fignal dont il étoit convenu avec Portocarrero; à l'inftant fe réuniffant avec fes camarades, ils tomberent tous l'épée à la main fur ceux qui gardoient la porte, en tuerent un grand nombre & s'en rendirent maîtres. La fentinelle qui étoit fur le rampart, voyant ce qui fe paffoit, voulut baiffer la herfe; elle tomba en effet; mais les folives dont étoit chargé le chariot, l'arrêterent & la foutinrent en l'air. Portocarrero cependant s'étoit avancé près de la ville avec toutes fes troupes; il s'y jetta, & n'éprouva qu'une très-foible réfiftance de la part des habitans, qui, remplis d'effroi & de terreur & n'ayant perfonne à leur tête en état de commander, mirent bas les armes; après avoir vu tomber

Liv. XXIV.

1597.

sous le fer de l'ennemi environ une centaine d'entre eux.

Liv. XXIV

1597.

Elle cause beaucoup de chagrin à Henri.

Le chagrin que la nouvelle de cet évenement causa à Henri IV, tempéra un peu la joie que lui causoit la ruine totale de la ligue. La conquête de Calais avoit ouvert aux Espagnols l'entrée de son royaume du côté de la mer; mais Amiens étoit une barriere qui les auroit arrêtés : au lieu qu'ayant cette ville en leur puissance, ils pouvoient, sans trouver rien qui les arrêtât, faire des incursions jusqu'aux portes de la capitale. Henri envisageoit aussi qu'il pourroit arriver que la prise d'Amiens fît prendre de lui une idée défavorable; il craignoit qu'on ne pensât qu'il étoit incapable d'acquérir d'autre gloire que celle de combattre & de vaincre ses propres sujets; il appréhendoit en outre que s'il y avoit encore parmi ses sujets des mécontens, ils ne profitassent du revers qu'il venoit d'essuyer, pour rallumer le feu, peut-être encore mal éteint, de la guerre civile. Depuis quelque tems sa santé étoit chancelante : aussitôt qu'il fut instruit de ce qui venoit d'arriver, il remit à un autre tems le soin de la rétablir, abandonna l'usage des remedes que ses médecins lui avoient prescrit, & partit pour Corbie, petite ville située sur

la Somme, à environ trois lieues d'Amiens. Après y avoir conféré avec le maréchal de Biron & plusieurs de ses principaux officiers, il résolut de s'occuper, de préférence à tous autres objets, du siége d'Amiens, & de mettre tout en usage pour en chasser les Espagnols. Il chargea Biron de tirer des garnisons des villes voisines le plus de troupes qu'il pourroit, d'en former une petite armée, avec laquelle il pût investir la place. Il retourna ensuite à Paris, afin de hâter par sa présence les préparatifs nécessaires pour assurer le succès de son entreprise.

Liv. XXIV

1597.

Siége d'Amiens.

Henri n'ignoroit pas qu'il falloit agir dans cette occasion avec la plus grande activité; aussi travailla-t-il avec une ardeur incroyable, jusqu'à ce qu'il eut rassemblé une armée nombreuse & fait venir des provinces les plus à portée des munitions de guerre & de bouche; en même tems il conclut un nouveau traité d'alliance avec la Reine d'Angleterre & les Etats des Provinces-unies, en conséquence duquel celle-là lui envoya quatre mille hommes, & ceux-ci lui firent passer une somme considérable d'argent & s'engagerent de faire une puissante diversion dans les Pays-Bas. Comme Henri avoit fait passer continuellement des renforts de troupes au

Liv. XXIV

1597.

Maréchal de Biron, il trouva le fiége d'Amiens bien avancé, lorfqu'il s'y rendit au commencement de Juin. Biron étoit fort ambitieux & fort vain : le Roi avoit dit que fes affaires n'alloient jamais bien, s'il n'étoit préfent ; ce propos avoit donné une nouvelle ardeur au maréchal : foins, attentions, peines, vigilance, tout avoit été mis en ufage. Pour empêcher qu'aucun fecours n'entrât dans la place, Biron avoit fait faire de fortes lignes de circonvallation : fes approches étoient commencées, lorfque le Roi arriva au camp. Il approuva tout ce que le maréchal avoit fait, & lui laiffa même le commandement, pour lui faire oublier, difent les hiftoriens, le propos qu'il avoit tenu & qui avoit mortifié la vanité orgueilleufe du maréchal.

Comme l'armée avoit été confidérablement augmentée, tant par les renforts de troupes que le Roi avoit amenés, que par les quatre mille Anglois qui étoient arrivés, on pouffa avec beaucoup d'ardeur les opérations du fiége : mais plus l'ardeur des affiégeans étoit grande, plus celle des affiégés l'étoit auffi ; chaque pouce de terrein étoit attaqué & défendu avec une égale intrépidité. L'habileté du gouverneur & la bravoure des

soldats de la garnison arrêtoient continuellement les progrès des assiégeans & prolongeoient le siége bien plus qu'ils ne l'avoient cru d'abord. Plusieurs milliers d'entre eux avoient été tués dans les différentes sorties des assiégés : ceux-ci avoient aussi perdu beaucoup de monde ; mais la plus grande perte qu'ils firent, fut celle de Portocarrero, qui fut tué dans une de ces sorties. Ce n'est pas qu'il ne fût dignement remplacé par le Marquis de Montenegro, Napolitain, de l'illustre famille des Carraffes, qui ne le cédoit ni en courage, ni en habileté, à Portocarrero. Il y avoit tout lieu de croire que les François ne pourroient pas le forcer à capituler avant l'arrivée de l'Archiduc, qu'on savoit être dans l'intention de venir incessamment à son secours.

Vaine entreprise d'Albert pour faire lever le siége.

Soit que le Roi d'Espagne voulût continuer la guerre, soit qu'il prît le parti de faire la paix avec la France, il lui étoit également important que la ville d'Amiens restât en son pouvoir. L'Archiduc le sentoit, & ne négligeoit rien pour se mettre en état de marcher au secours des assiégés. Mais, malgré ses soins & son activité, il n'avançoit que fort lentement dans ses préparatifs : les levées d'hommes qu'il avoit or-

Liv. XXIV 1597.

données, ſe faiſoient avec beaucoup de difficulté, parce qu'il manquoit d'argent. Les finances du Roi d'Eſpagne étoient dans le plus grand déſordre, ſur-tout depuis la priſe de Cadix. Il y avoit déjà bien des années que ce Prince faiſoit des emprunts conſidérables, tant en Italie qu'en Flandre, mais à un intérêt exorbitant & en hypothéquant aux marchands de ces pays qui lui donnoient leur argent, quelques-unes des branches de ſes revenus. Les inconvéniens qui réſultoient de l'uſage continuel de cette reſſource, avoient fait prendre au Roi le parti de ſe débarraſſer tout d'un coup du fardeau dont ces emprunts forcés le chargeoient. Sans conſidérer les ſuites que pouvoit avoir l'exécution d'un tel projet, il avoit fait publier au commencement du mois de Novembre de l'année derniere un édit, qui anéantiſſoit tous les contrats par leſquels il avoit précédemment engagé ſes revenus. Pour pallier cette injuſtice, il avoit allégué les gains énormes de ceux qui, profitant du beſoin où il s'étoit trouvé, lui avoient prêté leur argent ; ajoutant que, s'il continuoit à les laiſſer jouir du bénéfice qu'ils faiſoient, tout ce qu'il avoit pu faire juſqu'alors pour le main-

tien de la vraie religion deviendroit inutile (7). Liv. XXIV.

Il y avoit eu autant d'imprudence que d'injustice à donner un pareil édit, & Philippe n'eut pas lieu de s'applaudir d'avoir fait usage de cet expédient. Ses revenus, il est vrai, étoient libres, mais ils ne pouvoient suffire aux dépenses énormes de la guerre dans laquelle il étoit engagé. Tant que cette guerre dura, il se vit continuellement obligé d'avoir recours aux emprunts, sans pouvoir persuader à aucun des capitalistes de Gênes & d'Anvers de lui confier leur argent. Avant son édit il trouvoit l'argent dont il pouvoit avoir besoin. C'étoit cette difficulté de pouvoir s'en procurer, qui avoit si fort retardé les préparatifs que faisoit l'Archiduc, pour aller au secours d'Amiens. 1597.

Le blocus de cette ville avoit été commencé au mois d'Avril, & l'Archiduc ne put se mettre en marche qu'à la fin d'Août: son armée, qui étoit de plus de vingt-cinq mille hommes, n'arriva que vers la mi-Septembre à la vue du camp des assiégeans. Reddition d'Amiens.

(7) Grotius Liv V.

Liv. XXIV

1597.

Comme ſon infanterie étoit infiniment ſupérieure à la leur, il réſolut de leur préſenter la bataille; connoiſſant le génie du Monarque Francois, il ne doutoit pas que le défi ne fût accepté. Ses eſpérances furent trompées; Henri déféra à l'avis du Duc de Mayenne, qu'il avoit amené avec lui au ſiége, qui lui avoit repréſenté que ſon infanterie étant preſque toute compoſée de nouvelles levées, il y auroit de l'imprudence de haſarder le combat; qu'il étoit plus ſage & plus prudent d'attendre l'ennemi dans ſes lignes. L'Archiduc, qui ignoroit cette réſolution, rangea ſon armée en bataille; mais quand il vit que les François ne ſortoient point de leur camp, & que ce camp étoit par-tout bien fortifié, il commença à déſeſpérer de réuſſir dans ſon entrepriſe & prit le parti de ramener ſon armée dans les Pays Bas. Peu de jours après cette retraite, le Marquis de Montenegro, après en avoir obtenu la permiſſion de l'Archiduc, offrit de capituler & obtint les conditions les plus honorables (8).

---

(8) D'Avila, Liv. XV, Bentivoglio, Part. III, Liv. IV,

Progrès de la guerre dans les Pays-Bas.

Pendant le ſiége d'Amiens il ne s'étoit rien paſſé de mémorable dans les Pays-Bas ; mais comme l'Archiduc, pour former l'armée avec laquelle il avoit marché au ſecours de cette ville s'étoit vu obligé de dégarnir de troupes preſque tout le Brabant & la Flandre, le Prince Maurice, auſſi-tôt qu'il avoit ſu qu'il s'étoit mis en route, pour aller au ſecours des aſſiégés, avoit marché vers Rhinberg à la tête de douze à treize mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie : il avoit aſſiégé & pris cette ville en peu de jours, quoique ſa garniſon fût d'environ mille hommes. Il avoit ſoumis avec la même facilité la ville de Meurs : ayant paſſé enſuite le Rhin, il s'étoit rendu maître de Groll, de Brevort & de pluſieurs autres places. Lingen étoit la ſeule ville fortifiée au Nord du Rhin qui fût encore aux Eſpagnols : le Comte Frédéric de Herembert y commandoit : il avoit une garniſon de ſix à ſept cens hommes. Le Prince Maurice en forma le ſiége : les aſſiégés ſe défendirent pendant quelque temps avec beaucoup de courage ; mais quand le gouverneur vit que les batteries des aſſiégeans alloient commencer à tirer, & que le Prince, en le faiſant ſommer de ſe rendre, lui faiſoit offrir des conditions honorables,

Liv.XXIV 1597.

& aſſurer en même temps que s'il refuſoit ſes offres il ne lui accorderoit aucune capitulation, il conſidéra que ce ſeroit expoſer inutilement ſa garniſon à être paſſée au fil de l'épée, s'il s'obſtinoit plus longtemps à vouloir ſe défendre; il accepta donc les conditions que le Prince lui avoit propoſées & capitula.

Maurice fit toutes ces conquêtes en moins de trois mois; ce fut celle de Groll & de Brevort où il rencontra le plus de difficulté. Ces deux places étant ſituées ſur un terrein fort marécageux, il eut beſoin, pour réuſſir, de toute ſon habileté. Mais comme les hiſtoriens contemporains n'ont rapporté aucune particularité de ces deux ſiéges, nous nous ſommes vus obligés de les imiter. Au reſte, la conquête de toutes ces places frontieres étoit de la plus grande importance pour les Provinces-Unies; elles ſe voyoient par leur poſſeſſion à couvert des incurſions des garniſons Eſpagnoles: ſenſibles au ſervice que le Prince venoit de leur rendre, en les délivrant des alarmes continuelles que leur cauſoit ce voiſinage importun, les Etats de ces provinces lui en témoignerent leur reconnoiſſance, en lui faiſant la conceſſion, pour lui & ſes deſcendans, de la riche

feigneurie de Lingen & de fes dépendances. Liv. XXIV

Ce que nous venons de rapporter, s'étoit paffé à la fin de l'année mille cinq cens quatre-vingts-dix-fept, & au commencement de l'année fuivante on entama une négociation pour la paix, entre la France & l'Efpagne. Ni Philippe ni Henri n'avoient retiré de la guerre aucun des avantages dont ils s'étoient flattés, & l'un & l'autre avoient de puiffans motifs de défirer de la terminer promptement. Les illufions qui avoient féduit Philippe, s'étoient enfin diffipées ; il voyoit toute la folie de fes chimériques projets de conquête, dont l'efpérance l'avoit trompé fi longtemps : fes acquifitions en France ne valoient pas ce qu'elles lui avoient coûté ; non-feulement elles n'avoient pu le dédommager des pertes qu'il avoit faites dans les Pays-bas, mais elles lui avoient occafionné encore des dépenfes confidérables. Ses finances, comme nous l'avons déja dit, étoient dans le plus grand défordre ; il n'avoit plus aucune efpece de crédit ; fa mauvaife foi à l'égard de fes créanciers le lui avoit fait perdre entiérement. Dans plufieurs places les troupes qui les gardoient, venoient encore de fe foulever ; elles n'étoient

1598.

Négociations pour la paix.

Liv. XXIV. 1598.

pas payées de leur solde, & on pouvoit croire qu'elles refuseroient de marcher à l'ennemi la campagne prochaine. Philippe considérant aussi son grand âge & sa mauvaise santé, ne pouvoit plus se flatter de vivre encore longtemps. Son fils étoit à peine sorti de l'enfance; & ç'auroit été hasarder beaucoup de lui laisser, en mourant, une guerre à soutenir contre un ennemi aussi puissant, aussi habile dans l'art de la guerre & aussi entreprenant que l'étoit le Roi de France.

Henri IV, de son côté, ne désiroit pas la paix avec moins d'ardeur que Philippe : les playes qui avoient affligé son royaume, n'étoient pas encore entiérement cicatrisées; elles avoient si fort vieilli, elles avoient saigné si longtemps, qu'on ne pouvoit espérer de parvenir à les guérir tant que la guerre dureroit. Les désordres qui regnoient dans plusieurs parties de son royaume, auxquels Henri désiroit d'apporter un prompt remede, lui faisoient aussi souhaiter beaucoup de faire sa paix avec l'Espagne.

Le Pape se rend médiateur.

Mais, malgré les motifs puissans qu'avoient les deux Rois de désirer la paix, ni l'un ni l'autre ne vouloient faire la premiere démarche, ni même paroître souhaiter

qu'elle se fît. Le Pape les tira de cet embarras; comme pere de tous les Princes Catholiques, & ami commun des deux Monarques belligérans, il se rendit médiateur : son zele, dans cette occasion, tempéré par la prudence, lui acquit, avec juste raison, l'estime & la vénération de ses contemporains & les confirma dans la haute idée qu'ils avoient déjà conçue de son caractere. A sa sollicitation les deux Rois convinrent d'ouvrir un congrès à Vervins, petite ville de la Picardie, sur la Serre, aux confins du Hainaut. Le Roi de France y envoya pour ministres plénipotentiaires les présidens de Bellievre & de Silleri : ceux du Roi d'Espagne furent Ricardotto & Baptiste Tassi : le cardinal Alexandre de Médicis s'y rendit de la part du Pape, avec la qualité de légat, & les conférences commencerent au mois de Février.

Elisabeth & les Etats des Provinces-Unies s'opposent à la paix.

L'ouverture de ces conférences causa beaucoup d'inquiétudes aux Etats généraux des Provinces-Unies; ils ne pouvoient douter que le principal motif qu'avoit le Roi d'Espagne de terminer la guerre avec la France, étoit de pouvoir employer toutes ses forces contre les provinces confédérées. Ils appréhendoient aussi qu'Elisabeth, profi-

Liv. XXIV. 1598.

tant de cette occaſion; ne fît auſſi ſon accommodement avec Philippe, & que de cette maniere ils ſe trouveroient tout-à-coup ſans ſoutien & privés du ſecours de tous leurs alliés : mais les nouvelles aſſurances de ſon amitié que leur donna la Reine d'Angleterre, calmerent bientôt leur crainte à ſon égard; cette Princeſſe conſidéroit que leurs intérêts étoient tellement liés aux ſiens, que ce qui pourroit leur nuire lui ſeroit perſonnellement très-préjudiciable.

Auſſi-tôt après que le Roi de France eut acquieſcé à la propoſition que le Pape lui avoit faite d'ouvrir un congrès, pour y traiter de la paix avec l'Eſpagne, ce Prince en avoit donné avis à tous ſes alliés, en même temps qu'il les avoit engagés à prendre part aux négociations, afin, s'il étoit poſſible, de parvenir à une paix générale. Mais ni les Etats-Généraux, ni Eliſabeth, n'étoient dans les diſpoſitions de traiter avec l'Eſpagne; les premiers, parce qu'ils avoient tout lieu de croire que jamais Philippe ne voudroit conſentir de négocier avec eux comme avec un état libre & indépendant, & qu'eux, de leur côté, étoient fermément décidés à ne jamais le reconnoître pour leur ſouverain; la ſeconde, parce que dans différentes

occasions elle avoit retiré de grands avantages de son alliance avec les Provinces-Unies, elle désiroit qu'elles conservassent leur liberté & leur indépendance, avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle étoit persuadée que tant que cette nouvelle république conserveroit l'une & l'autre, l'Angleterre n'auroit rien à redouter de la puissance de l'Espagne : mais, ne voulant pas cependant perdre un allié tel que le Roi de France, elle se détermina à lui envoyer Sir Robert Cécil & Sir Herbert, pour le détourner de faire la paix. Ces ambassadeurs étoient accompagnés de ceux des Etats-Généraux ; c'étoient Justin de Nassau & le célebre Barnevelt. Ces habiles négociateurs employerent les raisons les plus fortes pour dissuader le Roi de France d'exécuter son dessein : ils lui rappellerent le traité d'alliance qu'il avoit fait peu de temps auparavant avec la Reine d'Angleterre & les Provinces-Unies, les secours qu'il en avoit reçus dans différens temps : ils lui représenterent combien il étoit dangereux pour lui de traiter avec un Prince, sur la sincérité duquel il ne pouvoit compter, & de la mauvaise foi duquel il avoit eu si souvent des preuves. Enfin ils lui offrirent des secours d'hommes & d'argent, tant pour reprendre Calais, que

Liv. XXIV 1598. pour continuer la guerre. Henri leur répondit que, quelle que fût l'alliance qu'il avoit contractée avec leurs maîtres, cette alliance ne l'obligeoit pas à continuer la guerre, & qu'il pouvoit, sans la violer, faire la paix avec l'Espagne; que cette guerre, prolongée plus long-temps, pourroit produire la ruine entiere de son royaume. Il employa les termes les plus forts pour leur témoigner sa reconnoissance des preuves d'attachement que leurs maîtres lui avoient données; il les assura qu'il ne prendroit avec Philippe aucun engagement qui pût l'empêcher de s'acquitter envers eux des services qu'ils lui avoient rendus; il leur dit que sa conduite passée, & plus encore tout ce que le Roi d'Espagne avoit fait contre lui, devoient leur persuader que ce n'étoit pas par dégoût pour la guerre qu'il s'étoit déterminé à prendre un parti qui répugnoit si fort à ses alliés, mais la nécessité où il étoit de désirer la paix & de la faire; que les désordres qui régnoient dans l'intérieur de ses états étoient tels que, si l'on n'y apportoit un prompt remede, ils deviendroient bientôt incurables : qu'en temps de guerre, l'usage de ces remedes étoit impraticable, mais qu'il espéroit que quelques années de paix rendroient à son royaume

toute

toute sa force & sa vigueur ; qu'alors, loin d'être à charge à ses alliés, comme il l'avoit été jusqu'alors, il auroit le pouvoir & sûrement la volonté, non-seulement de s'acquitter avec usure des obligations qu'il leur avoit, mais de les défendre, ainsi que toute l'Europe, contre l'ambition insatiable du Roi d'Espagne.

Cette apologie, pleine de cette éloquence naturelle que Henri possédoit à un degré éminent, & à laquelle il est si difficile de résister, fit une telle impression sur les ambassadeurs d'Elisabeth & des Etats des Provinces-Unies, que ne pouvant douter de la vérité de ce que ce Prince leur avoit dit pour justifier sa conduite, ils convinrent avant leur départ non-seulement de la nécessité où se trouvoit la France de conclure la paix avec l'Espagne, mais aussi qu'il pouvoit arriver que cette même paix fût un événement heureux pour toutes les autres puissances de l'Europe, par l'avantage qu'elles pourroient en retirer. Henri envoya aussitôt des ambassadeurs en Angleterre & en Hollande ; il les chargea de renouveller aux Etats-Généraux & à Elisabeth les assurances qu'il avoit données à leurs ambassadeurs ; & par la conduite qu'il tint ensuite, il prouva com-

Liv. XXIV bien ces assurances étoient vraies & sinceres.

1598. Paix de Vervins. La paix entre la France & l'Espagne fut enfin conclue à Vervins, comme on le désiroit; mais avant il fallut lever de grandes difficultés, qui, peut-être auroient été insurmontables, si le Pape, animé d'un zele ardent & désintéressé, & secondé par celui de son légat, n'eût pas employé tout le crédit qu'il avoit sur les esprits des deux Rois. La France rendit à Philippe la ville de Cambrai & Philippe, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, consentit à abandonner Calais, Ardres, Dourlens & toutes les autres villes de France qu'il avoit en sa puissance, & dont l'acquisition lui avoit coûté beaucoup de peines, de sang & de dépenses. (9)

Philippe désiroit avec d'autant plus d'ardeur de terminer promptement la guerre que depuis que son projet de conquérir la France étoit échoué, il avoit formé celui de transférer la souveraineté des Pays-Bas à l'Infante Isabelle, à laquelle il destinoit pour épou

(9) Bentivoglio, Part. III. Liv. IV. p. 46. Sully, Liv. IX. D'Avila vers la fin. De Thou Liv. CXX, Sect. 1 & 5. Camden, p. 760. Miniana L. X. ch. 12.

l'Archiduc Albert : il chériſſoit beaucoup l'Infante, une des femmes de ſon ſiecle qui avoit le plus de mérite, & eſtimoit infiniment l'Archiduc, qu'il jugeoit être de tous les Princes de l'Europe qui pouvoient prétendre à ſon alliance, celui qui en étoit le plus digne.

Mais ce n'avoit pas été ſans beaucoup de répugnance qu'il avoit pris le parti de détacher en faveur de ſa fille & de ſon gendre futur une auſſi belle partie de ſes domaines héréditaires que l'étoient les Pays-Bas ; c'étoit à la poſſeſſion de ces riches provinces que lui & ſon pere avoient été principalement redevables des victoires qu'ils avoient remportées ſur leurs ennemis, tant en France qu'en Allemagne ; c'étoit auſſi la poſſeſſion des Pays-Bas, ſitués au centre de l'Europe, qui les avoit rendus ſi redoutables aux autres puiſſances de l'Europe & les avoit mis en état de maintenir la paix & la tranquillité dans les autres parties de leurs états. Il eſt vrai que, depuis la révolution la conſervation des provinces des Pays-Bas qui appartenoient encore à Philippe, lui avoit occaſionné beaucoup de dépenſes ; elles avoient été un gouffre où étoient venu ſe perdre tous les tréſors de l'Eſpagne : mais, malgré cette derniere con-

Liv. XXIV 1598. ſidération, il devoit cependant naturellement penſer, qu'après avoir ſéparé les Pays-Bas de la couronne d'Eſpagne, le tréſor de celle-ci ſe trouveroit, après ce ſacrifice, auſſi chargé qu'il l'étoit auparavant, puiſque l'Infante & l'Archiduc ne pourroient ſe ſoutenir dans leur ſouveraineté contre les efforts des provinces confédérées, ſans le ſecours de l'Eſpagne.

Le Comte de Fuentes le repréſenta à Philippe avec beaucoup de chaleur, & employa les raiſons qu'il crut les plus fortes pour le détourner d'exécuter ſon projet; tandis que pluſieurs de ſes autres conſeillers, & ſurtout le Comte de Caſtel-Rodrigo; en qui Philippe avoit la plus grande confiance, faiſoient leurs efforts pour lui perſuader de ne pas changer de réſolution : ils lui obſervoient qu'en ſéparant la ſouveraineté des Pays-Bas de celle de l'Eſpagne, il donneroit à celle-ci une nouvelle force & une nouvelle vigueur, bien loin de l'affoiblir.

» Les Pays-Bas, diſoient-ils, ſont éloignés
» du ſiége de l'adminiſtration de votre empi-
» re; les loix de ce pays, le langage, le
» caractere de ſes habitans, leurs mœurs-
» même ſont différents de celles des Eſpagnols,
» & cette différence eſt ſi grande, qu'on ne

» parviendra jamais à retenir dans le devoir
» les peuples des Pays-Bas. L'averſion qu'ils Liv. XXIV.
» ont pour toute domination étrangere, & 1598.
» ſur-tout pour celle de l'Eſpagne, eſt invincible. L'abſence & l'éloignement de leur ſouverain ont été la principale cauſe de cette rebellion, qui depuis plus de quarante ans occupe chez eux les armées de votre Majeſté. Le ſeul moyen qu'on peut aujourd'hui employer pour ramener les provinces révoltées, & engager celles qui ſont fidelles à perſiſter dans leur obéiſſance, c'eſt de leur donner un Souverain particulier, qui, vivant au milieu d'elles, pourra ſe concilier l'affection de leurs habitans & la conſerver. Il eſt vrai que ſi les Anglois ceſſoient de ſoutenir les rebelles, ceux-ci ſe verroient bientôt réduits à implorer la clémence de votre Majeſté. Mais ſi, avec les foibles ſecours que la Reine d'Angleterre, chancelante ſur ſon trône & fortement occupée des affaires intérieures de ſes états, leur donne, ils ont pu depuis tant d'années, non-ſeulement ſoutenir contre nous une guerre défenſive, mais même en faire une offenſive, combien ne devons-nous pas craindre les conſéquences qu'aura la réunion de la cou-

Liv. XXIV
1598.

» ronne d'Angleterre & d'Ecosse sur la tête
» du même Prince qui, dans la vigueur de
» l'âge, & sans aucun embarras dans ses
» propres états, pourra tout entier se livrer
» aux affaires du dehors? La jalousie des
» Princes voisins des Pays-Bas les engagera
» toujours à fomenter la rebellion parmi les
» habitans de ces pays, tant qu'ils seront
» sujets de l'Espagne; au lieu que quand les
» Pays-Bas ne seront plus unis à l'Espagne,
» & qu'ils formeront une souveraineté parti-
» culiere, séparée & indépendante, tous
» motifs de jalousie cesseront, & il sera
» alors également de l'intérêt de la France,
» de l'Angleterre & des autres puissances
» voisines, de désirer la fin de la guerre,
» de coopérer même au rétablissement de la
» paix; les provinces révoltées-même, pour
» rétablir la tranquillité dans leur intérieur,
» s'empresseront de se réunir aux provinces
» fidelles.

Acte d'abdication du Roi.

Ces raisons firent d'autant plus d'impression sur l'esprit du Roi, qu'elles étoient conformes à son goût & à son inclination : confirmé ainsi dans la résolution qu'il avoit déjà prise, il signa le sixieme de Mai un acte authentique d'abdication; dans lequel, après avoir déclaré le parti qu'il avoit pris de donner

l'Archiduc Albert pour époux à l'Infante Isabelle, sa fille aînée, il disoit qu'il cédoit, donnoit, & abandonnoit à cette Princesse la souveraineté des Pays-Bas & le Comté de Bourgogne, pour en jouir, conjointement avec son futur époux, ainsi que les enfans qui proviendroient de leur union, soit mâles ou femelles, selon les loix établies pour l'hérédité des successions.

Par le même acte, il fut dit que si la souveraineté passoit à une femme, elle épouseroit ou le Roi d'Espagne, ou l'héritier de la couronne d'Espagne; qu'aucuns Princes ou Princesses issus de l'Infante ne pourroient se marier sans le consentement du Roi d'Espagne; & qu'à défaut d'héritiers de l'Infante, les Pays-Bas retourneroient au Roi d'Espagne, pour être réunis à sa couronne. On stipula encore que l'Infante & l'Archiduc, & après eux leurs descendans, empêcheroient leurs sujets des Pays-Bas de commercer aux Indes; qu'avant leur inauguration ils feroient serment de ne permettre dans leurs états que l'exercice de la religion Romaine: enfin il fut dit que si quelques-unes des conditions ci-dessus mentionnées n'étoient pas exécutées; la souveraineté des Pays-Bas retourneroit à la couronne d'Espagne, & que le présent

acte de conceffion feroit regardé comme non avenu.

1589.

Effets qu'il produit.

Cet acte fut auffi-tôt envoyé à l'Archiduc, & peu après les Etats des provinces méridionales confentirent de reconnoître pour leurs Souverains l'Infante Ifabelle & l'Archiduc Albert, aux conditions portées par l'acte de conceffion. Les Etats fe voyoient avec plaifir délivrés du joug Efpagnol : ce qu'ils avoient fouffert fous la domination de l'Efpagne leur avoit rendu ce joug infupportable.

Mais, quel que fût l'effet que devoit naturellement produire cet événement fur les provinces foumifes à l'Efpagne, il ne pouvoit occafionner aucun changement dans les difpofitions des Provinces-Unies : „ Ces nou» veaux Souverains ", difoient les confédérés „ que donne aujourd'hui Philippe aux » Pays-Bas, ne le feront que de nom; ils ne » fauroient fe maintenir dans leur fouverai» neté fans le fecours des armes Efpagnoles. » Dans l'acte d'abdication, les Pays-Bas ne » font pas traités d'état libre & indépendant, » & le Roi d'Efpagne en difpofe comme d'un » fief de la monarchie Efpagnole. L'âge avancé » de l'Infante (10), & les conditions conte-

(10) Elle avoit trente-deux ans.

» nues dans l'acte qui lui transfere la sou-
» veraineté, font assez connoître qu'on ne Liv.XXIV.
» doit regarder cette concession que comme 1598.
» un moyen imaginé pour le moment, afin
» d'amuser les habitans des provinces du
» Midi, & non comme un nouvel établisse-
» ment, fait pour être fixe & permanent.
» Mais, quelles que soient les vues du Roi
» d'Espagne, que la souveraineté retourne
» à sa couronne, ou en reste entiérement
» séparée, les Provinces-Unies ne persiste-
» ront pas moins dans la résolution qu'elles
» ont prise de maintenir leur liberté contre
» tous les efforts que le Roi d'Espagne &
» l'Archiduc pourront faire pour les en
» priver (11). "

Cependant, dans le temps que l'Archiduc alloit partir pour Madrid, une émeute qui survint parmi les troupes, retarda son voyage; & il étoit en route, quand il apprit la mort de Philippe II.

Depuis deux ans ce Prince étoit fort tourmenté par la goute : à cette maladie s'étoit jointe une fievre étique ; l'hidropisie étoit ensuite survenue. Sentant ses forces diminuer,

---

[11] Meteren, Grotius.

il se fit transporter de Madrid à l'Escurial.
Liv. XXIV Ses médecins, avant qu'il se mît en route,
1598. lui avoient dit qu'ils craignoient qu'il ne pût en soutenir la fatigue : „ n'importe", leur avoit-il répondu : „ je veux être conduit vi- „ vant à mon tombeau. " A son arrivée à l'Escurial, il eut une violente attaque aux pieds & aux mains : des abcès se formerent ensuite aux genoux; la goute se jetta dans la poitrine & lui causa les douleurs les plus aiguës. On lui procuroit quelque soulagement en tenant les abcès ouverts; mais, d'un autre côté, il en résultoit un mal plus insupportable; il découloit des plaies une matiere virulente, dans laquelle s'engendra une quantité étonnante de vermine, qui, malgré tous les soins que l'on prit, ne pût être détruite. Il resta dans cet état déplorable plus de cinquante jours, ayant toujours les yeux fixés vers le ciel. Pendant cette affreuse maladie il fit paroître la plus grande patience, une force d'esprit étonnante, & sur-tout une résignation à la volonté de Dieu peu ordinaire. Tout ce qu'il fit pendant tout ce temps prouva combien étoient vrais & sinceres ses sentimens de religion. Son exactitude & le zele même avec lesquels il observoit les petites pratiques superstitieuses que prescrit l'église

Romaine, comme des moyens assurés pour être bien accueilli par la Divinité à son arrivée dans l'autre monde, ne laisserent aucun doute de l'intime persuasion où il étoit de leur efficacité. Il fit aussi dans ses derniers momens plusieurs actes de clémence, en faisant relâcher plusieurs prisonniers & ordonnant qu'on leur rendît les biens dont on les avoit dépouillés. De ce nombre fut la femme de l'infortuné Antoine Perez.

Deux jours avant sa mort il fit venir son fils & sa fille Isabelle, leur parla de la vanité des grandeurs de ce monde, leur donna plusieurs avis sur l'administration de leurs états, & leur recommanda sur-tout de protéger la religion Romaine & d'en maintenir le culte. Après qu'ils l'eurent quitté, il entra dans de grands détails sur ses funérailles, se fit même apporter dans sa chambre le cercueil où son corps devoit être bientôt renfermé, le fit mettre dans un endroit où il pouvoit le voir. Peu après il perdit l'usage de la parole, & expira le treizieme Septembre, dans la soixante-douzieme de son âge & la quarante-troisieme de son regne (12).

(12) Miniana Lib. X. cap. 14. De Thou L. CXX. Sect. 14.

Liv. XXIV 1598.

Son caractere.

Jamais Prince n'a été peint avec des couleurs auſſi différentes que celles que les auteurs ont employé pour rendre ſon caractere. Il ſemble cependant que vu la longueur, & même, ſi l'on peut parler ainſi, l'activité de ſon regne, il n'y a pas eu de Prince dont on puiſſe peindre le caractere avec plus de certitude. Les faits que nous avons rapportés dans le courant de ſon hiſtoire, ne nous permettent pas de douter qu'il n'eût une grande pénétration, qu'il ne fût très-habile dans l'art de gouverner, même très-actif & vigilant: ſes yeux étoient continuellement ouverts ſur toutes les parties de ſa vaſte monarchie; aucune des branches de l'adminiſtration ne lui étoit inconnue; il veilloit ſur la conduite de ſes miniſtres avec une attention infatigable; il montra toujours beaucoup de ſagacité dans le choix qu'il en faiſoit, de même que dans celui de ſes généraux: ſon maintien étoit grave, ſon air étoit tranquille; jamais il ne paroiſſoit ni ſuperbe ni humilié. Il avoit le caractere impérieux; ſon regard étoit fier & ſévere; cependant ſes ſujets Eſpagnols trouvoient toujours auprès de lui un accès facile: il écoutoit avec patience leurs repréſentations & leurs plaintes, & leur rendoit ordinairement juſtice, quand ſon ambition &

son bigotisme ne le forçoient pas à être injuste.

Nous devions à l'équité ce que nous venons de dire à sa louange; la vérité de l'histoire exige aussi que nous disions que le zele qu'il avoit pour sa religion étoit sincere, & l'on ne peut même raisonnablement supposer le contraire. Mais, comme sa religion étoit d'une espece corrompue, elle ne servoit qu'à augmenter la dépravation de ses dispositions naturelles, qui non seulement lui permettoient, mais même le portoient à commettre les actions les plus révoltantes & les plus odieuses. Quoique dans le siécle où vivoit Philippe, le fanatisme ait pu faire croire à un Souverain que l'intérêt de la religion exigeoit qu'il fût fourbe, intolérant, & qu'il persécutât, un Prince naturellement vertueux, écoutant les sentimens de l'honneur & de l'humanité, auroit, dans plusieurs occasions, triomphé des prestiges de la superstition dont il auroit été environné. Mais le long regne de Philippe ne nous offre pas un seul exemple de cet effort généreux; il viola les obligations les plus sacrées, toutes les fois que la religion lui en fournit le prétexte; &, sous ce prétexte, il exerça pendant plusieurs années, sans répugnance & sans remords;

Liv. XXIV. 1598.

les plus grandes cruautés. Rien ne pouvoit satisfaire son ambition démesurée. Il étoit implacable dans sa haine, impitoyable dans sa vengeance; & son despotisme, qu'animoit encore son zele outré pour sa religion, le rendoit sourd à toute espece de remontrances : aussi jamais Monarque ne porta plus loin que Philippe l'esprit persécuteur & sanguinaire que cette religion semble inculquer & nourrir.

Quelques historiens l'ont surnommé le prudent; ils en ont parlé comme du Prince le plus sage & le plus religieux qui ait occupé le trône d'Espagne : mais, malgré leur témoignage, on peut douter si sa prudence & ce qu'il a fait pour sa religion méritent quelques louanges. Au commencement de son regne, ses opérations militaires furent concertées avec beaucoup de sagesse, de vigilance & de soin; & dans quelques occasions, poussant la prévoyance trop loin, il fit des préparatifs beaucoup plus grands qu'il n'étoit nécessaire pour assurer le succès de ses entreprises. D'ailleurs, son ambition étoit trop grande & sa haine pour les Protestans trop violente, pour qu'il pût agir conformément aux regles de la prudence & aux vrais principes de la politique. Il eut prévenu sans

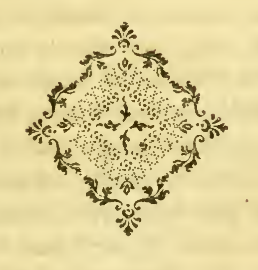
doute la révolte des Hollandois & des Flamands, ſi, après que la Ducheſſe de Parme avoit voulu détruire le Proteſtantiſme dans les Pays-Bas, il eût laiſſé les rênes du gouvernement entre les mains de cette ſage Princeſſe, & n'eût pas envoyé pour lui ſuccéder & pour leur ôter leurs priviléges, un tyran auſſi odieux, auſſi cruel, auſſi ſanguinaire, que l'étoit le Duc d'Albe. Il auroit même pu reſſerrer leurs chaînes peu après la défaite du Prince d'Orange, & peu à peu les accoutumer à ſon joug, ſi, en s'engageant moins inconſidérément dans de trop grandes entrepriſes, il n'eût pas épuiſé ſes finances, & forcé en quelque ſorte le Duc d'Albe à impoſer des taxes trop exorbitantes, telles que le dixieme & le vingtieme, afin de pouvoir entretenir ſes armées. Il auroit pu tirer des avantages des grands talens du Duc de Parme, pour faire rentrer dans le devoir les provinces révoltées, ſi, écoutant moins les déſirs immodérés de ſon ambition, il n'eût pas formé le deſſein de ſubjuguer la France & d'envahir l'Angleterre. Ses armées, dans les dernieres années de ſon regne, ne furent jamais aſſez nombreuſes pour qu'il pût eſpérer de ſurmonter les grandes difficultés qui s'oppoſoient à l'exécution dé ſes projets : il

Liv. XXIV
1598.

n'étoit pas même en état de les entretenir; telles qu'elles étoient. Il y eut peu d'années qu'elles ne se mutinassent, faute de recevoir le payement de leur solde. Philippe souffrit plus des dommages que causerent ses troupes, des désordres qu'elles commirent, des ravages qu'elles firent, que des ennemis-mêmes. Ses plus habiles conseillers lui firent les remontrances les plus fortes pour le détourner de ses folles entreprises contre la France & l'Angleterre, & la prudence vouloit, qu'avant de tenter de s'emparer des domaines des autres, il assurât la possession des siens. Mais tel étoit l'effet de son illusion, que, plutôt de différer de satisfaire son avidité & son ressentiment, il aima mieux s'exposer aux risques de perdre tout le fruit des victoires du Duc de Parme; & laissant sans défense les provinces qu'il avoit remises sous son obéissance, il offrit aux Provinces-unies l'occasion d'affermir leur puissance & de l'établir sur des fondemens si solides, que toutes les forces réunies de la monarchie Espagnole ont fait pendant plus de cinquante ans de vains efforts pour la détruire.

Si le Lecteur désire avoir une plus grande connoissance des actions privées de Philippe II & de son caractere, il pourra lire avec

fruit l'Apologie du Prince d'Orange, que nous lui mettons ſous les yeux. Cette apologie contient pluſieurs anecdotes très-intéreſſantes, mais que je n'ai pas cru devoir faire entrer dans le corps de cet ouvrage; c'eſt une hiſtoire générale que j'ai eu deſſein de faire.





APPENDIX.

PRÉCIS de l'Apologie que le Prince d'Orange adreſſa aux Etats des Provinces confédérées, à l'occaſion de l'Edit de proſcription que le Roi d'Eſpagne fit publier contre lui, en MDLXXX.

LE Prince expoſe d'abord la néceſſité où il ſe trouve de ſe juſtifier; il obſerve que, comme ſa conſcience lui rend témoignage qu'il a conſacré ſa vie & ſa fortune au ſervice des provinces des Pays-Bas, il éprouve une ſorte de ſatisfaction d'être forcé par l'édit barbare que le Roi d'Eſpagne vient de faire publier contre lui, d'expoſer au grand jour toute l'étendue de ſon zele pour les Etats, & de faire connoître la ſincérité de ſes ſentimens pour eux. » J'ai lieu de me réjouir, ajoute-t-il, de ce que mes ennemis m'ont fourni eux-mêmes l'occaſion de me juſtifier des fauſſes imputations que des hom-

mes vils & mercénaires m'ont faites; ils ont voulu ternir ma réputation, & dans la proscription qu'on vient de publier contre moi, on a employé, pour me diffamer, les couleurs les plus noires & les plus affreuses. Les traits lancés aujourd'hui contre moi, ne partent pas de la main de ces satyriques obscurs que j'ai toujours méprisés, & auxquels j'ai constamment dédaigné de répondre, dans la crainte de m'avilir moi-même. Mon accusateur est un grand Roi, un Roi puissant, qui veut me percer le sein, dans l'espérance qu'après avoir porté ce coup funeste à la Confédération, il lui sera plus aisé ensuite de la détruire. C'est à vous, Messieurs, que j'en appelle, & avec d'autant plus de confiance, que vous êtes parfaitement instruits de mes mœurs & de mon caractere; vous, qui connoissez mes actions passées, vous savez que je ne me suis jamais permis, ni de censurer la conduite des autres, ni de louer la mienne : c'est à vous que je demande si je mérite qu'on m'accuse d'ingratitude, d'infidélité & d'hypocrisie; si c'est avec juste raison qu'on me donne le nom de Judas & de Caïn, qu'on me qualifie de rebelle, de traître, de perturbateur du repos public & d'ennemi du genre humain; enfin, c'est à

vous & à l'univers de décider, ſi, lorſqu'on promet une récompenſe, de l'argent, des honneurs à ceux qui voudront m'aſſaſſiner, je ne me dois pas à moi-même, & à vous, Meſſieurs, qui avez bien voulu m'honorer d'une confiance ſans bornes, de faire connoître la méchanceté & la mauvaiſe foi de mon accuſateur? "

» Si l'expoſé qu'il vous a fait de ma conduite vous paroît juſte, vous rejetterez loin de vous ma juſtification; mais ſi vous m'avez toujours vu depuis ma plus tendre enfance plus vrai, plus chaſte, plus vertueux que l'auteur de cette infame proſcription, je compte que vous accueillerez cette apologie & que vous rendrez juſtice à mon innocence & à mon intégrité. "

» Le premier crime dont je ſuis accuſé, c'eſt celui de l'ingratitude; & dans le détail qu'on fait des graces que j'ai reçues du Roi, & de l'Empereur, ſon pere, on avance que je dois à ce dernier la ſucceſſion du feu Prince d'Orange, & à celui-là l'honneur d'avoir été fait chevalier de la toiſon d'or, la place de conſeiller d'état & le gouvernement des provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & de Bourgogne. "

» Perſonne plus que moi ne reſpecte la

mémoire de l'Empereur Charles; je me rappelle avec une grande ſatisfaction les marques de bonté & de bienveillance que j'ai reçues de lui : mais la néceſſité où je me trouve réduit de défendre ma réputation, m'oblige de nier formellement d'avoir reçu de ce Prince les faveurs dont on prétend que je lui ſuis redevable; bien-loin de là même, j'ai ſouffert à ſon ſervice beaucoup de pertes & de dommages. Quant à la ſucceſſion du dernier Prince d'Orange, mon couſin, je ne la dois pas à l'Empereur, & je défie qui que ce ſoit de le prouver : mon droit à cet héritage étoit inconteſtable, & perſonne ne me l'a conteſté. Si l'Empereur eût fait quelque choſe pour m'empêcher d'en jouir, ç'auroit été avec raiſon qu'on auroit pu l'accuſer d'injuſtice & de tyrannie. Mon accuſateur a-t-il bonne grace de dire, qu'un Prince fait un acte de bonté, quand il n'opprime & ne trompe pas ſes fideles ſujets ? »

» Toute l'Europe ſait les importans ſervices que l'Empereur a reçus du feu Prince d'Orange, mon parent, qui, commandant ſes armées, étendit ſes domaines & mourut pour ainſi dire à ſes pieds. L'Empereur ne ſe ſeroit-il pas couvert d'un opprobre éternel, s'il ſe fût ſervi de ſon pouvoir pour s'oppo-

ſer à l'exécution des dernieres volontés d'un homme qui l'avoit ſervi avec tant de fidélité & dont il avoit retiré tant d'avantages ? Et quand bien même il eût été dans les diſpoſitions de faire une choſe auſſi indigne de ſon caractere, il auroit été hors de ſon pouvoir de me priver de la plus grande partie de cet héritage, qui eſt ſituée en France, & pour laquelle je ne dépendois que du ſouverain de ce royaume. Mais quand il feroit vrai que j'euſſe d'auſſi grandes obligations, qu'on le prétend, à l'Empereur Charles, de quel droit ſon fils viendroit-il aujourd'hui me faire ce reproche, lui qui, au mépris de toutes les loix de la juſtice & de l'équité, a fait tous ſes efforts pour me priver de ce même héritage & rendre vaines & inutiles toutes les bontés de ſon pere, dont il m'accuſe d'avoir perdu le ſouvenir ? "

» Suivant la maniere de penſer de ce Prince, la reconnoiſſance ne doit pas ſe borner à celui de qui on a reçu des bienfaits ; elle doit ſurvivre au bienfaiteur & s'étendre juſqu'à ſes deſcendans. Ainſi, dès que j'ai réſiſté au fils, je ſuis ingrat envers le pere. Mais pourquoi ne s'applique-t-il pas à lui-même cette regle ? Qu'il rapproche ſa conduite de la mienne, & qu'il juge enſuite

qui, de lui ou de moi, mérite le nom d'ingrat. L'Empereur Maximilien eſt le premier Prince de la maiſon d'Autriche qui ſoit venu dans les Pays-Bas ; il n'y a perſonne, pour peu qu'elle ſoit inſtruite de l'hiſtoire, qui ne ſache les obligations que cet Empereur a eues au Comte Englebert de Naſſau, mon parent : ce fut lui qui le ſecourut puiſſamment contre Louis XI, Roi de France ; ce fut lui qui ſoumit le peuple de ce pays qui s'étoit révolté contre Maximilien, & qui lui fit rendre la liberté que, par jalouſie, les Flamands lui avoient ôtée. Il eſt inutile que je rappelle ici ce que tout le monde ſait du ſervice eſſentiel rendu à l'Empereur Charles-Quint par le Comte Henri de Naſſau, mon oncle, lorſqu'il fut queſtion de choiſir entre lui & François lequel de ces deux Princes occuperoit le trône impérial. Ce fut mon oncle qui décida les Electeurs en faveur du pere de mon accuſateur. Eſt-ce que ce ne fut pas la valeur de René, Prince d'Orange, qui ſubjugua la Gueldre ? eſt-ce que ce ne fut pas à celle de Philibert que Charles-Quint dut la poſſeſſion de la Lombardie & du royaume de Naples, & qu'il fut redevable de la priſe de Rome & du Pape ? Et aujourd'hui, c'eſt le fils de ce même Empe-

reur qui veut flétrir la mémoire de ces grands hommes, en louant ſon pere d'avoir ſouffert qu'on rendît juſtice à leur parent. Mais, d'après le petit nombre de faits que je viens de rapporter, ne ſuis-je pas autoriſé à aſſurer que ſans les ſervices rendus à ſa maiſon par celles d'Orange & de Naſſau, mon accuſateur n'auroit pu placer à la tête de ſon édit de proſcription tant de titres pompeux dont il ſe décore?"

» Je ne prétends pas inſinuer par là que je n'aie aucune obligation à ſon pere; je conſerverai toujours un tendre ſouvenir de l'honneur qu'il me fit de veiller à mon éducation, de m'avoir toujours retenu auprès de ſa perſonne, de m'avoir donné la charge importante d'inſpecteur général de ſon artillerie dans les Pays-Bas; je n'oublierai jamais qu'éloigné de lui, ſans que je l'en euſſe ſollicité, & malgré les plus vives inſtances de ſes courtiſans, il me préféra, pour le commandement de ſon armée, à un grand nombre d'officiers très-expérimentés, quoique je n'euſſe alors que vingt & un ans. Je ne puis me rappeller, ſans être pénétré de reconnoiſſance, les témoignages d'eſtime & de conſidération que j'ai reçus de lui lors de ſon abdication. Placé près de ſon trône, dans

cette

cette auguſte cérémonie, il voulut bien s'appuyer ſur moi, lorſque excédé de fatigue il manquoit de forces pour l'achever. Je ſais auſſi que ſon deſſein étoit de me donner encore une autre preuve de ſon eſtime, lorſqu'il me chargea de la triſte commiſſion de porter ſa couronne impériale à ſon frere Ferdinand. Mais ſur quoi mes ennemis prétendent-ils que je me ſuis rendu indigne de tant de marques de bontés, de tant d'honneurs & de faveurs, & que je leur dois l'avancement de ma fortune? Dans le temps que j'ai commandé les armées de l'Empereur, ſes troupes ont-elles ſouffert quelque échec? Les maladies cauſoient beaucoup de ravage parmi elles; j'avois en tête les deux plus habiles généraux de ce temps, le Duc de Nevers & l'Amiral de Coligny, & cependant je les tins toujours en reſpect, & ſçus, malgré tous les efforts, mettre les villes de Charlemont & de Philippeville hors de toute inſulte. Tandis que les ſervices que je rendois répondoient à la confiance qu'on avoit en moi, je puis aſſurer, ſans craindre que perſonne puiſſe prouver le contraire, que, comme l'honneur ſeul & l'amour de la gloire me faiſoient agir, auſſi n'en ai-je retiré d'autres fruits que l'honneur & la gloire. Qu'on

confulte les livres de la chambre des comptes, & l'on verra que je n'ai reçu aucune récompenfe pécuniaire des fervices que j'ai rendus. Je fuis même en état de prouver que les dépenfes indifpenfables que j'ai faites, comme général, & dans mon ambaffade d'Allemagne, joint à ce que m'a coûté l'honneur que me fit le Roi, lorfqu'à fon avénement au trône il me chargea de tenir une table ouverte pour la nobleffe, ont monté à quinze cens mille florins. Pour me dédommager de cette dépenfe énorme, qu'a fait Philippe, qui m'accufe aujourd'hui d'ingratitude ? J'avois, avec la permiffion de l'Empereur, porté devant la cour fouveraine de Malines les juftes prétentions que j'avois à la feigneurie du château de Bellin : les confeillers avoient donné leur avis, il m'étoit favorable, & le jour même qu'ils alloient prononcer l'arrêt en ma faveur, ce Roi, qui venoit de faire ferment de nous gouverner felon nos loix fondamentales, au mépris de ces mêmes loix, ufa de fon pouvoir arbitraire, défendit aux juges de paffer outre ; & depuis ce moment la liberté de me faire juftice ne leur a point été rendue. "

» Après ce que je viens de dire, pourra-t-on regarder les gouvernemens qui m'a-

voient été donnés, comme une récompenſe trop forte des ſervices que j'avois rendus, & comme une compenſation trop grande des dépenſes extraordinaires qu'ils m'avoient occaſionnées? Si le Roi m'eut laiſſé ces gouvernemens, il pourroit avoir quelque raiſon de m'en faire un reproche, quoique dans le vrai je ne lui en duſſe aucune reconnoiſſance, puiſque l'Empereur, avant ſon départ pour l'Eſpagne, avoit décidé qu'ils me ſeroient conférés. Mais puiſque mon accuſateur a fait tout ce qu'il a pu pour m'en dépouiller; puiſqu'il m'a enlevé ma fortune, autant qu'il a été en ſon pouvoir, & qu'il a depuis fait conduire mon fils en Eſpagne, ce qui a été une violation manifeſte des priviléges des provinces des Pays-Bas, qu'il avoit juré de maintenir dans toute leur intégrité; & cela parce que je n'ai pas voulu être l'inſtrument de ſa tyrannie, comment oſe-t-il m'accuſer d'ingratitude? Il n'eſt pas mieux fondé à vouloir m'accuſer d'avoir manqué à l'obéiſſance que je lui devois comme à mon ſouverain. Je me ſuis ſouſtrait, il eſt vrai, à cette obéiſſance; j'ai méconnu ſon autorité: mais qu'ai-je fait en cela que ſuivre l'exemple de l'Archiduc Albert, auteur de ſa famille, qui ſe révolta contre l'Empereur,

Adolphe de Naſſau? D'ailleurs, ne puis-je pas demander à mon accuſateur à quel titre il poſſede la Caſtille? Son prédéceſſeur, Henri de Caſtille, qui étoit bâtard, ne ſe révolta-t-il pas contre ſon légitime ſouverain? Il dira peut-être que Don Pedre étoit un tyran, & qu'à cauſe de ſa tyrannie il fut légitimement détrôné & mis à mort. Et pourquoi ne dirai-je pas la même choſe pour excuſer le parti que j'ai pris? Car qui peut nier que la conduite de Philippe n'ait été celle d'un tyran? Qu'on mette en parallele les cruautés de Don Pedre & celles qu'ont exercé le Duc d'Albe & ſes partiſans; & l'on verra ſi celles du premier ont été plus atroces, plus révoltantes que celles du ſecond. D'ailleurs, comme Roi d'Eſpagne, je ne devois aucune obéiſſance à Philippe; ce n'étoit que comme Duc de Brabant que je pouvois reſpecter ſon autorité, parce que je ſuis un des principaux membres des états de ce pays, à cauſe des baronies que j'y poſſede. A-t-il rempli les conditions auxquelles il a été reconnu ſouverain du Brabant? Il a violé le ſerment qu'il avoit fait de maintenir ſes habitans dans leurs priviléges; c'étoit une clauſe expreſſe de ſon contrat avec nous, que, s'il venoit à manquer à ſes en-

gagemens, l'obligation que nous prenions envers lui de lui obéir, cesseroit alors. Toute l'Europe sait le mépris qu'il a fait de ces engagemens; toute l'Europe, s'il en étoit besoin, déposeroit contre lui, que ce n'a pas été seulement un seul de nos priviléges qu'il a ôté, mais tous ceux dont nous jouissions & dont il avoit promis de ne jamais nous priver. Ce n'a pas été seulement dans une seule occasion, mais dans mille, que moi-même j'ai éprouvé les effets de sa tyrannie : mon fils m'a été enlevé dans un âge où il étoit incapable de l'offenser; tous mes biens ont été confisqués; tous mes effets ont été enlevés; j'ai été déclaré rebelle; on m'a donné le nom odieux de traître, sans préalablement avoir été déclaré coupable par la loi. Qui m'a condamné ? Des hommes de la derniere classe, des citoyens revêtus de son autorité, des avocats & d'autres qui n'auroient pu servir en qualité de pages ceux qui tenoient dans les Pays-Bas le rang que j'y tiens depuis si long-temps. Je ne nie point d'avoir prêté à Philippe, à son avénement à la souveraineté, le serment de fidélité qu'on prête ordinairement aux nouveaux souverains : mais son engagement & le mien furent réciproques; le mien étoit

de lui obéir, le ſien de me protéger; & il eſt de principe que, dans tous les contrats de l'eſpece de celui que lui & moi avons paſſé, s'il arrive que l'un des contractans manque à ſon engagement, l'autre eſt dégagé de plein droit du ſien."

Mais, quand bien même je n'euſſe reçu aucune injure perſonnelle de Philippe, je me ſerois cru également obligé de m'oppoſer aux meſures tyranniques qu'il vouloit prendre; car ce n'eſt pas ſeulement le ſouverain qui s'engage ſous la foi du ferment de maintenir les loix fondamentales de l'état; tous les nobles de cet état, tous ceux qui ont part à ſon adminiſtration, ou qui rempliſſent quelque emploi public, jurent également de ne pas violer ces loix. J'étois donc obligé par mon propre ferment de faire tout ce qui étoit en mon pouvoir pour délivrer mes concitoyens de l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient; de maniere que ſi je ne me fuſſe pas rendu coupable envers Philippe du crime dont il m'accuſe, mes concitoyens & l'univers entier auroient pu juſtement m'imputer le même crime dont il s'eſt rendu coupable, en violant le ferment le plus ſolemnel & le plus ſacré."

» Je n'ignore pas que ſes partiſans, en

convenant qu'à son avénement à la souveraineté, Philippe a juré de maintenir les priviléges, disent qu'il n'étoit pas obligé de tenir ce qu'il avoit promis, puisque le Pape l'en avoit dispensé. Je laisse aux ecclésiastiques & aux autres personnes qui sont plus versées que moi dans les controverses de religion à décider si le Pape peut prétendre au pouvoir de délier les hommes de leur serment, & si l'exercice de ce pouvoir n'est pas un attentat impie contre les droits-mêmes du ciel; je leur laisse à déterminer si un tel pouvoir ne détruiroit point parmi les hommes le lien qui les unit, & par conséquent ne bouleverseroit pas la société? Je ne parle donc point de la légitimité de la conduite de Philippe, après avoir obtenu cette dispense dont on veut tirer parti pour sa justification; je ne m'arrête qu'à l'inconséquence qu'il y avoit à prétendre de s'en servir. Le même lien l'unissoit à ses sujets, & ses sujets à lui; & en se faisant dispenser par le Pape de tenir à ses sujets ce qu'il leur avoit promis, il m'a en même-temps, en mon particulier, & tous ses autres sujets en général, dégagé de l'obligation que nous avions prise envers lui de lui obéir. C'est une puérilité de dire qu'au moyen de cette

difpenfe, il eft exempt feul de tenir fa promeffe, parce que nous, qui n'avons pas été difpenfés, de même que lui, de tenir la nôtre, fommes encore liés à fon égard, comme nous l'étions auparavant. Du moment qu'il fe confidere lui-même comme affranchi de fon engagement, de quelque maniere que fon obligation foit diffoute, la condition fur laquelle portoit notre promeffe eft anéantie. Il eft donc dès-lors abfurde de nous accufer d'infidélité à fon égard. »

» Dans l'édit de profcription on m'accufe d'avoir été l'auteur de tous les troubles qui font arrivés. Ceux d'entre vous, Meffieurs, qui ont affez vécu pour fe reffouvenir de l'origine de ces troubles, connoiffent combien cette imputation eft fauffe; mais, comme parmi vous il y en a plufieurs qui font trop jeunes pour avoir une connoiffance exacte des véritables caufes de ces troubles, je me crois obligé d'entrer dans quelques détails fur les chofes qui font fi groffiérement déguifées dans cette infâme profcription. »

» Toutes les perfonnes inftruites de la conduite qu'a tenu mon accufateur dans les autres parties de fes domaines, qui connoiffent les cruautés qu'il a exercées dans le

royaume de Grenade, dans le Mexique & au Pérou, pourront facilement attribuer au caractere cruel de ce Prince, les calamités dont les peuples des Pays-bas ont été accablés. Dès le commencement de ſon regne, ſon goût pour le deſpotiſme ſe manifeſta; l'Empereur, ſon pere, s'en apperçut & en fut affligé : en préſence du Comte de Boſſut, de moi-même, & de pluſieurs autres, il exhorta ſon fils à traiter ſes ſujets Flamands avec plus de modération; il lui prédit même que ſi l'orgueil & l'arrogance de ſes conſeillers Eſpagnols n'étoient pas réprimés de bonne heure, ſes ſujets des Pays-Bas ne tarderoient point à ſe révolter. Ce conſeil ne produiſit point l'effet que l'Empereur ſe propoſoit : ſon fils n'écouta que les conſeils des Eſpagnols; il ſe livra plus que jamais à ſa paſſion pour le pouvoir arbitraire, & réſolut, dès ce moment, contre ſon intérêt, qu'il conſulta peu, & contre ſon ſerment, de détruire notre conſtitution. Lorſque nous lui accordâmes un ſubſide qui devoit durer neuf ans, ce fut à la condition que ce ſeroient les commiſſaires que nous nommerions, qui en recevroient le produit & en feroient l'emploi. En exigeant cette condition, nous excitâmes en lui & en ſes conſeillers un ſentiment de haine

que le tems & les circonſtances n'ont pu affoiblir. Je m'en ſouviens très-bien. J'étois préſent lorſque ces conſeillers, qui connoiſſoient les diſpoſitions de leur maître, lui conſeillerent de prendre des meſures pour faire périr tous ceux qui avoient embraſſé la Réforme. Ce fut par haſard que je vins à ſavoir enſuite que ce barbare conſeil avoit été adopté par Philippe. C'eſt de la bouche même du Roi de France que j'appris, lorſque je réſidois à ſa cour comme ôtage, qu'un plan avoit été concerté avec le Duc d'Albe, pour extirper de la France & des Pays-Bas tous ceux qu'on ſoupçonnoit d'avoir des diſpoſitions favorables pour la religion Réformée. Je cachai au monarque François l'ignorance où j'étois de ce qui ſe trâmoit, & encore avec plus de ſoin l'indignation que me cauſoit un tel projet. Par l'entremiſe de la Ducheſſe de Savoie j'obtins mon retour dans les Pays-Bas, où j'appuyai de tout mon crédit les remontrances que firent les Etats au Roi pour obtenir de lui qu'il renvoyât les troupes Eſpagnoles. Bien loin de nier cette démarche, je l'avoue & m'en glorifie même. "

» Je conviens que parmi les fauſſetés ſans nombre que contient la proſcription, il y a

une partie de l'accuſation qui eſt vraie. J'avoue qu'après avoir fait de vaines remontrances à la Ducheſſe de Parme contre les meſures cruelles qu'on prenoit, la crainte d'une guerre civile, les calamités que je voyois prêtes à fondre ſur les Pays-Bas, l'obligation indiſpenſable que m'impoſoit le ferment que j'avois fait de maintenir les droits du peuple, me firent aſſembler la principale nobleſſe & entreprendre de lui ouvrir les yeux ſur le danger qui nous menaçoit tous. "

» J'avoue auſſi que j'approuvai les remontrances préſentées par la nobleſſe contre les placards & les exécutions cruelles qu'on avoit faites. Il s'en faut beaucoup que je rougiſſe d'avoir donné ce conſeil & d'avoir tenu cette conduite. Ces remontrances étoient non ſeulement la meſure la plus modérée qu'on pouvoit prendre dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit, mais elles étoient exactement conformes aux conſtitutions & aux uſages des Pays-Bas. Il eût été heureux pour le Roi & pour le peuple, ſi l'on eût ſouſcrit alors aux juſtes demandes qu'elles contenoient!"

» A l'égard du reproche que me fait le Roi d'avoir favoriſé les Proteſtans, je dirai qu'avant d'avoir embraſſé la religion Réfor-

mée, je n'avois aucun ſentiment de haine contre ceux qui la profeſſoient, & cela ne doit pas ſurprendre, ſi l'on conſidere que j'avois été rempli de bonne heure de leurs principes religieux : mon pere avoit établi la réforme dans ſes domaines, il l'avoit toujours profeſſée & étoit mort en la profeſſant. J'avouerai même que lorſque j'étois à la cour de l'Empereur, où j'avois été élevé dans la croyance de l'Egliſe Romaine & que je la profeſſois, j'avois en horreur les cruautés qu'exerçoient les inquiſiteurs Papiſtes. J'avoue auſſi que lorſque le Roi partit de la Zélande & qu'il me commanda de faire mourir pluſieurs perſonnes attachées au Proteſtantiſme, je refuſai formellement d'obéir & fis même ſecretement avertir les proſcrits du danger auquel ils étoient expoſés. J'avoue encore que dans le conſeil d'état je m'oppoſai de tout mon pouvoir à la propoſition qui y fut faite de perſécuter les Proteſtans : j'y étois non-ſeulement engagé par des motifs de compaſſion & d'humanité, mais encore par la conviction intime où j'étois, qu'il étoit abſurde de vouloir punir des hommes, parce qu'ils avoient des opinions qu'ils ne vouloient pas abandonner; quand ces hommes ne troubloient point la tranquillité de l'état. D'ail-

leurs, j'étois encore persuadé que les remedes violens qu'on vouloit employer, feroient manquer le but qu'on se proposoit. Mais, tandis qu'excité par ces motifs j'étois dans le commencement contraire aux persécutions, je n'eus aucune part, vous le savez, Messieurs, à l'introduction de la religion Réformée dans les Pays-Bas, ni aux progrès rapides qu'elle fit pendant le gouvernement de la Duchesse de Parme. Vous n'ignorez pas que, dans ce temps, je n'avois aucune liaison avec ceux par qui elle fut introduite, ni aucun ascendant sur leur esprit. Vous savez qu'à l'égard des excès où le zele des Protestans les entraîna, loin de les approuver, j'usai de toute mon autorité pour les réprimer; je fis même punir les coupables avec sévérité, au point même que je fus très-cruellement calomnié par quelques Protestans, qui me reprochoient la rigueur dont j'avois usé à l'égard de ceux qui avoient commis ces excès. "

» J'espere que l'on me pardonnera d'observer, qu'il y a dans la proscription une circonstance qui me flatte & me fait même grand plaisir, malgré la méchanceté & l'acharnement de mon accusateur, malgré son mépris pour la vérité, il est un crime, dont

les gouverneurs des provinces ſont ſouvent accuſés, qu'il n'a pas oſé m'imputer; je parle du crime de malverſation, que l'avarice fait quelquefois commettre, pour s'approprier une partie des deniers publics. J'ai, à la vérité, été accuſé de ce vice mépriſable par quelques perſonnes obſcures, qui ont fait circuler dans le public des libelles infâmes contre moi, mais qu'aucun d'eux n'a oſé avouer. Le ſilence que garde le plus invétéré & le plus implacable de mes ennemis, ſuffit ſeul pour me juſtifier de cette imputation : d'ailleurs, je ne crois point avoir beſoin vis-à-vis de vous, Meſſieurs, de faire mon apologie ſur une accuſation auſſi ridicule. Je remercie Dieu d'avoir appris de bonne heure de quelle conſéquence il étoit pour tous ceux qui ont quelque part au gouvernement d'un peuple libre, non-ſeulement de ſe conſerver exempts de toute eſpece d'injuſtice, mais encore de toute eſpece de ſoupçon. Vous n'ignorez point, Meſſieurs, que j'ai toujours refuſé conſtamment de me charger du maniement des deniers publics, & que, dès le commencement de mon adminiſtration, j'ai laiſſé à d'autres le ſoin de les diſtribuer & de les employer. "

» On m'accuſe encore dans la proſcription

d'avoir préparé de longue main mon retour dans la Hollande, en entreprenant de défendre le peuple contre l'impoſition du vingtieme denier que le Duc d'Albe, dit-on, avoit impoſé ſans le conſentement du Roi. On m'accuſe auſſi d'y avoir perſécuté & d'en avoir chaſſé les Catholiques. Il n'y a aucune eſpece de vérité dans toutes ces aſſertions : je puis prouver que j'ai été prié inſtamment par les gouverneurs des villes & même par les habitans de ces villes de venir à leur ſecours, pour les délivrer de la tyrannie Eſpagnole ; les lettres que je puis montrer, en fourniſſent la preuve. En me rendant à leur invitation, je n'ai fait que ce que mon devoir exigeoit de moi ; j'ai tâché de délivrer de l'eſclavage les provinces qui avoient mis en moi leur confiance ; j'avois juré de maintenir la liberté de ces provinces ; & le Roi, ſans le conſentement des états, n'avoit pas le pouvoir de m'ôter le droit de les gouverner. "

» Mais, ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que mon accuſateur ait oſé m'imputer d'avoir voulu perſécuter. Il eſt impoſſible que les Catholiques-Romains refuſent de témoigner en ma faveur contre la fauſſeté d'une imputation auſſi injurieuſe ; il n'y a perſonne

dans les Pays-Bas qui ignore que, loin d'employer la rigueur, je n'ai rien épargné & que j'ai même fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour qu'on traitât les Catholiques-Romains avec douceur. Mon accusateur lui-même semble en convenir, lorsqu'il dit que j'ai feint de voir avec déplaisir qu'on persécutât les Catholiques. Mais, comment sait-il que le déplaisir que j'ai fait paroître de la persécution qu'essuyoient les Catholiques, fut feint ? Mes actions n'ont jamais été cachées : pourquoi ne juge-t-il pas de mon intention d'après elle ? Personne n'a moins que mon accusateur le droit de m'imputer d'avoir usé de dissimulation & d'hypocrisie; dans quel temps, dans quelle circonstance m'a-t-il vu offrir l'encens de la flatterie à lui, à la Duchesse de Parme, à ses favoris & à ses confidens ? N'ai-je pas, au contraire, dans le conseil, ouvertement condamné les mesures que l'on y prenoit par ses ordres ? Etoit-il possible de parler plus clairement que je l'ai fait & de témoigner d'une maniere plus forte mon aversion pour ses projets ? N'ai-je pas demandé souvent à me démettre de mes gouvernemens, parce que je ne pensois pas qu'il fût en mon pouvoir d'exécûter les ordres qu'il me donnoit ? Telle fut ma con-

duite avant mon départ pour l'Allemagne, & depuis ce temps peut-on me citer une action qui rende seulement vraisemblable l'accusation qu'il forme contre moi d'être un hypocrite ? N'ai-je pas demandé ouvertement des secours aux Princes d'Allemagne pour les employer contre lui ? N'ai-je pas levé des armées pour combattre les siennes, assiégé & pris des villes qui étoient en sa possession ? N'ai-je pas repoussé ses forces, & combattu avec succès ses armées ? Ne l'ai-je pas entiérement chassé au moins de deux des provinces qu'il tyrannisoit ? Tout cela ne prouve pas que j'aie cherché à déguiser ma véritable façon de penser."

» Il ne sera pas aussi aisé à mon accusateur de justifier sa conduite, qu'il me l'est de justifier la mienne. Lisez l'apologie que j'ai publié il y a quelques années, & vous verrez, Messieurs, à qui, de lui ou de moi, il convient le mieux de donner les noms odieux de fourbe & d'hypocrite. Dans cette apologie j'ai inséré les copies des lettres que j'ai reçues de lui ; ces lettres sont pleines de protestations d'amitié & d'estime, & elles furent écrites, comme on peut en juger par les événemens qui les ont suivis, dans le temps-même qu'il avoit juré ma perte.

» Mais, comment pouvoir eſpérer d'être traité avec équité par un homme qui ſe permet d'aſſurer que le Duc d'Albe, ſon miniſtre, a impoſé, ſans ſon conſentement, la taxe du dixieme denier, quand nous l'avons vu s'obſtiner impitoyablement ſur la levée de cet impôt illégal ? Eſt-il croyable que quelqu'un, qui connoiſſoit auſſi bien que le Duc d'Albe le caractere du Roi, & qui, dans toutes les occaſions & dans tous les temps, a été ſi ſoigneux de lui plaire, auroit oſé courir les riſques d'allumer une guerre civile, en prenant de ſon autorité privée une meſure auſſi tyrannique que celle qu'il a priſe ? Et quand on ſuppoſeroit même que le Duc d'Albe eût été aſſez téméraire & aſſez préſomptueux pour tenir une conduite auſſi imprudente, y a-t-il quelqu'un, qui, conſidérant les conſéquences fâcheuſes qui en ont réſulté, puiſſe imaginer que le Roi ne l'eût pas déſavoué & ne lui eût pas fait ſentir ſon mécontentement ? Ne l'a-t-il pas puni pour un objet d'une bien moindre importance, pour avoir marié ſon fils avec ſa couſine, plutôt qu'avec une autre femme, que ce fils avoit ſéduit par une promeſſe de mariage? Pour une faute auſſi légere, ce vieux ſerviteur ne fut-il pas banni de la préſence de

ſon maître, & enfermé même dans une priſon; d'où on ne le fit ſortir que parce qu'on ne put trouver en Eſpagne quelqu'un qui fût plus propre que lui pour tyranniſer les Portugais? Quelle opinion pouvons-nous avoir d'un Roi, qui, pour ſatisfaire un reſſentiment perſonnel, punit avec tant de rigueur un ancien ſerviteur, on peut même dire un ancien ami, & qui laiſſe impunie une action auſſi atroce que celle d'avoir établi un impôt contre la volonté de ſon Souverain, dont les ſuites ont cauſé les plus affreuſes calamités à ſes ſujets des Pays-Bas? Non ſeulement Philippe ne l'en a pas puni, mais il l'a reçu à bras ouverts & l'a comblé d'honneurs. Comment, après une telle conduite, oſe-t-il parler le langage d'un bon Roi & vanter ſon affection pour ſes peuples."

Le Prince d'Orange entre enſuite dans le détail des choſes que j'ai rapportées dans l'hiſtoire, & c'eſt pour éviter de répéter ce que j'ai déjà dit, que je paſſerai aux reproches que lui fait le Roi de ſon mariage avec la fille du Duc de Montpenſier. » Mon accuſateur, continue le Prince d'Orange, non content de vouloir noircir ma réputation & me rendre odieux à l'univers, tâche de donner auſſi atteinte à l'honneur de ma femme,

& il dit que j'ai épousé d'une maniere scandaleuse une religieuse consacrée à Dieu par la main d'un évêque, & cela au mépris des loix du christianisme & de l'église Romaine, & tandis que mon mariage avec une autre femme subsistoit. Quand cette assertion seroit vraie, convient-elle dans la bouche d'un Roi incestueux & adultere ? Mais vous savez, Messieurs, si cette assertion a quelques fondemens. Mon mariage avec ma premiere femme, qui est morte présentement, ne subsistoit plus alors, & le divorce qui m'en avoit séparé, avoit été approuvé par les docteurs mêmes de l'église Romaine & par les illustres Princes auxquels elle appartenoit. Ma femme, quand je l'ai épousée, n'étoit pas selon les regles même de cette église une religieuse, comme le dit mon accusateur. Le Duc de Montpensier, mon beau-pere, étoit sincérement attaché à la communion de Rome, non par intérêt comme un cardinal de Granvelle & d'autres ministres Espagnols, mais par principe & par conviction ; il n'épargna rien pour mettre la légitimité du mariage de sa fille à couvert de tous doutes & contestations ; il consulta les principaux membres du parlement de Paris, nombre d'évêques & de théologiens,

qui tous furent d'avis unanime que les vœux de célibat, qu'avoit fait ma femme, étoient nuls, vu sa grande jeunesse; que ces vœux étoient contraires aux régles de l'église gallicane, à la jurisprudence des tribunaux de France, & même aux canons du concile de Trente, pour lequel mes adversaires ont une soumission sans bornes : il trouva aussi que dans la réalité sa fille n'avoit point fait de pareils vœux, qu'elle avoit protesté publiquement n'avoir jamais eu intention de les faire, & que, dans son absence même, on en avoit fourni des preuves incontestables."

» Mais, quand bien même mon mariage ne seroit point légitime suivant les principes de Rome, de quel front mon accusateur oseroit-il m'en faire un reproche ? A-t-il oublié cette maxime triviale que, pour avoir le droit d'accuser un autre, il faut être bien sûr de ne pouvoir être soi-même accusé ? Ne sait-il pas que je puis lui reprocher d'être l'époux de sa propre niéce ? Il dira sans doute que le Pape le lui a permis : mais le pouvoir du Pape a-t-il plus de force que la nature, qui se souleve contre toute alliance incestueuse ? D'ailleurs, n'est-il pas vrai que, pour parvenir à ce mariage, il a

fallu qu'il fît mourir ſa premiere femme, cette femme dont il avoit des enfans, cette femme, fille & ſœur de Rois de France ? Je n'avance point ce fait témérairement ; ce n'eſt point par reſſentiment que je le lui reproche ; on a en France la preuve de cette action horrible dont je l'accuſe. "

» Mais ce ne fut pas le ſeul aſſaſſinat que ce mariage lui fit commettre ; il lui fit ſacrifier ſon fils unique : ſans cela le Pape n'auroit pu lui accorder la diſpenſe qu'il déſiroit, & pour l'obtenir il n'auroit pas eu le prétexte de n'avoir point d'héritier mâle. C'eſt donc à ce mariage qu'il faut attribuer la mort de l'infortuné Don Carlos, auquel on pouvoit reprocher quelque inconduite, mais pas un ſeul crime qui pût juſtifier ſa condamnation, encore moins excuſer un pere de tremper ſes mains dans le ſang de ſon propre fils. Mais, quand bien même Don Carlos eût été réellement coupable, devoit-il être jugé par des moines, par des inquiſiteurs Eſpagnols, vils eſclaves de la tyrannie de ſon pere ? C'étoit à la nation, c'étoit à ſes futurs ſujets à qui ſon pere devoit déférer ſon crime, c'étoit à eux à juger ſon fils. "

» Mais ce bon Roi, juſte & équitable comme il l'eſt, n'auroit-il pas auſſi été porté

à facrifier fon fils aux fcrupules qu'il auroit pu avoir de laiffer à fes fujets, dans fon héritier, un Prince forti d'un mariage illégitime ? car, Meffieurs, le mariage de Philippe avec la mere de Don Carlos n'étoit pas moins contraire aux loix de Dieu & des hommes, que fon fecond mariage. Dans le temps qu'il époufa la Princeffe de Portugal, il étoit déjà engagé dans les liens du mariage avec Ifabelle Oforis, dont il avoit eu deux enfans, Pedre & Bernardino. Ce mariage qu'avoit fait Ruy Gomez de Silva, Prince d'Eboli, fut la fource de la puiffance & de la grandeur de ce Seigneur. Perfonne n'ignore que dans le même temps ce Roi, qui prend aujourd'hui avec tant de chaleur le parti de la chafteté, vivoit dans un adultere habituel avec une autre femme, nommée Euphrafie. Qui ne fait pas qu'il força le Prince d'Afcoli d'époufer cette même femme, qui étoit enceinte de lui ! Ce Prince infortuné mourut, & tous les courtifans Efpanols attribuerent fa mort au chagrin que lui avoit fait l'affront auquel il avoit été obligé de fe foumettre, & la cruelle néceffité où il s'étoit vu de reconnoître pour fon héritier le bâtard adultérin d'un autre : dans le vrai, ce fut le Roi qui le fit empoifonner. Voilà,

Meſſieurs, la conduite chaſte & les mœurs pures de ce même Roi, qui a aujourd'hui l'audace de vouloir noircir mon mariage & de le qualifier d'une violation manifeſte des loix ſacrées de la chaſteté. "

» Je terminerai cette apologie, après m'être permis de faire encore quelques remarques ſur la nature & ſur l'eſpece de la ſentence de proſcription qu'il a prononcée contre moi. C'eſt dans cette partie de l'édit que le Roi, ou quelque vil inſtrument de ſa tyrannie, a employé contre moi les expreſſions les plus fortes & les plus atterrantes; mais elles ne me cauſent pas plus d'effroi, que n'en ont cauſé les anathêmes de Clément VII au Prince Philibert, mon parent, quand il aſſiégea ce Pape dans le château de St. Ange & qu'il l'y fit priſonnier. Après les preuves que j'ai données du peu de crainte que m'inſpire le pouvoir de Philippe, après avoir fait tête depuis tant d'années à ſes meilleurs généraux & aux nombreuſes armées qu'ils commandoient, c'eſt un moyen bien puéril que Philippe emploie pour m'intimider, que cette proſcription, les déclamations qu'elle renferme & les termes outrageans qu'elle contient. J'ai moins de raiſons maintenant que je n'en avois autre-

fois

fois; de craindre les attentats de ces misérables qu'il veut armer contre moi. Je n'ignore pas qu'avant de s'en servir, il a offert de très-grandes récompenses à des empoisonneurs & à d'autres assassins pour les engager à me priver de la vie; il agissoit alors secretement; mais aujourd'hui c'est publiquement qu'il m'avertit de ses projets sanguinaires. J'espere qu'avec l'assistance de Dieu & de mes amis, je n'aurai rien à craindre de ses machinations infernales, & que, malgré elles, je conserverai ma vie aussi long-temps que l'exigeront les intérêts & la prospérité des peuples, auxquels je l'ai dévouée. "

» Ce qui augmente ma confiance, c'est l'indignation générale qu'ont causé & que causent encore aujourd'hui les moyens que met en usage mon ennemi pour me détruire. Je suis persuadé qu'il n'y a pas une nation en Europe, pas un Prince dans l'univers, si l'on en excepte le Roi d'Espagne & les Espagnols, qui ne regardent comme barbare & déshonorant d'autoriser ainsi, & même d'encourager publiquement, le meurtre & l'assassinat. Mais tous les sentimens d'humanité & d'honneur sont depuis long-temps étrangers au Roi d'Espagne

& à ses sujets. Philippe, ayant recours à un assassin pour se défaire d'un ennemi qui ne lui cache ni sa haine ni son mépris, avoue à la face de l'univers entier qu'il est sans espérance de le vaincre par la force des armes. N'est-ce pas de sa part un témoignage authentique qu'il craint les efforts que je puis faire contre lui? N'est-il pas bien honteux, bien lâche & bien bas, de faire un tel aveu? Mais la lâcheté & la bassesse de sa conduite ne sont pas plus grandes, que l'absurdité du choix des récompenses qu'il promet à ceux qui exécuteront son projet cruel : il ne leur promet pas seulement de l'argent, mais la noblesse, mais des honneurs; comme si l'amour de la gloire pouvoit influer en quelque sorte sur un homme capable de commettre une action qui le déshonoreroit & qui le feroit généralement détester. Si un gentilhomme étoit assez malheureux pour se laisser séduire par l'appas des promesses de Philippe, dès le moment qu'il s'en rendroit digne, ne perdroit-il pas sa noblesse? & qui est-ce qui oseroit former avec lui aucune espece de liaison, sans se croire déshonoré? Mon ennemi lui-même l'a senti, puisqu'il s'adresse plus particuliére-

ment aux criminels & aux malfaiteurs qu'à tous autres : *Afin*, dit-il, *que ce que je demande puiſſe s'exécuter plus facilement & plus promptement, & déſirant de punir le vice & de récompenſer la vertu, nous promettons, foi de Roi & comme Miniſtre du Seigneur, que s'il ſe trouve quelqu'un qui ait aſſez de courage & d'amour du bien public, pour exécuter nos ordres & nous délivrer de cette peſte de la ſociété, nous lui ferons donner, en terres ou en argent, à ſon choix, la ſomme de vingt-cinq mille écus : s'il a commis quelque crime, quelqu'énorme qu'il ſoit, nous nous engageons de lui en accorder le pardon : s'il n'eſt pas noble, de l'anoblir, ainſi que tous ceux qui l'aideront & l'aſſiſteront.* N'eſt-ce pas là, Meſſieurs, une invitation formelle à tous les ſcélérats & à tous ceux que la ſociété a banni de ſon ſein ? Point de crime, quelqu'énorme qu'il ſoit, qui ne ſoit pardonné ; point de criminel, quelqu'abominable qu'il puiſſe être, qui ne ſoit comblé d'honneurs. Un Roi qui fait de telles promeſſes, qui invoque le ſecours de gens de cette eſpece, a-t-il le droit de prendre le titre de Miniſtre de Dieu ? lui, qui ne met point de diſtinction entre le vice & la vertu ; lui, qui ſans rougir déclare publiquement qu'il eſt dans la volonté d'accorder des récompen-

ſes & des honneurs à des hommes ſouillés des crimes les plus atroces. En vérité, Meſſieurs, je me réjouis d'être perſécuté par un homme à qui la conſcience permet d'employer des moyens auſſi impies : les ſentimens dépravés du cœur de mon accuſateur ſont un témoignage de mon intégrité. »

» Je crois que ce que je viens de dire, ſuffit pour me juſtifier des fauſſes imputations dont eſt rempli l'édit de proſcription. Je n'aurois jamais fini, ſi j'étois entré dans le détail des cruautés que Philippe a exercées envers les peuples des Pays-Bas ; ſi j'avois voulu rapporter toutes les injuſtices qu'il a commiſes à leur égard : ce détail, d'ailleurs, auroit été inutile ; vous avez été ſpectateurs, Meſſieurs, de ces ſcenes horribles, & même les victimes de l'oppreſſion. »

» Mais, avant de finir, je dois cependant vous ſupplier de réfléchir ſérieuſement ſur les moyens auxquels notre ennemi eſt forcé aujourd'hui d'avoir recours pour accomplir ſon deſſein. Cette infâme proſcription, les peines & les ſoins que lui & ſes miniſtres prennent continuellement pour ſemer la diviſion parmi ces provinces, font voir clairement qu'il eſt ſans eſpérance de nous aſ-

ſervir par la force des armes, tant que nous reſterons unis. ”

» C'eſt aſſurément ma perte ſeule qu'on ſe propoſe. Si la mort, ou le banniſſement, m'ôtoit d'au milieu de vous, dit Philippe, la tranquillité ſeroit bientôt rétablie dans les Pays-Bas. Vous concevez aiſément de quelle tranquillité il veut parler. Rappellez-vous la ſituation où vous vous êtes trouvés avant mon retour dans ces provinces; vous gémiſſiez alors ſous l'oppreſſion tyrannique du Duc d'Albe. S'il étoit vrai que mon exil pût vous délivrer de vos calamités, Philippe n'auroit pas beſoin d'employer le ſecours des aſſaſſins & des empoiſonneurs. Combien de fois me ſuis-je expoſé volontairement aux dangers les plus grands pour votre défenſe? C'eſt à vous à juger ſi ma vie & ma préſence ſont utiles ou préjudiciables au bien de ces provinces; c'eſt à vous ſeuls, & non au Roi d'Eſpagne, que je dois compte de ma conduite : vous avez ſur moi un pouvoir abſolu; diſpoſez, comme vous le trouverez à propos, de ma perſonne & de ma vie; prononcez : j'obéirai : ſervez-vous de l'autorité dont je reconnois que vous êtes inveſtis, donnez des ordres, ou pour mon départ, ou pour ma mort, ſi vous jugez

l'un ou l'autre nécessaire au bien général. "

» Mais si au contraire, comme je m'en flatte, ma conduite passée vous a convaincus de la sincérité de mon zele & de mon attachement; si ma longue expérience vous donne de la confiance en mon habileté pour conduire vos affaires, je continuerai d'employer à votre service les talens que j'ai reçus du ciel, dans l'espérance que vous ferez attention aux exhortations précédentes que je vous ai faites de maintenir parmi vous l'harmonie & la concorde, & que vous travaillerez vous-mêmes avec vigueur à défendre le peuple que vous vous êtes engagés de protéger, comptant qu'avec la grace du Tout-Puissant vos travaux seront couronnés de succès. "

FIN.